







4071

8/5

THÉODORE DE BANVILLE

LE FLORILÈGE CONTEMPORAIN

Sous la direction de M. FORTUNAT STROWSKI
Professeur à la Sorbonne

HONORÉ DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

THÉODORE
DE BANVILLE

CONTES, SOUVENIRS ET PORTRAITS
POÉSIES, THÉÂTRE



201024
3/3/26

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & C^{ie}
21, RUE HAUTEFEUILLE

PQ
2187
A4
1923

PREFACE

La famille des Faullain de Banville était originaire du Cotentin où elle était établie dès le début du XVI^e siècle (1).

Jean-Louis Faullain de Banville, l'aïeul du poète vint habiter Moulins en 1780 où il épousa la fille de l'architecte Jean Trésaguet de l'Isle et aux affaires duquel il succéda. Suspect au moment de la Révolution à cause de ses origines aristocratiques, et ayant subi une détention de huit mois, il mourut peu de temps après absolument ruiné, laissant quatre enfants.

L'un de ceux-ci, Claude Théodore de Banville, le père du poète, était élève de l'École Centrale de Moulins. Il s'engagea en 1798 dans la marine et fut envoyé en Egypte, mais les fièvres et l'ophtalmie l'obligèrent à rentrer en France mourant et presque aveugle. Après quelques autres campagnes, sa santé toujours mauvaise le fit renoncer au service actif. Il revint à Moulins, prit sa retraite en 1820 et épousa à cette époque, Mademoiselle Huet. En 1830, il fut nommé conseiller de préfecture du département, mais révoqué en 1834 dans des circonstances tout à son honneur: en dehors de diverses intrigues menées contre lui, il lui fut surtout reproché d'avoir pris parti pour des réfugiés polonais qui passaient par Moulins et auxquels

(1) Les notes bibliographiques et plusieurs enseignements furent empruntés à la thèse pour le Doctorat ès lettres de M. Max Fuchs, agrégé des lettres.

le gouvernement octroyait sans cordialité une parcimonieuse hospitalité. Il organisa une souscription et des manifestations de sympathie pour « les héros de Varsovie, avant-garde contre la Sainte-Alliance menaçante ». Cet appel que Claude de Banville fit imprimer dans le Patriote sembla une critique et un blâme au gouvernement du Roi. Sa sympathie pour les Polonais fut exploitée et il fut révoqué comme républicain.

A cette époque, Théodore de Banville avait onze ans. On peut voir par la courageuse et noble attitude du père, dans quels principes furent élevés ses enfants, Zélie et Théodore. C'est probablement à ce père dont il a salué le souvenir en ces termes :

*O mon père, soldat obscur, âme angélique,
Juste qui voit le mal d'un air mélancolique.*

à ce père, « doux, résigné, aux beaux traits virils, au fin sourire ami », à celui qui sacrifia sa situation à ses opinions républicaines bien que la Révolution eût ruiné sa famille, à ce père convaincu et désintéressé, que le poète doit d'avoir porté haut

*... comme un triple et merveilleux flambeau
L'ardeur du bien, l'espoir du vrai, l'amour du beau.*

C'est peut-être aussi dans cette éducation si soucieuse de la noblesse des sentiments que Banville puisa son profond mépris pour quiconque « n'a d'autre culte que celui de la pièce de cent sous, d'autre idéal que la conservation de sa peau ». C'est dans l'ascendance maternelle que se rencontre l'allégresse, note dominante dans l'œuvre du poète. Madame de Banville, sa

mère, était, paraît-il, d'une incroyable exubérance. Fantaisiste, primesautière, parlant beaucoup et avec esprit, très bonne d'ailleurs, son fils l'adorait. On peut retrouver cette bonne humeur jusque chez ce facétieux aïeul Etienne Dehozier, « une espèce de marquis de Carabas », le petit homme rouge des Souvenirs et dans lequel le poète prétend reconnaître « le vrai grand-père des Odes funambulesques ».

C'est à Moulins que Théodore de Banville était né le 14 mars 1823. Ses parents habitaient avec les grands-parents Huet une vaste maison, 35, rue de Bourgogne, derrière laquelle s'étendait un jardin où le jeune Théodore et sa sœur Zélie s'ébattaient à cœur joie.

Les Huet possédaient aussi le domaine de la Font-Georges que le poète décrivit si souvent.

C'est sous le grand sorbier centenaire de la Font-Georges que tout enfant il écoutait chanter les oiseaux, en les accompagnant sur un petit violon de bois rouge. « Je n'en savais pas jouer, j'en jouais cependant pour le plaisir de me figurer que j'étais un petit musicien. Plus tard, j'ai encore vécu d'une illusion pareille à celle-ci; j'ai passé ma vie à jouer d'un petit violon rouge que personne n'écoute et qui peut-être reste muet sous des doigts agiles quand je me figure qu'il pleure et chante. »

Douce plainte où perce l'amertume d'avoir si souvent entendu répéter qu'il ne tirait de son violon que des sons artificiels, des traits acrobatiques, des virtuosités sans âme.

La mort des grands-parents Huet, vers 1830, fut l'épilogue de cette enfance « féériquement heureuse ». Banville fut envoyé à Paris à la pen-

sion Sabatier, rue Richer, n° 9, dont il garda un assez mauvais souvenir; un peu plus tard, vers 1834 sa famille vint le rejoindre. Reçu bachelier en 1839, il commença par étudier le droit, puis l'abandonna en 1842. Il ne semble pas qu'il ait rencontré, auprès de ses parents, d'opposition sérieuse à sa vocation poétique.

C'est avec toute sa verve et l'élan de sa jeunesse, qu'il fit paraître, à l'âge de dix-neuf ans, son premier volume de vers, *Les Cariatides*.

Vers 1846, il perdit son père. En 1863, il rencontra madame Rochegrosse qu'il épousa; elle était veuve et avait un petit garçon qui devint par la suite le peintre Georges Rochegrosse. En 1864 il perdit sa sœur Zélie. De santé fragile, il mourut le 13 mars 1891 au numéro 10 de la rue de l'Eperon.

Son premier livre *Les Cariatides* qui parut en 1842 fit quelque bruit; il scandalisa quelques *Revue*s rigoristes et particulièrement une d'elles imprimée à Moulins. « *Les Cariatides*, écrivait-on, sont une œuvre hâtive qui a germé prématurément, au ferment de notre civilisation corrompue... c'est comme un impudent défi jeté à la dépravation de notre siècle. » Par contre, Alfred de Vigny à qui le jeune poète porta sans le connaître son livre, le lui rendit annoté d'un bout à l'autre, et Jules Janin lui écrivit une lettre de quatre pages, illisible mélange de louanges et d'insultes. Baudelaire, plus tard, dans une pièce de vers connue, note la précocité surprenante du jeune poète :

*L'œil clair et plein du feu de la précocité
Vous avez prélassé votre orgueil d'architecte
Dans des constructions dont l'audace correcte
Fait voir quelle sera votre maturité.*

Les Cariatides furent écrites, dans un débordement romantique excessif, avec une emphase assez peu sincère, sous l'influence incontestable de Shakespeare, d'Alfred de Musset, de Victor Hugo.

C'est dans Les Stalactites (1846) que Théodore de Banville modifia sa forme, étira et assouplit son vers, se laissa aller aux appels de son imagination personnelle alerte et gracieuse; il cadença habilement son rythme avec déjà, l'élégance aisée, la nonchalance savante, la négligence factice et tous les artifices qui firent sa célébrité.

L'Odelette dans laquelle Banville excella est une sorte de billet rimé, écrit sur des riens et par jeu; elle affecte un laisser-aller familier, mais qui cache le dernier tour de l'art; ces petites pièces du poète ne sont pas qu'amusantes jongleries, qu'ingénieuses combinaisons, son prestigieux don lyrique anime pensées et impressions.

Le procédé de l'Ode funambulesque consiste à forcer, dans les exigences de la métrique, des thèmes qui n'ont rien de poétique; ces absurdités outrées, disciplinées par les lois du mètre, font éclater des effets comiques. La flexibilité de la poésie, qu'aucune contorsion ne parvient à avilir, est démontrée une fois de plus.

La plaisanterie funambulesque est surtout une satire dont l'ironie parfois amère et cinglante cherche à s'effacer derrière des bouffonneries, des gambades.

Th. de Banville s'est défendu d'avoir voulu aiguïser des épigrammes dans ses Odes irrévérencieuses; il semble pourtant que la dénégation du poète soit de convenance car on aperçoit

aisément ce qu'il cache d'amertume dans ses facéties. Victor Hugo ne s'y est pas trompé : « Sous ses grimaces, quel masque douloureux et sévère de l'art et de la pensée indignée ! »

Th. de Banville a rénové et asservi avec une maîtrise sans conteste cette forme burlesque, abandonnée depuis longtemps, et il y puise une de ses plus rares originalités.

Le volume des Exilés contient quelques très beaux poèmes : Les Torts du Cygne, Au Laurier de la Turbie, L'Âme de Lelio, etc., etc. ; pourtant un manque d'unité, une inégalité saccadée, une complexité touffue déconcertent un peu le lecteur. C'est pourtant dans cette œuvre préférée de Banville (« S'il devait rester un livre de moi je voudrais que ce fut celui-ci ») qu'il faut chercher son âme véritable, exaltée, éprise du beau, du juste, douloureuse, compatissante, combative.

Par un dédain élégant, il préféra la raillerie à la plainte et c'est d'un sourire moqueur qu'il nargua la laideur et la médiocrité de la vie ; son regard s'en détourna et c'est volontairement qu'il le fixa sur l'azur et les étoiles.

Théodore de Banville restaura avec une adresse incomparable, avec une virtuosité réellement créative, les formes poétiques des poètes de la Renaissance, dont il s'appliqua à suivre, les dessins : les Rondels selon Charles d'Orléans, la Ballade de Villon, les Dizains à la manière de Clément Marot.

Les reconstitutions s'évadent complètement de la contrainte du pastiche par une libre facilité, une grâce ailée, une inspiration musicale.

Dans son Petit Traité de Poésie, Th. de Ban-

ville donne de son art une théorie assez étendue bien que libre, sous forme de causeries plutôt que de traité; on le lui a reproché et c'est à ce propos que M. Anatole France a qualifié cet ouvrage de « *Métaphysique de Rossignol* ». Des axiomes tels que: « *La Rime s'impose au vrai Poète* », « *les mots s'appellent les uns les autres d'après leurs sonorités ou leurs affinités rythmiques* », prouvent en tous cas qu'il était bien lui-même un poète naturellement inspiré et divinement lyrique.

Le théâtre tient, dans l'œuvre de Banville, une haute et large place; c'est pour la scène qu'il fit, dans les vingt dernières années de sa vie, ses plus beaux vers.

On peut répartir son théâtre en trois groupes: les sujets antiques: Diane au bois, Deïdamia, Le Forgeron, La Perle, Anacréon, Socrate et sa femme; les sujets historiques: Gringoire Florise, Le Cousin du Roi, Esope, dernière pièce du poète publiée en 1893, deux ans après sa mort; les sujets fantaisistes: ce délicieux Riquet à la Houpe, tiré du conte de Perrault, puis le Beau Léandre, Les Fourberies de Nérine, « fleurs glanées dans l'ombre de Molière et cette goutte de rosée recueillie sur la lisière de la forêt de Broceliande, Le Baiser. Théâtre divers, changeant, brillant et tendre où parfois l'arc-en-ciel sert de transition et la rime de péripétie. Théâtre où se réconcilie la chimère et la vie et dont les sujets semblent être en quelque sorte des rêves en action. Si des censeurs grognons lui contestent la vérité des caractères et la rigueur de la composition, il lui suffira de réclamer un tri-

pour assistantes et l'acquittement sera triomphal. Théâtre auquel on a reproché injustement de sacrifier l'humanité des sentiments à la perfection lumineuse de la forme. Ce sont là des arguments habituels à ces critiques entomologistes qui croient connaître les papillons parce qu'ils en ont épinglé sur des bouchons (1) ».

A ce délicieux et spirituel réquisitoire si justement enthousiaste on peut ajouter que le théâtre de Banville est en effet d'une éternelle humanité mais renouvelée par un modernisme facétieux et séduisant; c'est aussi une œuvre de protestation contre le réalisme bourgeois, négation de tout art poétique, protestation dissimulée sous la forme mesurée et discrète du poète.

Banville ne fut pas uniquement poète et auteur dramatique il fut aussi un journaliste actif et cela dès 1845. Il collabora régulièrement et largement à divers journaux; de 1870 à 1884 il rédigea le feuilleton dramatique du National et c'est au Gil Blas que parurent la plupart de ses Contes, de ses Souvenirs, de ses Lettres Chimériques, de ses Camées Parisiens.

Dans cette copieuse œuvre journalistique, tout n'est pas certes de la même valeur, mais on y peut glaner quantité de pages ravissantes écrites dans une langue impeccable, dans une prose alerte, légère, spirituelle, ingénieuse. Ses contes abondent en inventions pleines de malice et de

(1) Discours prononcé par le marquis de Fiers, de l'Académie Française, président de la Société des Auteurs, au Centenaire de Th. de Banville, le 14 mars 1923.

sagesse, de bienveillante résignation, de grâce capricieuse et enjouée.

Les meilleurs de ses contes sont satiriques.

Il s'y collette avec son vieil ennemi *Le Bourgeois* qu'il fustige et ridicularise dans de constantes attaques; il lui reproche son incurable bêtise, son bavardage creux, sa minutie tatillonne, son âpreté friponne, son hypocrite vertu; il considère que ces êtres incapables et médiocres peuvent devenir un danger pour l'Art, la Pensée, la Morale, et il ne s'arrête pas de le clamer en appelant souvent à la rescousse ses fidèles amies les fées.

Dans l'œuvre de Banville qui passa pour avoir été d'un optimiste inaltérable, on peut facilement découvrir sous le tour toujours facétieux et railleur, son mépris indigné pour le Capital, son émotion douloureuse pour les déshérités, sa sympathie pour les travailleurs, les artisans, les artistes.

Son arme est le fouet de la satire mais il ne craint pas la lutte ouverte et hardie tantôt avec Jules Janin à propos de V. Hugo, tantôt avec F. Sarcey ou bien avec les directeurs de journaux et toujours pour des raisons nobles et désintéressées.

Son âme n'était pas essentiellement combative et il pensait que le rôle d'un poète était de convaincre, de dompter, de séduire, de charmer et, comme Orphée, il se servait de sa lyre.

Malgré ses débuts aisés et sa précocité célèbre, Banville n'eut pas parmi ses contemporains la place que ses dons lyriques méritaient. En dehors de Baudelaire qui lui consacra un poème et une étude et qui sut discerner « sa grande

originalité, sa gloire, sa marque de fabrique, je veux parler de la certitude dans l'expression lyrique » et de Barbey d'Aurevilly qui croyait à sa puissance poétique, pour les autres il était le poète sans idées, l'oiseau chanteur, le clown sans égal, le jongleur de rimes. De son vivant déjà il était traité « de joaillier inconscient, d'inutile enfileur de perles enivré par des sonorités et par des jeux de lumière tout au plus bons pour amuser un petit enfant » ainsi qu'il s'en plaint lui-même.

A-t-il été la victime de cette société bourgeoise qu'il a tant raillée pour qui l'ironie celée dans un sourire n'était pas une opinion assez déterminée?

A-t-il été la victime du journalisme, de la production quotidienne et profuse, prodigalité littéraire parfois déconcertante?

C'est possible mais voici que le temps apporte avec son recul son équitable jugement.

Aujourd'hui un hommage sans restriction acclame Théodore de Banville et non seulement l'homme qui fut charmant, bienveillant, spirituel, attachant, mais l'artiste épris d'un culte exclusif pour son art, le prestigieux artisan qui couvrit le strict cadre du vers d'arabesques gracieuses et délicates, le lyrique poète qui embellit d'une fleur d'immortelle fraîcheur la guirlande de la Poésie Française.

D. C.

20 mars 1923.

CONTES

AVANT-PROPOS

A Georges Rochegrosse.

MON CHER ENFANT (1),

Ces contes t'appartiennent doublement, car tu en as résumé la pensée intime dans le charmant Frontispice qui, sans doute, donnera envie de les lire ? D'ailleurs, en les écrivant, je songeais à toi, avant de songer au public. Amuser un artiste, pour qui le mouvement et la vie n'ont pas de secrets, pour qui la nature est pleine d'âmes, et que la Couleur enivre de ses harmonies mystérieuses, n'est-ce pas la plus belle tâche et la plus difficile que puisse rêver le poète ?

Quand tu étais tout petit, sous le regard tutélaire de ma chère femme, de ta mère bien-aimée, j'improvisais, pour te charmer, des histoires où je mêlais les Fées à de toutes petites personnes ; mais je les mêle maintenant à de grandes personnes, à ce monde parisien tout plein de raffinements, dont ton crayon exprime si bien les passions quintessenciées et subtiles. En feuilletant ces Contes, le lecteur devinera sans peine qu'un vieux rimeur comme moi ne saurait

(1) M. Georges Rochegrosse, peintre et dessinateur, était le beau-fils du Poète. Cette préface qui précède les *Contes Féeriques* peut convenir à tous les recueils de Banville.

connaître les modes récentes, et que mes jeunes gens élégants et mes belles dames ont été costumés par un peintre, épris de la compliquée et changeante modernité. Il admirera des toilettes d'un goût curieux, que le couturier n'inventerait pas ; et ainsi il m'aidera un peu à m'acquitter de ce que je te dois. Quant à moi, mon cher enfant, j'ai tâché de t'enseigner que l'Art n'admet pas de mensonges, et qu'en dehors de la sincérité, il n'y a rien, c'est-à-dire tout ce que m'a appris l'expérience ; n'est-ce pas la seule chose que pouvait faire pour toi

Ton vieux ami,

THÉODORE DE BANVILLE.

Paris, le 5 février 1882.

CONTES HÉROÏQUES

I

LA GLOIRE

Lorsqu'à une époque déjà ancienne, la célèbre tragédienne Ada Even revint de Saint-Pétersbourg, ce fut proprement, comme le dirent alors les petits journaux, sa retraite de Russie. Elle ne venait pas, elle fuyait, disgraciée, presque chassée.

D'abord elle avait trouvé le moyen de fâcher l'Empereur en s'obstinant à une couleur de robes qu'il n'aimait pas, et chose plus grave encore, elle s'était attirée la haine mortelle d'une très grande dame. Enfin Ada rentrait dans un Paris qui ne lui appartenait plus, qui commençait à la prendre en grippe après l'avoir trop adorée, qu'elle avait compté fanatiser de nouveau par le bruit de ses triomphes lointains, et qu'il lui fallait affronter presque sous le coup d'une défaite.

Sous ses pas tout n'était que ruine et ravage. Le grand monde, après l'avoir reçue comme une égale, ne lui pardonnait pas d'avoir ensuite jeté « par-dessus les moulins » un bonnet orné de clochettes par trop sonores. Son directeur, les

yeux tournés vers un joli soleil levant, vers une fillette élégamment bourgeoise qui semblait apte à ressusciter le répertoire de Scribe, ne songeait qu'à renverser l'ancienne idole. Enfin, car c'était complet, Ada avait trouvé le moyen de s'aliéner les deux plus puissants journalistes du moment, le fin, le lettré, l'éloquent Tabanon, dont le feuilleton du lundi faisait encore le chaud et le froid, et le jeune Lautran, qui dépensait et prodiguait dans *Le Rivarol* un esprit d'enfer. Se croyant rivée à la tragédie et ne voulant pas se montrer sans le péplos et le cothurne, elle avait refusé au jeune écrivain de lire et de connaître même une comédie en vers, écrite pour elle, intitulée *L'Ame de Cidalise*, et qui était, disait-on, un chef-d'œuvre. Mais pour Tabanon, c'était bien autre chose ! Capricieux, il avait sans motif aucun malmené Ada dans son feuilleton, au moment même où il allait être promu officier de la Légion d'honneur. Or, quand le secrétaire intime entra familièrement, tenant la liste des nominations, chez le personnage éminent qui devait les signer, Ada qui se trouvait là, comme par jeu, saisit la plume, et, avec une jolie moue enfantine, effaça sur la feuille et rageusement barra le nom du journaliste. Son compagnon allait le rétablir sans doute, mais la tragédienne lui jeta alors un de ces regards d'où naissent tous les crimes. La liste fut donc emportée avec sa rature, et le malheur fut que le secrétaire parla, ne pouvant se tenir de conter une si bonne histoire. Aussi on pense que Tabanon gardait à madame Even, comme il disait alors, un joli louveteau de sa louve.

Ada ressongeait à tout cela en entrant dans

son appartement de la rue de Rivoli, et autour d'elle ne voyait que désastres et écroulement. Devait-elle donc se croire définitivement perdue? Eh bien, non! car il lui restait son coreligionnaire, son âme damnée, son complice, le chef de claqué Haïm, un vieux classique fervent, épris du grand art, qui l'avait d'abord aimée pour l'amour de Racine, et dont on pouvait dire que dans son métier, en apparence infime, il avait presque du génie! C'est lui qui savait bien le fort et le faible des chefs-d'œuvre, et les endroits où le chantre d'*Esther* avait besoin d'être aidé et soutenu, et ceux où il ne fallait plus que ponctuer d'un léger brouhaha, pendant les repos nécessaires à l'actrice, les élans de passion et la sonorité des vers, et ceux enfin où, enlevant le public fanatisé et charmé, les bravos pouvaient éclater comme une fanfare triomphale. C'est à eux deux, elle et lui, Haïm, qu'ils avaient créé, ressuscité, imaginé, établi, joué — car ce dernier des romains jouait autant qu'elle! — *Andromaque*, *Phèdre*, *Les Horaces*, *Athalie*, *Cinna*, *Polyeucte*, et rien qu'avec lui, sans autre aide, malgré l'envie, la haine, la lassitude, la colère de Paris tourné contre elle, elle se faisait forte de le dominer encore et de le revoir à ses pieds.

Ada alla d'abord au théâtre, où il fut convenu qu'elle ferait sa rentrée le lundi suivant dans *Phèdre*; mais alors, avec une tristesse hypocrite, le directeur lui annonça une effroyable nouvelle: Haïm, atteint d'une fluxion de poitrine, était couché dans son lit, mourant. Tout de suite, la tragédienne se fit conduire chez lui, et le trouva si changé, si pâle, qu'elle le reconnut à peine. Cependant, en voyant Ada, il fut comme ranimé et

ses yeux se rallumèrent sous ses épais sourcils noirs.

— « Hélas ! oui, ma fille, je meurs, dit-il, et si ce n'étaient mes deux enfants en bas âge, je me soucierais de la vie comme d'une vieille savate, car décidément je n'ai aimé que les poètes, et je les vois à jamais vaincus et chassés du théâtre. Une seule chose me tourmente, c'est ta rentrée, qu'il faut réussir, car je sais tous les obstacles, Tabanon, le directeur qui te hait, le monde qui t'abandonne ; mais n'importe, même blessé, meurtri, fini, même dans le lit où j'agonise, je gagnerai cette partie suprême !

— Ah ! mon vieil ami, dit Ada, ne songeons qu'à toi.

— Il s'agit bien de moi ! reprit Haïm ; ne sais-tu pas que tu es ma vie, mon honneur, mon orgueil, et que je mourrai content, si je te laisse rétablie dans ta gloire légitime ! Mais parlons vite : je me sens bien peu de force. Il faudrait avant tout de l'argent, beaucoup d'argent.

— En voilà, dit Ada, qui plaça sur un guéridon, à la portée de Haïm, une liasse énorme de billets de banque.

— Bien, fit le chef de claqué. Ecoute ma recommandation. Ne songe à rien, ne te mêle de rien, occupe-toi seulement de bien posséder ton rôle ! Et surtout, quoi que dise ou fasse le directeur, refuse toute répétition, tout raccord ; j'ai la certitude que mon lieutenant est acheté par nos adversaires. Il doit donc ignorer ton jeu et ne pouvoir commettre aucune indiscretion.

— Mais dit Ada, le soir de la représentation, n'est-ce pas lui qui conduira ?

— Non, fit Haïm, ce sera quelqu'un que je

ferai répéter ici, car, n'est-ce pas? je sais tes effets comme toi; quelqu'un qui m'appartient, et qui te sera dévoué comme moi-même. Pour tout le reste, j'ai à ma disposition un Figaro, un Scapin, et mieux que cela, car il est eux dans la peau d'un parfait gentleman; c'est le jeune Mèlèse, le fils de ma sœur, un avocat de grand talent déjà connu au Palais, et qui sera député, et plus tard ministre, car il a le diable dans le ventre. Il soulèvera des montagnes, et tu verras alors si tu dois ou non le récompenser: ce sera une question entre ta conscience et toi! Et, maintenant, va-t'en, va travailler, ne te montre pas, ne vois personne, ne reviens plus ici; sois tranquille, j'ai pour me soigner un bon médecin et deux sœurs de charité qui ne me quittent pas; tu auras de mes nouvelles autant qu'il le faudra, et de façon à ne pas être inquiète; mais laisse-nous cuisiner tranquillement, parce que c'est nous qui tiendrons la queue de la poêle! »

Haïm n'avait pas flatté son neveu Mèlèse en le comparant aux grands valets de l'ancien répertoire; il y a eu en lui l'étoffe d'un Talleyrand. En huit jours, il trouva le moyen de remuer le ciel et la terre, jouant aux Parisiens, et avec eux, des farces bouffonnes d'autant plus excellentes, qu'ils y étaient acteurs sans le savoir, et diversifiant pour eux à l'infini les scènes du sac, de monsieur Dimanche et de la galère. A Eugène Lautran, si spirituel, qui d'ordinaire faisait poser les autres, il persuada que la tragédienne brûlait de jouer *L'Ame de Cidalise*, la ferait recevoir, et il emporta pour elle le manuscrit, en le serrant sur son cœur, comme un trésor! Chez Tabanon, il pleura, supplia, fut au be-

soin comique, cita des passages textuels appris par cœur dans les romans du feuilletoniste, et raconta de la manière la plus touchante les remords d'Ada Even. Certes, elle comprenait la noirceur de son crime, et bien qu'elle fût certaine de le réparer (ceci glissé en douceur), se résignait, acceptait d'avance, de la part de son ami outragé, les plus dures représailles.

Elle s'y soumettait sans amertume; elle aurait voulu seulement qu'en mémoire du passé, Tabanon acceptât d'elle un petit présent, un rien, un souvenir, pour montrer qu'il lui pardonnait, sinon dans le feuilleton nécessairement rancunier, du moins dans son cœur! Alors Mélése tira de sa poche le fameux exemplaire d'Horace que les bibliophiles cherchaient en vain depuis vingt ans, d'un bout à l'autre couvert de notes marginales, écrites à la main par Paul-Louis Courier. En le voyant, en le touchant, le feuilletoniste fondit en larmes.

— « Ah! Monsieur, s'écria-t-il, dites à la chère enfant que j'arrive sur vos pas et que je viens l'embrasser! »

Mélése plaidait pour la belle marquise de Pagel un procès épineux, embarrassé, obscur, d'où dépendait sa fortune et plus encore; chez cette grande dame, si influente dans le monde du faubourg Saint-Germain, il fit sa confession, avoua son amour éperdu pour Ada, et acquit ainsi une irrésistible auxiliaire. Puis, il se mit à travailler les journaux, promettant ici et là des croix, des places, des protections, tout, particulièrement la lune, et mêlant, tressant si bien les articles obtenus avec les réclames payées, vingt francs la ligne, que Loret n'y aurait pas reconnu ses pe-

tits! Enfin, et ce fut la plus habile de ses négociations, grâce à des complicités arrachées à tout prix dans le théâtre (il alla jusqu'à faire croire à la buraliste qu'il épouserait sa fille!) tout ce qui n'était pas au service de la presse fut loué comme le voulut Mèlèse et à qui il voulut, en dépit du directeur, qui croyait bien avoir fait sa feuille lui-même.

Cependant le soir de la représentation arriva; Ada, superbe, costumée avec des étoffes orientales rapportées de Russie, entra en scène, blanche comme un linge. Elle n'avait pas eu besoin de fard pour être la Phèdre brisée et qui veut mourir; elle se soutenait à peine. Mais avant d'avoir parlé, à l'aide de ce sens particulier qui ne manque à aucun comédien, elle se sentit dans un air ami, dans une salle sympathique, dans un de ces courants doucement émus où on ne peut que réussir. A peine eut-elle dit son magnifique couplet: *Que ces vains ornements!*... on entendit un vague, un imperceptible, un caressant et presque silencieux murmure d'adoration, un de ces murmures comme le seul Haïm savait jadis les faire naître, ayant le rythme voulu sans lequel rien n'existe, et en même temps la grâce des choses inconscientes et involontaires.

Curieuse alors, son beau et terrible œil noir plongea dans le parterre; et qui vit-elle? Haïm lui-même, beau, correct, droit, maître de lui comme aux plus beaux jours, et d'un geste à peine ébauché, d'un mouvement, d'un clin d'œil conduisant ses hommes, comme un maestro contient ou déchaîne à son gré les frissons ou les ouragans de la symphonie.

Comment cet agonisant se trouvait-il là, vail-

lant, guéri, peut-être ressuscité? car tout en connaissant la bravoure de l'homme, Ada ne soupçonna pas la vérité inouïe, c'est qu'il s'était levé par un effort d'amour, par la magie d'une volonté féroce, et que tout à l'heure il ne rentrerait chez lui que pour y mourir. D'ailleurs, la tragédienne vivait dans le rêve du triomphe, des applaudissements, qui avaient éclaté comme un orage et ne s'arrêtaient plus. A mesure que se déroulaient la confiance à CEnone, l'aveu palpitant à Hippolyte, la rage, le désespoir, l'explosion de jalousie: *J'avais une rivale!* et enfin l'effrayante élégie désespérée de la scène finale, l'enthousiasme, la furie, l'adoration de la foule croissait; les belles dames applaudissaient de leurs mains blanches; le public hurlait; rappelée trois fois après le rideau baissé, Ada ne put s'avancer qu'en écartant de ses pieds de déesse des tas de couronnes et des montagnes de fleurs.

Cent personnes l'attendaient dans le salon qui précède sa loge; mais sans y paraître même, elle s'habilla à la hâte et se fit conduire chez Haïm. Il était recouché, et, du premier coup d'œil, elle vit que tout était fini. Les sœurs de charité priaient silencieusement. Ada se jeta sur le visage pâle de Haïm et le couvrit de mille baisers. — « Eh bien, murmura-t-il d'une voix éteinte, Rome a triomphé encore une fois. Enfoncés les vaudevillistes! — Oh! cher! cher! dit Ada, voilà pour tes enfants. Et elle tendit à Haïm un acte en bonne forme, qu'il put lire encore, et qui assurait à ses petits dix mille francs de rente; car les actrices trouvent des notaires quand elles veulent, et même aux heures où les études sont fermées. Alors Haïm fut pris d'un épouvantable vo-

missement de sang. Sublime et grand à sa façon, il mourait pour ses uniques Dieux; mais comme quelque chose de ridicule doit toujours se mêler à tout ce qui touche au cabotinage, ce martyr de l'amitié ne put s'empêcher, au moment d'expirer, de dire une bêtise. Il jeta sur Ada un long regard passionné et tendre, puis ensuite, attachant mélancoliquement ses yeux sur le drap ensanglanté:

— « Je meurs comme Molière! » dit-il.

II

LA LEÇON

Tout en haut de la rue Saint-Jacques, les passants admirent curieusement une maison à un seul étage, dont la façade est uniquement éclairée par l'immense verrière d'un atelier de peintre. Au prix que les terrains ont acquis aujourd'hui, même dans ce quartier lointain, on ne comprenait pas une pareille prodigalité; mais cette bizarre demeure qui, outre l'atelier, contient seulement quelques chambres, et cache un petit jardin antique, est la propriété du très vieux peintre Cordouan, presque oublié après avoir été célèbre. Elle lui a été léguée par la vieille demoiselle de Syda, qui passait pour avoir été distinguée jadis par Napoléon I^{er}, et Cordouan ne changera jamais rien à cette maison, où il a vu mourir son adorée femme et naître sa fille unique, aujourd'hui âgée de vingt ans.

Mlle Hélène et son père, entourés du respect de tous dans le quartier où on les a toujours vus, mènent une vie extrêmement retirée; cependant, ils reçoivent des visites illustres, car beaucoup de personnages politiques arrivés à de hautes situations viennent dans les cas graves recourir à l'impeccable bon sens du vieillard, et quant

aux grands artistes qui furent ses élèves, ils n'ont jamais cessé de le considérer comme leur maître, et ils ne se font pas illusion sur les plus brillants succès obtenus par eux, s'ils n'ont mérité par surcroît la suprême approbation de Cordouan.

Il y a quelques semaines, l'un d'entre eux, le célèbre Paul Armandy descendait d'une élégante voiture de maître, et s'arrêtait, le cœur très ému, à la porte du vieil artiste. Là il resta quelques instants immobile, écoutant les sons d'un orgue dont on jouait dans l'atelier, et qui venaient jusqu'à lui.

Mais trop impatient sans doute pour attendre davantage, il se décida à tirer la sonnette, et la porte s'étant ouverte seule, il gravit les quelques marches, et après avoir frappé à la porte de l'atelier, pénétra dans cette vaste pièce démesurée où, assise devant l'orgue immense aux figures sculptées, Mlle Hélène jouait un prélude de Bach. Sur un signe de Cordouan, il s'assit et écouta. Dans le silence, dans les nobles harmonies du cadre sévère, cette musique exécutée par la grande jeune fille pareille à une Muse et dont les traits illuminés par l'extase intérieure resplendissaient, eut alors son caractère vraiment céleste, et les deux hommes purent savourer quelques-uns de ces instants si rares où nous échappons aux viles préoccupations terrestres et où notre âme délivrée de ses liens s'emplit de ciel.

Le morceau terminé, Mlle Hélène, après avoir amicalement salué Armandy, se retira; Cordouan alluma sa vieille pipe noire et offrit un cigare à son ancien élève. Mais d'ailleurs, bien que son attitude fût des plus cordiales, il ne four-

nit aucune entrée en matière à Armandy, qui dut se résoudre à exposer, sans nul encouragement, le sujet de sa visite.

— « Mon cher maître, dit-il timidement, lui qui d'ordinaire porte si haut sa tête orgueilleuse! peut-être avez-vous remarqué naguère quelle était mon ardente et respectueuse admiration pour Mlle Hélène; je n'osais m'avouer à moi-même un sentiment qui de jour en jour n'a fait que s'accroître; je me croyais alors trop loin du but pour oser concevoir la moindre espérance; mais vous savez quelle est aujourd'hui ma situation... »

En parlant ainsi, Paul Armandy ne pouvait s'empêcher de penser avec une joie légitime que cette situation si enviée et brillante ne laissait guère de prétexte à un refus, et il n'en eût pas redouté les amertumes, s'il n'eût trop bien connu le vieux Cordouan comme un artiste épris du beau, sévère pour lui-même, incapable de pactiser avec les nécessités du succès, et pour qui les résultats matériels n'étaient rien. Cependant, comme il se le disait tout bas, arrivé jeune encore à l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, ayant épuisé toutes les récompenses honorifiques, faisant la loi, triomphant sans cesse, personnellement et par ses élèves, et gagnant de l'or à n'en savoir que faire, guetté et assiégé comme une proie par toutes les mères de filles à marier, il n'était pas en somme de ceux qu'on dédaigne, et c'était sans trop d'angoisse qu'il attendait la réponse de son maître.

— « Mon cher enfant, dit le vieillard avec douceur, tu sais que nous vivons, ma fille et moi, dans une parfaite communion de pensée et

qu'elle n'a rien de caché pour moi; aussi puis-je t'affirmer, en connaissance de cause, qu'elle ne désire pas se marier. Et si elle veut que je sente encore ses chers baisers sur ma chevelure blanche, si elle désire en effet me donner les années si étroitement comptées pendant lesquelles je puis la voir encore, ce n'est pas toi qui la blâmeras d'un si pieux sacrifice.

— Non, dit vivement Armandy, mais vous, mon cher maître, vous n'êtes pas assez égoïste pour l'accepter; c'est donc bien moi qui suis refusé par Mlle Hélène, et par vous aussi, car ainsi que vous me le disiez justement, à vous deux vous n'avez qu'une pensée. On me dit infatué, trop content de moi, et peut-être ai-je raison de l'être au milieu des médiocrités qui m'entourent; mais ici je veux bien mettre sous mes pieds tout amour-propre. Donc mes derniers efforts ne vous satisfont pas; eh bien! dites-moi par où je pêche. Comment avez-vous trouvé mon exposition?

— Mais, dit le vieillard, tu sais que mes rhumatismes sont devenus très méchants, et le plus souvent me tiennent cloué à la maison. Je n'ai pas vu le Salon de cette année.

— Pardon, mon cher maître, dit Armandy d'une voix saccadée, à la fois révoltée et respectueuse, mais je suis très certain de vous y avoir rencontré, et je sais que vous l'avez vu.

— Eh bien, dit sévèrement Cordouan, tu vois que je ne veux pas l'avoir vu, et que je ne veux pas te parler de ton tableau. Je n'ai pas de critiques à t'adresser, tu n'as pas à en subir, et tu n'as que faire de mes éloges. Laissons donc ce sujet, quittons-nous bons amis comme nous l'avons toujours été, et suivons chacun notre che-

min. Tu as tout, tous les honneurs, tes toiles couvertes d'or, les banquiers américains à tes pieds, des élèves qui boivent tes paroles; il est donc probable que tu as beaucoup de talent. L'art n'est plus ce qu'il était autrefois; depuis moi, la peinture a marché, et comme on l'a dit avec raison, Gavroche dans la rue, errant avec ses yeux futés et sa casquette déchirée, en sait aujourd'hui plus que Platon.

— Oui, dit Armandy, mais non plus que Zeuxis et Phidias! Non, mon cher maître, après avoir fait le jour dans mon cerveau, après m'avoir enseigné tout, après m'avoir nourri de votre pensée, vous n'avez pas le droit de vous en tirer avec moi par des échappatoires. Vous me devez la vérité, et je l'exige.

— Je pourrais te faire remarquer, dit le vieillard, que je t'ai à peine vu depuis plusieurs années, que pendant ce temps-là le mensonge t'a parfaitement suffi, et que tu as très bien su te passer de moi. Mais enfin, si tu as la force de la supporter, il ne sera pas dit que tu auras invoqué en vain ma franchise. Ta Vénus du Salon n'est ni une déesse, ni une femme, ni rien du tout! elle sourit en figure de cire, elle n'a ni muscles, ni plans, ni attaches; son mouvement hideusement gracieux est celui d'une saltimbanque américaine, elle pose dans un paysage de lapis et d'opale saupoudré de mica, et les ridicules enfants qui voltigent comme des pigeons autour d'elle, sont en baudruche. Tu es arrivé à peindre si habilement que tu ne mets plus rien sur la toile; tes fameux *passages* avec la brosse de martre effacent toutes les saillies; tout cela est propre, joli, roué comme Scapin, faux comme un jeton; enfin tu as mérité

cette gloire et cette ignominie d'être adoré par les gens du monde!

— Oh! fit Armandy, suffoqué.

— Cependant, reprit sévèrement le vieux peintre, ne parlons pas de l'exécution, à propos de laquelle il n'y a rien à t'apprendre et où tu serais sincère, si tu voulais; mais mon pauvre enfant, la pensée! Je veux bien la mythologie, je veux bien tout; mais songe que, dans la conception moderne qui a embrassé et ressaisi le sens des religions, Aphrodite, la créatrice, l'inépuisable, la force géante dont rien ne peut ternir la pureté céleste, est une divinité formidable comme la perpétuelle éclosion de la Vie, et que les Désirs, nés d'elle et d'où naissent à leur tour le ruissellement des Infinités et le vertigineux fourmillement des étoiles, doivent être beaux, vivants et envolés jusqu'à l'épouvante. Veux-tu en faire une femme tout simplement? Tu le peux encore, car la noble figure humaine contient tout; mais que sa tête soit fièrement posée sur un cou héroïque et fort; que son sein et son ventre soient de chair; que ses bras, assez gracieux pour enchanter les âmes, soient assez forts pour terrasser les lions, et que ses jambes fines et vigoureuses, que ses pieds roses qui marchent sur les flots comme ils marcheraient sur les fleurs célestes, soient divinement caressés et baisés par la lumière! Et quand on pense que je t'ai connu enfant de génie, voulant tout, pouvant tout, étonnant les vieux par la précocité d'une invention superbe et farouche!

— Maître, dit Armandy, dont les yeux s'étaient remplis de larmes, c'est donc à recommencer. Donnez-moi votre leçon, comme autrefois.

— Oui, dit Cordouan, et ce sera la dernière, car

tu vois que l'âge me presse. — Tonio, habille-toi et viens tout de suite, dit-il, en parlant à un modèle qui attendait dans la chambre voisine. — Puis il tira, et roula dans la lumière un chevalet sur lequel était posé une toile relativement petite, représentant une des scènes les plus émouvantes de la Révolution. Armandy voulut se récrier, mais le vieillard l'arrêta d'un geste.

— Non, lui dit-il, ne me punis pas de ma franchise par des compliments; tu sais que je ne les ai jamais aimés. Tu vas peindre avec moi, dans mon tableau, *comme quand nous étions petits!* Tiens, cette figure d'homme du peuple. Regarde ce modèle (il montrait Tonio qui venait d'entrer), il est laid, mais de quelle laideur spirituelle, accentuée et vivante! trouves-en bien le caractère, ne le ramène pas au jeune premier du théâtre, et ose te colleter avec la nature. Rappelle-toi le temps où je t'apprenais dans la rue à fixer un mouvement rapide; souviens-toi qu'un muscle est un être, que tout, la moindre inflexion exprime la vie, et qu'il faut saisir l'impression fugitive à force de volonté et d'amour! »

Sous l'œil de son maître, Armandy, transfiguré, ressuscité, devenu lui-même, travailla trois heures de suite avec une fièvre obstinée. Pendant ce temps, le vieux Cordouan modelait une esquisse d'argile, et Hélène leur lisait à haute voix par intervalles des vers du Dante.

— « Mon enfant, dit le vieillard attendri en baisant au front son élève, je te retrouve, tu as fait un chef-d'œuvre!

— Eh bien! dit Hélène d'une voix ferme et sonore, disparaissent pour un temps, laissez votre fausse gloire, venez ici travailler, revivre les jours

déjà vécus, et vous serez grand comme vous devez l'être. »

Armandy hésita. Tout lui prenait le cœur dans cet atelier où il avait grandi, où il sentait qu'habitait la vérité; mais il songea à ses triomphes, à sa vie heureuse, enviée, brillante, et baissant la tête :

— « Non, dit-il, je n'ai pas le courage.

— Allez-vous en donc », dit Hélène, dont le visage exprima alors un profond mépris, et qui sans un regard pour Armandy qui partait, reprit silencieusement la lecture du poème.

CONTES BOURGEOIS

CLAIR DE LUNE

A une époque déjà lointaine, où les ministères n'étaient pas régis avec l'ordre qu'on y admire maintenant, et où on y voyait persister des abus qui aujourd'hui ne pourraient en aucune façon se produire, monsieur Savourat, bâti comme Agamemnon et Charlemagne, entripaillé superbement, très semblables à ces suisses géants et ventrus ornés de hallebardes, qui sous le Roi-Soleil ouvraient devant la voiture de madame la duchesse la porte de l'hôtel; monsieur Savourat, beau, affable, content de lui-même, était le redouté et tout-puissant concierge en chef du ministère***, où sa protection valait assurément mieux que celle du ministre.

Trop tôt veuf d'une femme à qui il avait érigé un tombeau gothique avec ogives, monsieur Savourat avait bien élevé, doté et marié ses trois filles. Les deux aînées, ses préférées, avaient épousé, Eudoxie un très intelligent contrôleur d'un petit théâtre des boulevards, nommé Rugel, et Aménaïde un jeune herboriste nommé Atrux, établi dans la rue Dauphine. Quant à Rose, pour qui le concierge s'était contenté de ce nom vulgaire, parce qu'au lieu de naître grande et grosse

comme ses sœurs, elle était venue au monde toute petite, son père lui avait donné pour mari un beau jeune homme, Louis Fondreton, garçon de bureau à la Société financière *L'Irrésistible*. Très affable dans son bel uniforme, et sous son bonnet grec orné de fleurs de couleurs naturelles brodées en soie, l'opulent concierge rendait son petit monde heureux, invitait à dîner ses filles et leurs maris, leur faisait boire un cassis étonnant de perfection, fabriqué par lui-même, et les comblait d'utiles cadeaux. Toutefois, sur certains points déterminés, il tenait à être obéi, et il était, comme un vieux Romain, inflexible sur les questions de principes.

Aux dépens du ministère, où ils abondaient alors inutilement, Savourat fournissait les trois ménages de brosses, de plumeaux, de balais de crin, d'araignoirs, de martinets à battre les habits. Par un mécanisme très simple, quand ces objets étaient usés, les jeunes gens les rapportaient, et les échangeaient contre des neufs. Monsieur Savourat désirait et même exigeait que ce renouvellement eût lieu le plus souvent possible, et il ordonnait aussi que ses filles emportassent fréquemment et en grande quantité les choses très diverses désignées sous le nom général de fournitures de bureaux : papiers, enveloppes de tous formats, épais, filigranés, d'une pâte brillante et solide, sur lesquels naît spontanément la calligraphie irréprochable; plumes d'oie, plumes de fer, sous-mains, buvards, cire rouge, boîtes-pelotes à enfermer les pains à cacheter et à piquer les épingles. Le concierge faisait de leur docilité à ce sujet une question d'amour-propre, et il exposait ses idées avec une logique serrée et autoritaire,

dont il eût été malaisé peut-être de trouver le défaut.

— « Employés du gouvernement, disait-il, nous ne devons pas critiquer ses actes, même tacitement, et il y a des cas où l'abstention est une révolte? Les fonds sont votés par la Chambre, et on en fait un usage réglé par une méthode immuable. Les chefs éminents qui nous dirigent ont jugé utiles des approvisionnements qui emploient une certaine somme. Or, grâce à la discrétion et à l'économie des employés, ces approvisionnements dépassent les besoins effectifs du ministère. Mais si nous permettons que les objets achetés restent sans emploi, si, dans notre humble sphère nous n'aidons pas à ce qu'ils soient utilisés, ne semblons-nous pas, par cela même, juger la conduite de nos maîtres, et n'organisons-nous pas, dans une certaine mesure, la résistance par inertie, qui est la plus dangereuse de toutes? »

Ainsi s'exprimait Savourat, et ses deux filles aînées s'appliquaient de leur mieux à le satisfaire. Possédant de jolis petits appartements, gentiment meublés, elles y entretenaient une propreté parisienne. Un plumeau et un balai ne leur duraient pas huit jours, et elles usaient des gammes de brosses rangées par ordre de taille, comme des demoiselles anglaises. Elles consumaient aussi beaucoup de fournitures de bureaux : car l'herboriste Atrux avait des rayons à garnir, des paquets à envelopper, des écritures à faire, et quant au contrôleur Rugel, ingénieusement il collait les unes sur les autres, des feuilles de papier, avec lesquelles il fabriquait ainsi un excellent carton. Il en faisait ensuite des *sorties* et des contremarques élégantes et propres, dont son

théâtre lui avait concédé la fourniture. Seule, la petite Fondreton désolait son père. Non seulement elle n'emportait ni papier, ni enveloppes, ni plumes, ni règles de bois, ni gomme élastique; mais à peine si de temps en temps elle venait chercher un plumeau, et celui qu'elle rendait n'avait pas servi.

— « Que veux-tu que je devienne, lui disait Savourat, désolé; je ne peux pourtant pas porter ce plumeau comme usé, puisqu'il est tout neuf! »

Hélas! le grand concierge aurait été bien plus navré encore s'il avait connu le sort de Rose. Coureur, ivrogne et joueur, le beau Fondreton vivait dehors, dans les cafés, où il mangeait ses appointements et ne laissait rien à sa femme que les yeux pour pleurer. Depuis longtemps il avait vendu le mobilier de Rose, et maintenant le ménage habitait dans la rue Servandoni, sous les toits, un petit grenier avec lucarne à tabatière, où une table, un lit de sangle et un tabouret cassés représentaient l'implacable misère.

Il était toujours plus de minuit quand Fondreton rentrait dans ce taudis, généralement ivre, et il s'endormait alors d'un lourd sommeil. Dès le matin, il se faisait beau, s'adonisait, se pommadait; puis il partait pour la journée, laissant à Rose quelques misérables sous. Très rarement, les jours où ayant à faire pour le soir une seconde toilette, il se décidait à rentrer dîner, la pauvre femme recevait la somme nécessaire à l'achat d'un pot-au-feu et d'une bouteille de vin. Depuis bien longtemps, elle n'avait plus qu'une seule robe, mince comme une pelure d'oignon, à laquelle elle ne touchait pas de peur de la déchirer, et elle la mettait uniquement pour aller voir son

père; dans le galetas, elle restait en camisole. La pauvre Rose n'avait plus qu'une paire de bas, et les lavait dans sa cuvette; elle allait en savates faire ses misérables achats, pour ne pas faire éclater tout à fait les bottines déjà coupées avec lesquelles elle allait voir Savourat. Elle n'avait rien dit de son malheur à son père, qui, s'il en avait su le premier mot, était homme à étrangler Fondreton entre ses mains de géant. Mais elle n'avait pas de mobilier à épousseter, ni rien à écrire; aussi n'emportait-elle rien ou presque rien du ministère, et pour peu monsieur Savourat l'eût maudite; mais il se bornait à lui dire d'un ton farouche et triste: « Tu me déshonores!

Par un cruel, épouvantable soir de juin, où la chaleur accablante décourageait même les âmes, et où les habitants des mansardes parisiennes cuisaient dans une température de four, Rose, qui, faute d'huile, n'avait pas allumé sa lampe, gardait sa porte grande ouverte, dans le vain espoir de respirer un peu. Elle était là, dans la nuit, inerte, captive, horriblement résignée, sentant cruellement la douleur de ne pouvoir être utile à personne ni à elle-même. Elle n'avait pas vu qu'en face d'elle était ouverte la porte d'un autre petit grenier pareil au sien; mais elle fut forcée de s'en apercevoir, en entendant parler dans l'obscurité, une voix grave, douce, virile et tendre, gaie aussi, la plus délicieuse qu'elle eût jamais entendue. C'était la voix du jeune poète Jean des Tilles, qui causait, sans chandelle, avec son ami le rapin Casassa.

— « Oui, cher Paul, lui disait-il, tu m'as sauvé la vie en m'apportant ce petit paquet de tabac, car j'en avais envie à hurler. Ah! je puis te dire

toute ma misère, cas tu es logé à la même enseigne que moi, et si la Vénus de Milo était mise en vente au prix de trois francs dix sous, tu ne pourrais pas l'acheter. Enfin, mon ami, le traiteur de la rue Taranne, qui vend des dîners à dix-sept sous, vin compris, m'a accordé sur ma bonne mine un crédit d'un mois. Ce serait de quoi soulever le monde, si je possédais, comme un vaudeville de Scribe : « tout ce qu'il faut pour écrire, » car *La Jeune Revue*, qui paie sérieusement, m'a commandé une nouvelle de trois feuilles, la fortune ! Mais le malheur, c'est que je n'ai ni papier, ni encre, ni plumes. Je compose bien encore des sonnets par cœur, et je les range soigneusement dans ma tête ; mais quarante-huit pages in-octavo de prose, en petit texte, il n'y faut pas songer !

— En effet, dit Casassa, Camoëns n'avait pas de chandelle, et il écrivait éclairé par les yeux de son chat ; mais du moins il avait une plume !

— Et sache tout, dit Jean des Tilles. Vois, Paul, je suis encore tout petit, j'ai été élevé par une mère adorable, et il n'y a pas si longtemps que j'étais encore dorloté, caressé, tendrement baisé sur mon front d'enfant. Eh bien ! vois-tu, pour que je puisse bien me mettre au travail, une main de papier écolier à onze sous, le plus beau qui se fasse, ne suffirait pas. Il me faudrait encore un baiser, un baiser tout petit, un baiser de rien du tout, un baiser pour pauvres, si tu veux, mais un baiser !

— Ah ! s'il te faut tout ! dit Casassa, avec une douce ironie. Dis tout de suite que tu veux être empereur d'Orient, comme les Commène ! »

A ce moment, un bruit de lourdes voitures

dans la rue empêcha la petite Fondreton d'en entendre davantage, mais elle en avait entendu assez. Le lendemain matin, dès que son mari fut parti pour *L'Irrésistible*, elle chaussa ses bottines fragiles, passa sa petite robe qui ne tenait plus que par la persuasion, et courut au ministère, où elle prit, à la grande joie de Savourat, assez de rames de papier pour charger un bœuf, mais par un innocent mensonge, elle alléguait qu'elle prendrait l'omnibus! Tant qu'il fit jour, la coquette Rose, se trouvant mal attifée, n'osa pas aller chez son voisin; mais lorsque la nuit fut venue et que la porte de Jean des Tilles fut ouverte, comme la veille, elle se glissa chez lui, dans son déshabillé blanc, tenant entre ses bras un fardeau énorme.

— « Qui va là? dit le poète.

— Amie! répondit la petite Fondreton. Je suis votre voisine, aussi pauvre que vous, et je viens de la part de monsieur Scribe vous apporter tout ce qu'il faut pour écrire. »

Jean étendit les bras et prit le paquet, dont il débarrassa Rose. Mais il garda dans ses mains les petites mains.

— « Oui, dit la voisine, je vous expliquerai cela, il se trouve que je suis très riche en papeterie, et je n'ai rien à écrire. Je n'ai pas de bas bleus et je ne suis même pas bien sûre d'en avoir de blancs! Acceptez donc sans cérémonie, et vous me donnerez ce que vous voudrez quand vous aurez vendu la nouvelle.

— C'est convenu, ma chère voisine, dit Jean des Tilles, et puisque vous le voulez, nous serons associés.

— Mais, dit presque à voix basse et tremblant un peu la petite Fondreton, dont Jean tenait tou-

jours les mains, est-ce que vous n'aviez pas encore besoin... d'autre chose?... »

Un épais nuage d'un gris foncé, qui cachait la lune, se déchira tout à coup, un blanc rayon d'argent et de diamant pénétra par la fenêtre à tabatière, éclaira le visage de Rose, et Jean des Tilles la vit telle qu'elle était, gracieuse, jolie, rose comme une rose.

Les années se passèrent. Devenues riches, Eudoxie et Aménaïde négligeaient leur père, dont Rose fut alors la seule consolation. Le beau Fondreton était mort d'ivresse; Jean des Tilles vendait ses nouvelles, et même ses vers. Il épousa la petite voisine d'autrefois qui possédait un amusant mobilier, dont les laques, les nacres et les tapisseries lui permettaient d'user beaucoup de plumeaux et de brosses. Enfin, le poète avait gardé la superstition du papier qui lui avait valu son premier succès, et il n'en voulait pas d'autre pour écrire ses poèmes.

Un jour que Rose, en quittant son père, emportait une brassée de ce papier élégant et solide, monsieur Savourat, qui avait feuilleté Shakespeare dans la traduction de Letourneur, sentit ses yeux mouillés de douces larmes. Il baisa au front la plus jeune de ses filles, et l'enveloppant tout entière d'un long regard de tendresse :

— « Tu es ma Cordélia, » dit-il.

CONTES FÉERIQUES

I

SÉANCE DE PORTRAIT

Le bal de l'Opéra hurlait, écumait, flamboyait, et mêlée affreuse de soies, de satins, de couleurs, de métaux, de clinquant, de perruques, de chevelures, d'écharpes envolées, de visages rougis par la fièvre de l'ennui et du plaisir, tourbillonnait sous les flammes effarées des lustres entourés d'un nuage de blanche poussière.

Boutonné comme un huissier, pâle comme un spectre, grêlé comme une écumoire, sublime comme le tranquille dieu de ces folies furieuses, Musard, immobile, les menait de son petit bâton noir bien poli, et, comme Neptune les flots, exaspérait l'épouvantable océan de sa musique enragée. Au milieu de cette démente irritée, on voyait presque uniquement le grand Chicard, dansant son cavalier seul, coiffé du casque à plumet de Marty dans *Le Solitaire*, pour railler en une fois la tragédie et le mélodrame sentimental, et portant la longue veste à fleurs de Marivaux, pour en finir tout de suite avec les marivaudages de l'amour. Le *Çovage sivilizé* lui faisait vis-à-vis, et après lui allait entamer son monologue mimé,

lorsque, tout à coup, se trouvant malade, il dut se retirer du quadrille. Mais il fut remplacé à l'instant même par un Diable, qui sortait on ne sait d'où, et qui, succédant à Chicard, de son vrai nom Alexandre Lévêque, effaça tout de suite son succès, comme lorsque la lune paraît et efface une pâle étoile. En effet, la danse de ce nouveau protagoniste était bien autrement bizarre que la sienne!

Comme Chicard lui-même, il prenait des élans effrayants, et ébauchait un geste d'une grandeur épique; mais, tout à coup, l'élan et le geste s'arrêtaient net, sans qu'il fût possible de saisir la transition, et le chorégraphe redevenait calme, comme Talleyrand attendant une semonce de Napoléon. Bref, l'extraordinaire attrait de sa danse consistait surtout dans ce qu'il ne faisait pas, comme la beauté d'un poème classique se manifeste surtout par l'absence des rimes. Il allait étonner les Parisiens, qui ne s'étonnent jamais, par une bien autre surprise. Le galop à peine fini, le Diable s'éleva perpendiculairement; non pas du tout en se servant de ses ailes vertes, membrées comme celles d'une chauve-souris, mais comme un aérostat ou un cerf-volant, en fendant lentement l'air, et il alla au deuxième étage, s'asseoir légèrement sur le rebord d'une loge, où le célèbre Gavarni causait avec une femme vêtue d'un domino de satin jaune soufre.

Le Diable tourna vers lui des yeux suppliants; mais Gavarni (1) se refusa entièrement à lui ac-

(1) Dessinateur célèbre de cette époque; il aimait à représenter les bals, les travestis, tout un monde de Pierrots, de « chicards », d'élégantes.

corder une attention quelconque, et ne le vit même pas, occupé qu'il était à admirer la prodigieuse bêtise de sa voisine, toute mignonne, fine et aux mains d'enfant, qui lui parlant de Chateaubriand, le désignait par les mots : « Cet artiste ! » Cependant, quoique le peuple le plus spirituel du monde prenne bien vite son parti de tout, et même de ce qui semble être un miracle, quelques flâneurs, qui avaient vu la bizarre ascension, ne laissaient pas d'en être un peu éblouis.

— « Pour moi, disait l'aqua-fortiste Louis Leroy, je ne comprends pas du tout par quel artifice ce masque s'enlève comme une plume.

— Vous voilà bien, fit Emile Forgues, un rien vous étonne, et tout vous embarrasse.

— Mais enfin, dit l'amer Aussandon, s'adressant à Lassailly, la loi de la pesanteur...

— Il n'y a plus de lois depuis 1830, interrompit Henri Monnier, qui regardait ses amis avec l'air malin de Bixiou. — Mais tenez, ajouta-t-il, je ne veux pas vous intriguer, bien que nous soyons au bal masqué ! Il s'agit ici d'un truc très simple, qui m'a été montré à Londres, au moment des pantomimes de Noël, et quand je vous l'aurai expliqué, vous serez bien surpris d'avoir été tenu en échec par si peu de chose.

— L'œuf de Colomb ! dit Laurent Jean.

— Précisément, reprit Monnier. L'individu costumé en Diable a apporté avec lui, proprement plié dans sa poche, un pantin en baudruche, qui reproduit assez exactement son vêtement et sa figure. Lorsqu'il veut exécuter son petit tour de passe-passe, il se dissimule derrière un groupe, gonfle sa baudruche, la laisse s'envoler en l'air, et elle va se poser où elle peut. »

Au moment où le dessinateur des *Scènes populaires* parlait ainsi, l'événement se chargea de justifier sa démonstration; car le Diable ayant malhonnêtement frôlé de sa croupe la compagne de Gavarni, la jeune femme le frappa d'un petit corp d'éventail, et aussitôt il se mit à descendre en droite ligne, lentement, comme peut le faire une légère pulpe, gonflée d'air.

-- « O dénouement abominablement simple! s'écria Lassailly. Et dire que tout est comme ça! N'est-ce pas à vouloir quitter cette vie absurde? Et qui m'affirme à présent que la moitié de l'humanité n'est pas en baudruche! »

Par cette force d'expansion qui est un des secrets de la vie, l'explication donnée par Henri Monnier s'était, au bout de quelques minutes, répandue dans tout le bal. On s'en voulait d'avoir admiré un ballon d'enfant colorié, si bien que le Diable put, tout à son aise, s'enlever jusqu'aux Muses du plafond et, autant de fois qu'il le voulut, redescendre sur le parquet: on ne s'occupait pas plus de lui que d'un article politique! Cependant il poursuivait toujours Gavarni, et ses yeux évidemment le suppliaient; mais, comme Monnier le remarqua fort bien, cet air de supplication, affecté par le pantin, était uniquement dû à la couleur bleu turquoise qu'on avait employée pour lui peindre des prunelles.

Après le bal, Gavarni et ses amis allèrent souper. Avec ceux que j'ai nommés il y avait aussi Ourliac, Tronquoy, Chandellier, le comte Valenti, et, de plus, une Jenny, une Pauline et une Arsène, magnifique dans sa robe rouge sang-de-bœuf. Au moment où on allait manger les premières écrevisses, cette belle personne, brûlée

sans doute de mille feux, déclara qu'il faisait trop chaud dans le petit salon du Café Anglais, et, bien que dehors il gelât à pierre fendre, les convives réunis là étaient trop parisiens pour faire à quoi que ce fût une objection quelconque. Monnier ouvrit la fenêtre toute grande, et alors on vit le Diable, légèrement assis sur le rebord de cette fenêtre, et posant à peine, comme un parent pauvre en visite. Plus que jamais il sembla implorer Gavarni.

— « Encore cette baudruche ! » dit Monnier agacé. Aussitôt il épousseta d'une chiquenaude le Diable indiscret, qui s'envola comme un léger flocon de laine jeté au vent.

Le lendemain matin, Gavarni, qui ne s'était pas couché, lisait un livre de mathématiques de Biot, lorsque son domestique entra et lui dit : « Il y a là un monsieur Lediabie, qui demande à vous voir.

— Monsieur Lediabie ! dit Gavarni, je ne connais pas ça. Ça doit être un créancier.

— Je ne crois pas, fit le domestique, car il me semble qu'il m'a donné deux louis.

— Comment ? Il vous semble !

— Oui. C'est-à-dire : il me les a bien donnés, en effet. Seulement, je ne les retrouve plus. »

Cependant Gavarni donna ordre d'introduire le visiteur, et aussitôt il vit entrer, drapé dans un manteau sombre, le mystificateur du bal de l'Opéra. Sur un signe du peintre, il s'était assis, toujours humblement, sur le bord d'une chaise.

— « Vous êtes monsieur Lediabie ? lui demanda Gavarni.

— Non, fit le visiteur, comme se résignant à un aveu pénible. votre valet de chambre a mal

compris. Je suis le — Diable, le vrai — Diable, l'être idéal et mythologique appelé: Diable.

— Ah! dit Gavarni. Et en quoi puis-je vous être utile?

— Voilà, fit l'étranger avec embarras. Je voudrais obtenir un service, qui pour vous est très peu de chose, et qui serait tout pour moi. Vous n'ignorez pas que nous autres, créatures surnaturelles, nous ne pouvons affecter d'autres figures que celles dont le dessin nous a été imposé par les poètes, ou, à leur défaut, par les artistes. Or, Monsieur, faut-il tout vous dire? je souffre amèrement de l'aspect sentimental et romantique, du masque fatal et byronien dont j'ai été affublé dans ce temps-ci. Tout le monde s'est entendu pour me barbouiller de cette poésie farouche, pour faire de moi un inassouvi et un plaintif, à commencer par monsieur de Vigny, qui, ainsi que l'a dit Sainte-Beuve, rentre à midi dans sa tour d'ivoire! pour finir par le spirituel Feuchères, grâce à qui mon image désolée et ironique s'assied sur toutes les pendules. Eh bien! Monsieur, franchement, cela manque de joie! Avec les primitifs j'ai eu des moments agréables; du moins j'étais naïf, et souvent le moyen âge a fait de moi une sorte de faune, galamment vêtu d'une robe de moine, et menant la vie douce. Mais, ajouta-t-il en se regardant piteusement je ne saurais vous dire combien je me déplais sous ce masque douloureux, qui tient à la fois du mélodrame et de la romance.

— Ah! dit Gavarni. De sorte que vous voudriez...?

— Je voudrais être moderne! fit le pauvre Diable, en baissant les yeux, comme un enfant

qui indûment demande une friandise, avec la crainte d'être refusée.

— Fichtre! vous n'êtes pas dégoûté, dit le peintre. Enfin mettez-vous là. Nous allons essayer une séance de portrait, qui du moins ne ressemblera à aucune autre! »

En effet, cette séance commença, et non seulement elle ne ressemblait guère aux autres, mais elle en était absolument le contraire, car cette fois, au lieu que ce fût le peintre qui copiât son modèle, c'était le modèle qui copiait la pensée du peintre à peine exprimée, en se conformant d'une manière exacte à l'image que l'artiste créait tout d'une pièce, avec l'emportement et la sûreté du génie. Tandis que Gavarni avait pris un bois, un crayon de mine de plomb, et dessinait, chaque trait qu'il avait jeté sur le bois se trouvait immédiatement transporté dans la réalité, le Diable se transformant et modelant, à mesure que courait le crayon, de façon à être la reproduction servile du dessin, improvisé d'une main délicate et rapide. Tout le monde connaît ce Diable de Gavarni, qui parut depuis dans un livre célèbre. Non seulement c'est le Diable parisien, mais c'est le Parisien lui-même, le forçat des efforts stériles et de l'intelligence dépensée en pure perte, qui entasse de formidables travaux rien que pour arriver à exister, et encore, relativement! Civilisé comme le Vice et élégant comme un animal sauvage, maigre comme l'Espérance, usé, miné, séché, brûlé jusqu'aux os, chaussé à ravir, emplissant à peine de ses jambes chimériques un pantalon coupé avec style par le tailleur anglais, à la fois chauve et échevelé à la dernière mode, serré dans son habit noir, qui est la livrée de ce

galérien volontaire, à la fois dandy et casseur de cailloux, ce personnage distingué exprime par son seul aspect l'extraordinaire association de mots trouvée par Racine : « Un prince déplorable », et il porte sur son dos, en guise de botte, attachée par un cordon en bandoulière, une corbeille de bureau à jeter les vieux papiers, dans laquelle il collectionne ses sottises et celles des autres, ramassées avec un crochet de chiffonniers car rien ne doit être perdu dans la nature !

Gavarni avait fini. Avant de mettre le G allongé et gracieux au bas de son dessin, il l'avait signé déjà par ces coups de crayon, d'une verve imprévue, qui sont les vrais témoins de son génie. Or, le Diable avait parfaitement copié le dessin. Il était le dessin. Les teintes à l'encre de Chine, les hachures, les traits hardis et légers, tous les coups de crayon et même les *repentirs* étaient scrupuleusement imités et traduits, quoique dans la réalité il n'y ait pas de lignes ! A un moment donné, l'artiste prit un grattoir et enleva quelques coups de lumière dans les noirs du pantalon ; tout de suite, cet effet se trouva reproduit sur le vrai pantalon du Diable. On voyait que ce pauvre être s'était furieusement appliqué ; timidement, il interpella son plus récent Prométhée, et lui demanda d'une voix émue :

— « Est-ce bien cela ? »

— Oui, dit Gavarni. Mais faites attention, le bonhomme n'est pas tout à fait ensemble. Voyez donc, là, il n'y a pas assez d'intervalle entre les deux yeux. Prenez garde, le bras droit est mal attaché. Et puis je voudrais tout cela plus libre, plus sans façon, plus vivant. N'ayez pas l'air

d'avoir été dessiné avec un crayon dur, et trop bien taillé! »

Les corrections indiquées furent faites fidèlement. Le peintre approuva tout, et alors il eut à subir l'explosion de reconnaissance du visiteur, qui ne se sentait pas de joie.

— « Enfin! s'écriait-il, grâce à vous, bien cher Monsieur, je ne suis plus désespéré, je ne suis plus amer, je ne suis plus romantique! Je suis un diable comme tout le monde! Je suis moderne! Je puis dîner au Café Anglais et applaudir mademoiselle Taglioni; je puis me promener sur le boulevard, causer avec Roqueplan, avec Gozlan, avec Bixiou, avec Maxime de Trailles! Ah! vous me sauvez... l'éternité! Croyez bien qu'à mon tour, si je puis vous être agréable...

— Mais, dit Gavarni d'un ton sceptique, à peine tempéré par son exquise politesse, je ne vois pas trop...

— Je vous entends, fit le dandy, vous pensez qu'étant le Diable, c'est-à-dire la négation de tout, et l'être infécond par excellence, je ne puis être bon à rien! Détrompez-vous, car la vie parisienne se compose essentiellement de choses à ne pas faire, et dans cet ordre d'idées, je puis vous guider et vous servir de la manière la plus fructueuse. Je puis vous apprendre à ne pas faire de peinture classique, à fuir les concerts, à ne pas fumer autre chose que la cigarette, à ne pas aller entendre des acteurs tragiques sous prétexte que Racine est un grand poète, à ne pas accepter de sauce blanche ni de roastbeef dans une maison bourgeoise, à ne boire nulle part le prétendu vin injustement appelé: « Madère », à ne prêter ni votre clef ni vos livres, à ne pas

prêter ni emprunter d'argent, à ne pas raconter à une nouvelle amie l'histoire de vos amours anciennes, à ne pas dire trop souvent: « Moi! ». Que voulez-vous ne pas être, ne pas savoir, ne pas connaître, ne pas subir, ne pas faire? Dans tout ce qui est le contraire de l'affirmation, je vous appartiens. Demandez, faites-vous servir.

— Eh bien, dit le peintre, en n'acceptant pas de vous un petit présent, je craindrais d'être impoli. Veuillez donc m'accorder le don de ne jamais peindre, ni dessiner, ni dire, ni penser un lieu commun!

— Eh! fit le Diable, vous exigez tout de suite ce qu'il y a de plus cher! Mais je ne saurais marchander avec vous. Cela est dit. Qu'il ne soit donc pas fait comme vous ne le désirez pas! Par exemple, je suis obligé de vous accorder aussi, par la même occasion, le don de ne pas plaire aux bourgeois, et notamment à votre rédacteur en chef. »

II

LA CHIFFONNIÈRE

En quête d'impressions et de paysages bizarres, le poète Etienne Silvant se promenait, après son dîner, dans la rue Brise-Miche, et s'amusait à inventorier cette voie étrange, qui semblerait appartenir aux plus lointaines provinces, si le grand mouvement d'une foule toujours pressée et compacte, circulant entre la rue Saint-Merri et la rue Maubuée, ne lui donnait en même temps un caractère très parisien.

Aux vagues lueurs que jetait dans la rue l'éclairage insuffisant des boutiques, il ne se lassait pas d'admirer le vaste atelier rustique du tonnelier, où il voyait assembler et cercler des fûts, celui de la blanchisseuse où les jeunes filles savonnaient, épaules et bras nus, celui du menuisier où un petit apprenti resté seul rabotait à la clarté d'une chandelle, et les étroits capharnaüms des revendeurs, encombrés d'objets poudreux et vagues, et la grande épicerie où une large baie carrée, ouverte dans le parquet près de la devanture, permettait de voir l'épicier lui-même, semblable à un pâle Valois, assis au milieu des pains de sucre, dans sa cave éclairée

d'un bec de gaz, et sans doute méditant quelque bon coup de commerce.

Il jouissait de ce spectacle animé par le jeu des ombres et par de violents coups de lumière, lorsque, tout à coup, il fut arraché à sa flânerie par un cri affreux, déchirant, sorti comme d'une poitrine brisée.

Une voiture chargée de moellons, qui tenait toute la largeur de la rue, avait dispersé la foule; mais sous les pieds des chevaux rétifs était tombé une vieille chiffonnière, à qui le pied avait manqué et qui allait être écrasée, infailliblement. Par malheur, il n'y avait plus là d'ouvriers; seulement deux mauvais drôles en casquettes de soie virent la malheureuse dans cette situation terrible, s'éloignèrent sans la secourir, et l'un d'eux murmura en ricanant: — « Fricassée, la vieille! » Mais Etienne Silvant aussi l'avait vue, maigre, pâle, vêtue de loques verdâtres, écrasée sous le poids de sa hotte renversée sur elle, et dans l'ombre il entrevoyait son visage convulsé, sur lequel pendaient tragiquement de très longues mèches blanches. Il s'élança sous les chevaux, saisit fortement la chiffonnière qu'il enleva dans ses bras, et n'eut que le temps de s'appuyer avec elle contre la boutique du tonnelier.

Les chevaux, vigoureusement fouettés par le charretier, avancèrent enfin, la lourde charette passa, et Etienne put alors poser à terre sa compagne glacée et mourante. Mais lorsqu'elle se redressa, sans qu'il eût cessé de tenir d'une main sa main grêle, tandis que de l'autre il entourait son corps mince, le poète eut l'agréable surprise de voir la chiffonnière transformée en une femme belle, jeune, à la taille svelte, dont les

cheveux blonds resplendissaient sous le gaz avec des frissonnements de lumière et d'or. Coiffée d'un béret de peluche, orné sur le côté d'un petit bouquet de plumes, elle montrait sur son noble visage, un peu pâle encore, le plus charmant sourire, et sa robe de cachemire couleur mousse, avec les garnitures et les agréments en peluche, était d'une élégance irréprochable. A point nommé, se trouvait là un coupé bleu clair, attelé de deux chevaux noirs, et le correct valet de pied ouvrit la portière. La belle dame monta dans cette voiture, d'un geste ami invita le poète à s'y asseoir près d'elle, et les chevaux partirent, faisant jaillir des gerbes d'étincelles sous leurs fins sabots, qui frappaient, en s'enfuyant, le vieux pavé stupéfait de la rue Brise-Miche.

Alors, se tournant gracieusement vers Etienne, la dame rompit le silence. — « Je suis, lui dit-elle, la fée Eryx, une de celles qui ont pour mission d'enseigner aux Parisiennes les enchantements, les grâces irrésistibles et le secret de communiquer la vie aux étoffes inertes ! Mais je dois songer à celles qui souffrent comme à celles qui triomphent. Ce n'est pas tout de donner aux chiffons une âme charmante : il faut ensuite que quelqu'un les ramasse dans la boue ! Voilà pourquoi je deviens, tous les samedis, une simple femme, sujette aux infirmités, à la vieillesse, à la mort, et je serais morte en effet, si vous ne m'aviez courageusement sauvée en exposant votre propre vie. Je n'ai rien à vous donner qui soit vraiment digne de vous, car l'amour des Fées ne peut qu'être fatal aux hommes. D'ailleurs, je sais que vous êtes aimé comme vous méritez de l'être, et fidèle ! Mais, ajouta-t-elle en

tirant de sa poche un long et mince écrin, fait avec de la peau de serpent bleu, vous me permettrez du moins de vous offrir un très bon cigare?

— Madame, dit Etienne Silvant, vous ne pouvez, certes, me faire un présent qui me fût plus agréable que celui-là. Et, reprit-il en ouvrant l'écrin, très visible alors, car le coupé roulait sur le boulevard en pleine lumière, voilà ce que nul Rothschild ne peut se procurer, c'est-à-dire un cigare d'une adorable couleur blonde, qui ne s'affaisse ni ne se brise sous le doigt, qui déjà, sans être allumé, exhale le plus délicieux parfum, et qui, à coup sûr, me donnera une fumée pleine de caresses, de mystérieux bercements et de rêves.

— Oui, dit la Fée, c'est un bon cigar, et aucun roi de la terre n'est assez riche pour en fumer un pareil; mais il a encore d'autres mérites, pardessus le marché. Remarquez cela, monsieur le poète, il est coupé dans sa longueur par quatre toutes petites taches pâles, comme en voit quelquefois sur les meilleures feuilles de la Havane. Lorsque vous l'aurez allumé et que vous le fumerez, vous n'aurez qu'à former un vœu, si inouï, si titanique, si ambitieux qu'il puisse être, et votre vœu sera immédiatement exaucé, à une seule condition, c'est que vous aurez soin d'éteindre votre cigare avant que le feu ait pu atteindre la tache dont il sera le plus voisin. Vous aurez donc à former quatre souhaits que rien ne limite! Aussi pouvez-vous à votre gré construire les jardins de Sémiramis, trouver l'édition originale de Shakespeare avec une reliure du temps bien conservée, accrocher dans votre chambre un

tableau authentique de Xeuxis ou d'Apelles...

— Mais, interrompit Silvant, ce pouvoir prodigieux, puis-je l'employer à soulager les souffrances de tous, à supprimer les malheurs immérités, à réparer les abominables injustices du sort?

— Hélas! dit la Fée, conformément à de suprêmes desseins que nous n'avons pas le droit de scruter, et dont le but et la logique nous échappent, Misère est la reine du monde! Elle pose son pied hideux sur les poitrines, arrache le pain des bouches affamées, montre au désespéré la vengeance et le couteau sanglant, et, baissant ses yeux brûlés qui n'ont plus de larmes, offre au petit enfant blême sa mamelle vide et tarie. Peut-être un jour le genre humain, ce héros intrépide, doit-il terrasser et étouffer le monstre; mais cette heure de délivrance et d'ineffable joie n'est pas encore venue. Pour le moment, faites le bien avec toute l'ardeur, avec toute la bravoure, avec toute l'obstination de votre charité; mais quant au talisman que je vous donne, il ne peut servir qu'à votre bonheur personnel.

— Hélas! dit le poète.

— Donc, reprit la fée Eryx, souhaitez des luxes, des trésors, des dominations, tout ce qu'il vous plaira, et votre vœu sera exaucé tout de suite, pourvu qu'après avoir fumé, vous ayez soin d'éteindre votre cigare, sans que le feu soit arrivé à l'une des petites taches pâles. Et, comme il faut tout prévoir, si au contraire il vous semble si agréable à fumer que vous n'ayez pas le courage de l'éteindre, eh bien! alors, vous resterez, sans plus, le savant et habile artiste que vous êtes, et votre désir ne se réalisera pas; mais, en revanche, vous aurez acquis la sagesse! »

Comme la fée Eryx achevait ces mots, le poète vit que la voiture était justement arrivée dans la rue de Lille, à la porte de la maison qu'il habitait. La Fée ajouta : — « Souvent, sans que vous le sachiez, je me donnerai le plaisir de voltiger près de vous dans un rayon, invisible et présente, car je me rappellerai toujours que je vous dois la vie. Et si vous avez besoin de mon secours, vous pouvez me faire accourir en m'appelant par quelques vers très bien rimés, ce qui ne vous sera pas difficile. » Puis, elle tendit à Etienne sa main admirablement gantée, et au moment même où il mettait le pied sur le seuil de sa porte, la Fée, la voiture, les chevaux, les laquais disparurent comme un rêve, ce qui ne causa au poète aucun étonnement, parce que la nature de son esprit le portait à n'être étonné de rien, si ce n'est, toutefois, de ce qui n'est pas surnaturel.

Conrad, le fantasque valet d'Etienne Silvant, s'était-il trouvé par hasard dans son jour d'honnêteté, ou bien était-ce l'influence de la fée Eryx qui se manifestait déjà? Quoi qu'il en soit, lorsque le poète entra dans sa chambre, il y sentit une atmosphère de gaieté, de repos, de joie mystérieuse et tranquille. Les rideaux de damas antique étaient fermés soigneusement. Un grand feu de braises et de flammes, avec ses nappes rouges et roses, brûlait dans la cheminée. Les lampes étaient allumées, ainsi que les bougies des candélabres, et posés sur les tapis de riches étoffes, dans cette demeure presque exempte de meubles, les vases étaient remplis de fleurs coupées, aux corolles écarlates. Après avoir revêtu ses habits de molleton blanc, Etienne se coucha sur un lit de repos de forme Louis XVI, terminé

à la tête et aux pieds par des dossiers inégaux, circonscrits par une moulure à la ligne mollement tourmentée.

Près de lui, sur une petite table turque d'écaille et de nacre étaient posés son Rabelais et un volume des Odes de Ronsard; la théière se tenait chaude devant la cheminée. Après avoir savouré un instant l'immense satisfaction de n'être ni à la comédie, ni dans le monde, ni ailleurs, le poète se versa du thé dans une petite tasse japonaise ornée de fleurs légères, et alluma enfin le cigare de la fée Eryx. Oh! la belle fumée, claire, légère, aérienne, céleste, divinement bleue qui s'échappa alors de ses lèvres en flots gracieusement envolés! Quant au goût même de cette fumée, velouté, à la fois ferme et subtil, caressant toutes les papilles avec une délicatesse amoureuse et tendre, il était si parfaitement exquis, si moelleusement suave, qu'il communiquait à l'instant même au fumeur extasié l'idée et le sentiment absolus du bonheur.

Alors, en lançant les bouffées de fumée transparente et claire, Etienne Silvant, rimeur de profession, se souvint qu'il était le maître du monde, plus puissant que Nemrod et Alexandre et Bacchos conquérant des terres indiennes, et que, s'il le voulait, il pouvait mettre à la place où gémissent les ruines des Tuileries un palais colossal taillé dans un seul diamant; ou encore, acheter et faire démolir le boulevard des Italiens avec les rues avoisinantes, et à la place des maisons qui peuplent ces riches quartiers, faire planter d'arbres tout venus un grand parc de gazons verts, dans lequel il donnerait à ses camarades une chasse au lion ou au sanglier, après quoi

il pourrait y offrir à son amie une fête galante, très exactement copiée sur cette *Fête chez Thérèse* que Victor Hugo a si magnifiquement inventée dans ses *Contemplations*. Cela était bien simple; pour réaliser ces prodiges, ou encore, pour organiser une armée de deux cent mille hommes, composée de clowns plus rusés que des thugs et plus agiles que les Hanlon, le poète n'avait qu'à éteindre son cigare avant que le feu touchât à la petite tache pâle, et en vérité, cela était moins que rien.

Moins que rien! Sans doute, pour un notaire, ou pour un receveur des contributions. Mais ce délié, ce sagace, ce puissant artiste, capable d'apprécier le charme d'une sensation absolue et complète, comment aurait-il pu se faire que volontairement il la brisât, anéantissant ainsi, de gaieté de cœur, une volupté surhumaine, démesurée, continue, semblable à elle-même? Comme je déteste les surprises, les angoisses pour rire, la brutalité des coups de théâtre, et, sous quelque forme qu'elles se produisent, les *Suites au prochain numéro*, je dirai tout de suite que savourant par gorgées la fumée caressante et subtile, et se rassasiant lentement de cette ambrosie éthérée, Etienne Silvant fuma le cigare jusqu'au bout, sans donner un regret à tous les biens qu'il dédaignait, et stoïquement, sacrifia ainsi l'empire du monde. Mais peut-être ne sera-t-il pas inutile de raconter en quelques mots comment les choses se passèrent alors dans son esprit?

Naturellement, Etienne n'était pas assez naïf pour concevoir ce que nous appelons l'ambition politique, et tout de suite il alla droit au but,

rêvant la domination souveraine dans quelque vaste empire d'Asie, où, debout devant son trône, immobile comme la force absolue et la toute-puissance, il ferait trembler les peuples par une imperceptible contraction de son sourcil, tandis que les armées aux cuirasses d'or, les éléphants pensifs, les chars attelés de tigres, les bataillons d'amazones attendraient son suprême caprice, et où le soir il s'endormirait en mettant sa tête dans la gueule de son lion familier. Il y avait là quelque chose de séduisant; mais tout compte fait, en vrai Parisien, ce poète, évocateur de syllabes divines, avait horreur du cabotinage, et de tout ce qui aurait pu assimiler sa vie à un tableau de drame à spectacle. Et puis, le cigare était si bon à fumer qu'il laissa le feu dévorer la première tache, et continua à fumer encore.

Puis il songea à être plus riche que cent mille Rothschild! Mais Etienne était un shakespearien sachant par cœur (en anglais) son *Timon d'Athènes*. Il se vit machine à signer des chèques, dévoré par des amis de rencontre, des parasites, des courtisanes imbéciles, des valets, et la seconde tache y passa comme la première. La troisième aussi, et voici pourquoi, Etienne Silvant qui, pour n'ignorer rien, ainsi que le recommande judicieusement le bon Théophile Gautier, avait dessiné dans les ateliers d'après le modèle nu, savait combien il existe de femmes physiquement mal construites, sans parler de leur intelligence obscure, et dont la configuration blesse nos idées d'ordre symétrique par une incomplète harmonie des proportions.

Aussi, après avoir, pendant un quart de seconde, rêvé d'être don Juan Tenorio, au moment

même où le cigare donné par la fée Eryx était plus délicieux que jamais, il s'aperçut bien vite qu'un tel rêve aboutissait à désirer... rien du tout! Etienne avait le bonheur d'aimer, d'adorer son amie madame Estelle Chezely, qui l'aimait aussi, par le plus grand des miracles, et qui proportionnée, elle, comme une ode bien faite, à la fois belle et jolie et de bonne humeur, ne disait jamais aucunes bêtises, parce qu'elle n'en savait pas. Et pourquoi aurait-il changé cette compagne riante et pleine de grâces, contre mille et trois femmes affolées et quelconques.—Non, il fuma, fuma encore, aspirant et lançant avec un pur ravissement la claire fumée bleue, et le feu dévora la troisième tache du cigare.

Puis enfin, cependant, Etienne crut avoir eu quelque chose qui ressemblait à une idée. — « Avoir, s'écria-t-il, plus de talent que Victor Hugo! » Mais, tout à coup, s'apostrophant lui-même: — « Imbécile! dit-il, pendant que nous sommes seuls, avoue que tu possèdes un talent très suffisant pour exprimer ton âme telle qu'elle est, et, si puissantes qu'elles soient, les Fées ne fabriquent pas des âmes! » Voilà comment il fuma jusqu'au bout les belles feuilles de tabac doré, brûlant la quatrième tache pâle comme les autres, et lorsque cela fut fini tout à fait, n'éprouvant aucun regret, parce qu'il avait été complètement heureux, il se dit en parfaite connaissance de cause:

— « C'est qu'en effet, tout ce que l'homme peut envier ici-bas, pour lui personnellement, ne vaut pas un bon cigare.

— Et, dit à son oreille une voix murmurante et douce, voilà précisément la vraie sagesse! »

Cette voix était celle de la fée Eryx, qui en même temps voltigea, se montra vaguement dans un rayon de lumière, puis disparut. Je crois qu'elle avait eu bien envie de mettre un baiser sur le front de son sauveur, mais elle résista à ce désir et ne voulut faire aucune peine à l'amie du poète, ce en quoi elle se montra supérieure à bien des femmes. Mais sans cela, à quoi lui eût-il servi d'être une Fée, enivrée par les vertes senteurs de la forêt, et peignant ses blonds cheveux avec un peigne d'or, au bord des fontaines?

III

LES AMES

Malgré ses découvertes qui ont fait faire un si grand pas à l'astronomie et ses étonnants travaux micrographiques, le savant Georges Ferrez était encore à quarante ans, sinon inconnu, du moins oublié, tenu à l'écart par la force des choses, lorsque tout à coup il trouva un secours inattendu et puissant dans l'amitié du prince Ursus Elysi. Troisième fils d'un duc régnant, ce jeune homme, qui lui-même a goûté aux fortifiantes ivresses de la Science, se prit d'une ardente admiration pour l'homme dont les écrits lui avaient révélé des mondes d'idées nouvelles, et sans qu'il y eût besoin pour cela d'aucune intrigue, la respectueuse affection qu'il portait à son maître suffit pour mettre Ferrez à la place qui lui était due.

Avec sa naissance princière, son immense fortune, sa jeune et virile beauté qui en ce temps n'eut pas d'égale, et son esprit où brille la plus séduisante étrangeté, Ursus Elysi n'eut qu'à se montrer l'ami de cet audacieux inventeur pour le faire adopter par le grand monde parisien, où d'ailleurs Ferrez affirma bien vite son éclatante supériorité. Nommé membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Sciences morales et

de celle des Inscriptions, rapidement élevé aux grades d'officier, puis de commandeur de la Légion d'Honneur, ce voyant, ce grand trouveur d'idées, dont les ouvrages nouveaux furent alors appréciés comme ils méritent de l'être, resta humble de cœur et modeste comme il l'était naguère dans sa mansarde de la rue Christine, et même lorsque ses théories furent à la mode et que ses livres l'eurent rendu presque riche, ne daigna accorder aucune attention à des phénomènes d'une si médiocre importance.

Le prince Ursus Elysi avait fait dans son pays un assez long séjour; il venait seulement d'arriver depuis quelques jours à Paris, et il n'avait pas encore rendu sa visite à Georges Ferrez, comme à chacun de ses voyages il ne manquait jamais de le faire, lorsqu'il y a deux ans, ils se rencontrèrent au premier bal donné par la comtesse de Heilly.

— « Ah! monseigneur, dit Ferrez, quelle joie de vous revoir!

— Mon cher maître, dit le prince, il me semblait que je n'étais pas à Paris, puisque je ne me suis pas encore présenté chez vous. Dites-moi vite quels progrès vous avez faits et quelles découvertes; car il ne se passe pas une minute où vous ne déchiriez un pan du voile de nuit qui nous enveloppe, et où vous n'arrachiez quelque nouveau et lumineux secret au formidable Inconnu!

— Mon prince, dit le savant, il est bien difficile d'inventer quelque chose; cependant mes humbles efforts aboutissent quelquefois. Et tenez, grâce à mes travaux récents, j'ai le bonheur de pouvoir vous offrir la chose dont vous avez précisément besoin en ce moment même. »

Si Georges Ferrez parlait ainsi, c'est qu'entré au bal depuis quelques instants, nettement et du premier coup d'œil, avec l'intuition d'un homme pour qui aucun secret n'existe, il avait vu son cher élève servir de jouet à une femme coquette et frivole, tandis qu'il froissait et blessait, presque sans la voir, l'ardente affection d'une jeune fille dont rien n'avait taché jamais l'esprit divin et la pureté céleste.

Tout à tour maussade, gracieuse, irritée, provocante, indifférente, glacée, la marquise Pauline de Gye faisait du prince Ursus Elysi l'esclave de ses caprices, et se plaisait à le faire passer par les plus cruelles alternatives de l'espoir et de la douleur, tout en se parant de lui comme d'un précieux joyau, tandis que le prince ne remarquait même pas, ou, sans se l'avouer, ne voulait pas voir les regards douloureusement tendres qu'attachait involontairement sur lui mademoiselle Claude de Nèves. Et comment aurait-il pu en être autrement? la jeune fille avait ici en effet trop de désavantage vis-à-vis de la femme triomphante et follement adulée. Mariée à un homme charmant, riche à millions, blonde, jolie, souriante et rose, jeune puisqu'elle voulait et savait l'être, faisant et refaisant la mode et les renommées, tout juste assez intelligente pour briller dans le monde et pour ne jamais être bonne, madame de Gye avait toute la séduction et toute la grâce heureuse du bonheur.

Au contraire, veuve, ruinée, réduite à une pauvreté voisine de la misère, la mère de Claude, la duchesse de Nèves, portant tristement et fièrement un des plus grands noms de France, voyait sa fille impossible à marier faute d'une dot, et la

jeune fille avait sa condamnation écrite sur son doux et aimable visage. Elle était belle sans doute, et ses yeux d'un bleu sombre et sa douce chevelure noire avaient un charme infini; mais une pâleur excessive affinait ses traits d'une délicatesse idéale, et son corps maigre et comme noué ne s'était pas développé, bien qu'elle eût déjà dix-huit ans. Enfin mademoiselle de Nèves, trop supérieure pour n'être pas méconnue, s'effaçait, parlait à peine. Pour comble de malheur, elle avait à première vue, frappée du coup de foudre, aimé le prince Elysi, et depuis deux années déjà, elle se sentait déchirée par ce muet et profond amour, pareille à la suave fleur dédaignée, sur laquelle on marche sans la voir, et qui meurt sans que nul ait respiré son parfum céleste.

Voilà ce que Georges Ferrez avait deviné et vu tout ce suite, car ce découvreur d'astres, ce patient investigateur de mondes inconnus eût été un romancier de premier ordre, s'il avait eu le temps d'enfiler des perles! Et voilà pourquoi il voulait offrir à son plus cher élève le talisman qui devait lui servir à se reconnaître et à se diriger dans sa nuit noire.

— « Parlez, cher maître, lui dit le prince.

— Mon prince, dit le savant, en étudiant les vieilles formules de Néri, de Merret et de Kunckel, et en voyant dans quelles proportions ils mélangeaient les cailloux rougis au fourneau et pulvérisés, la potasse, la craie et la magnésie, et dans d'autres cas, le salpêtre, le borax, l'arsenic, la corne de cerf, j'ai pu, sans trop de peine, aller au delà du résultat qu'ils ont obtenu, de ceux même que connaît l'industrie moderne, et fabriquer un cristal d'une telle pureté que les rayons

en apparence invisibles y sont réfractés, et qu'à travers ce cristal nous pouvons voir toute matière, même celle devenue tellement subtile que nous ne la nommons plus matière.

Avec ceci, continua-t-il en tendant à Ursus Elysi un morceau de cristal carré taillé en forme de lorgnon et attaché à un cordon de soie, avec ceci, vous pouvez voir les choses cachées et particulièrement les Ames des hommes, qui vous apparaîtront alors dans leur réalité absolue, et sans pouvoir rien vous cacher de leur vie et de leurs habitudes. »

Et comme le prince faisait un geste, non d'incrédulité, mais d'étonnement :

— « Vous pouvez, dit Ferrez, commencer vos expériences dans ce salon, où vous trouverez, je crois, une solution qui vous intéresse directement. » Ayant ainsi parlé, Ferrez s'éloigna après avoir serré la main d'Ursus Elysi, qui avec une curiosité poignante venait de passer à son cou le cordon auquel était attaché le lorgnon de cristal.

Voir les Ames, cela se pouvait donc ! En tout cas, Elysi ne prit nullement le temps de réfléchir, et collant le cristal sur sa prunelle dévorée de désirs, il sut tout de suite que cela se peut en effet. Et non seulement il vit distinctement toutes les Ames des femmes et des hommes présents à ce bal, mais sans le moindre effort il comprit comment elles pouvaient tenir et se gouverner dans ces corps, avec le décor et le logis qui leur est propre, sans blesser et offenser les organes, étant faites sans doute d'une matière semblable à celle dont ils sont formés, mais mille fois plus éthérée et subtile, et occupant un espace développé dans des conditions dont nos sens à l'état

ordinaire ne peuvent comprendre la loi, pourtant si simple et si logique!

Toutes ces Ames, toutes ces Psychés, mariées ou fiancées à des Amours infiniment multiples et divers, avaient uniformément au dos des ailes de papillons qui, lorsque nous dormons, leur servent à s'enfuir dans les pays du Rêve, et lorsque vient le jour de la délivrance, les emportent frémissantes de joie dans les fluides éthers. C'était là, d'ailleurs, le seul caractère qui leur fût commun à toutes, car autrement elles étaient plus variées et différentes les unes des autres que les fleurs dans un jardin ou les feuilles sur un arbre.

Enfin, si leur aspect déroutait un peu trop exactement l'idée préconçue, montrant noir ce que nous croyons être blanc, et blanc ce que nous croyons être noir, cela tient uniquement à l'habitude enracinée et régulière que nous avons de nous figurer les choses exactement le contraire de ce qu'elles sont. Mais cette interversion mathématique, opérée dans notre esprit toujours en défaut, procède d'une faculté qui a été excitée et développée en nous lorsque nous étions tout petits, et qu'on nous enseignait à coller sur une interminable série de vessies des étiquettes où était écrit le mot LANTERNES!

Certes, le prince aurait bien voulu courir tout de suite vers la marquise de Gye; mais elle était séparée de lui par un immense flot de foule, et son impatience ne lui permettait pas d'attendre! Le premier personnage sur lequel il dirigea son lorgnon fut le ministre Vertua, qui passe, comme on sait, pour un grand politique, et aussitôt, sans la moindre hésitation ni le moindre obstacle, le prince Elysi vit son Ame. Cette Ame, dans une

toute petite chambre enfantine, était une fillette de quatre ans, jouant à la poupée avec une petite maguin, essuyant ses doigts à son tablier déjà plein de confitures, d'autres fois parlant à une chaise vide et jouant à la madame avec la dame qui aurait pu y être assise, ou, sa petite bouche ouverte de travers, rêvant dans une immobilité idiote, regardant vaguement quelque part comme la Vache du poème, et cognant contre les meubles ses ailes de papillon toutes déchirées et fripées.

Eh quoi ! c'était donc si peu de chose, ce célèbre Vertua ! Mais le prince ne voulut pas se décourager, et pour se débarbouiller tout de suite avec de l'ambrosie, fixa cette fois le cristal magique sur un poète. Il vit alors l'Ame d'Emmanuel Pink, de ce même Pink, aux yeux vert de mer et à la légère barbe d'or, qui, à l'Académie, où il est entré récemment, est accepté comme un foudre de lyrisme, comme un Orphée dompteur de loups, qui lape les torrents et peigne les chevelures des astres, mais tout cela décevant, et avec l'honnête mesure qui convient à un jeune maître dont le délire est accueilli dans la meilleure société.

Le prince vit cette Ame. C'était une vieille petite épicière, coiffée d'une cornette, vêtue d'une robe d'indienne à fleurs, sur laquelle ses ailes de papillon recroquevillées faisaient la plus étrange figure, et dans sa boutique encombrée par des tonneaux de pommes sèches, époussetant mélancoliquement, avec un plumeau sans plumes, les bords où achevaient de se dessécher ou de se fondre les antiquités dragées, les bonbons d'anis, les colifichets, les pipes en sucre d'orge rouge ; puis autour du tiroir au poivre, ramassant la poussière de poivre mêlée à toutes les autres

poussières, et la remettant avec soin dans le tiroir.

Ursus Elysi continua son intéressante revue. Lasseron, le philosophe spiritualiste, qui a repris la suite des affaires de Platon et de monsieur Cousin, a pour Ame une clownesse gymnaste qui, dans un vaste Cirque, saute d'un trapèze à l'autre à travers l'espace, bondit, s'envole, s'accroche par les dents ou par les talons au bois du grand trapèze, et tombe dans le filet, triomphante et souriante, dressant ses ailes de papillon, tandis que l'effort gonfle et fait saillir ses muscles agiles. Cette femme si vaporeuse, madame de Brézel, dont le mari a gagné tant de millions dans les affaires industrielles, mais qui, elle, est une nuée de gaze, et ne veut pas savoir que l'argent existe, a pour Ame une caissière en manches vertes qui vérifie l'encaisse, reporte sur le grand livre, fait sa balance, attache les liasses de billets de banque avec des épingles, et avec ses ailes de papillon époussète les lingots d'or, façonnés dans le moule comme des tablettes de chocolat.

L'intègre financier Gaudion, qui parle si bien de sa probité, a tout bêtement pour Ame une voleuse, qui cache ses ailes sous son méchant fichu, et sur un boulevard noir accoste les flâneurs, pour les livrer au couteau d'un beau jeune homme coiffé d'une casquette à pont. L'Ame de ce grand apôtre de la paix, monseigneur Plenex, évêque *in partibus* de l'île d'Avalon, est une guerrière, une féroce déesse Enyo, coiffée du casque horrible, cuirassée d'écailles, qui tient dans sa main une épée sanglante, et avec ses ailes de papillon plane sur un champ de bataille jonché de morts.

L'Ame du belliqueux général Marmy est une

Amaryllis d'églogue, qui au bord d'un ruisseau, prêtant l'oreille pour écouter la flûte lointaine de Daphnis, trempe ses ailes dans l'eau vive et se coiffe de glaïeuls et de nénufars. Celle du brutal romancier Camille Ribal, ce blond et tout jeune révolté au visage de femme qui confond le mot propre avec plusieurs mots malpropres, est une demoiselle Jocrisse, en veste de serge écarlate, coiffée d'une tignasse rouge au-dessus de laquelle voltige un papillon de papier attaché à un fil de fer, ingénue, naïve comme une oie, étonnée de tout et d'elle-même, qui, emprisonnée dans un cabinet isolé et sans fenêtres où elle étudie la vie, ne se sert pas de ses ailes, parce qu'elle ignore qu'elle les a, et s'obstine à regarder la lune dans un télescope où son valet Arlequin a malicieusement fourré une souris blanche.

Le prince Elysi vit encore bien d'autres Ames bizarres; mais comme on peut l'imaginer, il les oublia en un instant lorsqu'il se trouva en face de la marquise de Gye, que bien vite il regarda anxieusement à travers le lucide cristal. Oh! de quelle rire farouche et inextinguible il fut soudainement secoué, lorsqu'il vit, dans un cabinet de toilette, l'âme de Pauline, cette courtisane décidément vieille, à grand renfort de pâtes, de poudres, d'opiates, de pommades, de couleurs, de crayons, de combinaisons chimiques, de brosses, de pinceaux, de pattes de lièvre, occupée comme Jézabel à réparer l'irréparable, laissant pendre ses ailes inertes, et montrant sans comédie sa bouche désabusée et méchante!

Affreuse vision vite effacée, car bientôt, dans le jardin édénique des Béatrix et des Laure, faisant éclore sur ses pas des violettes et des lys, Ursus

Elysi vit et adora l'idéale Psyché, la pure vierge, l'Ame de Claude, pleine de lui, livrant à l'azur ses tremblantes ailes, et tournant vers lui son chaste front ceint d'étoiles frissonnantes.

Trois mois plus tard, Claude de Nèves était la femme d'Ursus, et comme les deux frères du prince ont été malheureusement tués dans une guerre récente, à la mort du duc régnant il a pu faire asseoir sur un trône la princesse Elysi, dont le corps élégant et svelte a soudainement jailli comme un lys, dont le bonheur a rosé et avivé les joues divines, et qui, non contente de chanter comme sainte Cécile, est devenue spirituelle, en osant montrer qu'elle l'est.

On voit quelquefois à Paris ces beaux jeunes gens, qui ne trouvent pas excessif de faire un voyage de quinze cent lieues pour venir embrasser leur cher et savant ami Georges Ferrez!

IV

UN DÉBUT LITTÉRAIRE

On prétend qu'il est malaisé d'obtenir la sagesse et le bonheur. Au contraire, rien n'est plus facile que de de les procurer; pour cela, il suffit de prendre en pitié les misérables, de ne pas mettre d'argent de côté, et de ne jamais songer au lendemain. L'ingénu, le savant, le spirituel Gérard de Nerval, adressant un paquet de copie à un ami, qui était en même temps son rédacteur en chef, lui écrivait de Constantinople: « Si tu peux m'envoyer un peu d'argent, cela me fera plaisir; cependant, je ne suis pas inquiet, parce que j'ai encore dix francs. » A plus forte raison ne devait pas être inquiet, le jeune poète Eugène de Lédignan, qui, l'été dernier, faisait son tour de France, pour voir des hommes, des femmes, des villes et des paysages; car, allant à pied de Chalais à Fontanil, par un sentier ombragé qui côtoie de grands escarpements rocheux, et admirant à cœur joie cette âpre et sauvage nature du Dauphiné qui fortifie l'âme, il avait encore dans sa poche trente-cinq francs: une pièce de vingt francs, une de dix et une de cinq. Bientôt il vit venir une vieille, vieille femme, pâle sous sa lon-

gue chevelure grise, au milieu de laquelle se dressait un épi rebelle. De temps en temps, elle se courbait au pied des roches et y ramassait des racines, qu'elle mangeait avidement.

— « Ma bonne femme, dit Eugène, pourquoi donc mangez-vous des racines ? »

— C'est, répondit la vieille, parce que je n'ai pas de pain. »

Le poète lui donna une de ses pièces, naturellement la meilleure, celle de vingt francs, et continua gaiement son chemin en chantant la chanson de Ronsard : *Lorsque au temple nous serons...* Mais il ne tarda pas à rencontrer une seconde vieille, qui avait sous l'œil droit un signe brun d'un aspect farouche. Elle marchait sur ses pauvres pieds nus souillés par le sable et déchirés par les épines.

— « Ma bonne femme, lui dit-il, pourquoi donc marchez-vous pieds nus ? »

— C'est, répondit la vieille, parce que je n'ai pas de souliers. »

Eugène lui donna bien vite sa pièce de dix francs, et se remit en route. Au bout de très peu d'instant, il rencontra une troisième vieille, dont la lèvre était bordée d'une étroite moustache noire. Pour tout vêtement, cette malheureuse était couverte d'un vieux sac de toile, serré autour de sa ceinture par un mauvais bout de corde.

— « Ma bonne femme, lui dit-il, pourquoi donc êtes-vous vêtue d'un sac ? »

— C'est, répondit la vieille, parce que je n'ai pas de chemise.

Le poète lui donna sa pièce de cinq francs, avec le grand regret de ne pouvoir faire mieux, et reprit sa marche. Mais aussitôt un oiseau rouge,

étalant son plumage du plus éclatant cinabre, un très petit oiseau merveilleusement peint de vermillon pur, se mit à voler en chantant autour de sa tête, puis devant lui, comme pour lui montrer le chemin. Puis l'oiseau, quittant le sentier qui mène à Fontanil, s'enfuit sur une colline ardue, couronnée d'un bouquet de bois, et Eugène le suivit docilement, pour l'amour de la bonne musique et aussi pour l'amour du rouge. D'ailleurs, il ne se sentait pas d'aise, étant rentré dans son état normal de poète, c'est-à-dire ne possédant plus aucun or monnayé, et n'ayant pas d'autres richesses que celle de ses rimes. La seule chose qui le chagrinait un peu, c'est qu'il lui restait juste assez de tabac pour fumer une seule cigarette; mais cette unique cigarette, il se mit à la rouler tout de suite, n'ayant aucune propension à l'avarice. Comme il se préparait à l'allumer, l'oiseau rouge poussa un petit cri triomphal, si furieux et si extraordinairement perçant que le poète surpris laissa tomber sa cigarette, la dernière! dans un trou, dans un énorme gouffre ouvert près de lui, que tout d'abord il n'avait pas remarqué, et dont les bords étaient hérissés de pierres à demi recouvertes de rameaux de vignes sauvages.

Eugène entreprit d'y retrouver sa cigarette: tout fumeur comprendra qu'il serait allé la chercher en enfer, comme le roi Orphée son Eurydice! Il put descendre une vingtaine de pieds en s'accrochant aux pointes de rochers et à quelques arbrisseaux. Puis il trouva une corde attachée à un arbuste, et, l'empoignant, se laissa glisser jusqu'à une sombre caverne où gémissait une sorte de Styx pâle et funèbre, traversa des portiques,

des salles, des colonnades, et arriva enfin à une chambre de diamant et de lumière, où les stalactiques tombant des voûtes et les stalagmites montant du sol formaient un splendide fouillis de vivants cristaux, suavement éclairés par des flammes bleues.

Les stalactites jaillissaient en végétations démesurées, étalant leurs hardis feuillages, devenant murailles, draperies, lianes, dentelles, voûtes, écharpes, architectures, colonnes librement élancées, lourds piliers, paysages dressés comme des toiles; là, buires, amphores, coffrets ciselés; puis, lustres et torchères, où brûlaient les flammes d'azur. Au milieu de la chambre, une stalagmite figurait une table, couverte d'une blanche nappe idéalement fine, et auprès de laquelle un petit lit de damas rose feuille sèche invitait le poète à se coucher voluptueusement. Il mourait de faim; cependant ce qu'il désirait rencontrer là, ce n'était pas un déjeuner.

C'était d'abord et avant tout ce qu'il y rencontra en effet, c'est-à-dire un paquet de scaferlati supérieur pesant cinquante grammes, un cahier de papier Job et une boîte d'allumettes suédoises. Il fuma trois cigarettes de suite, avec trop de plaisir pour prendre le temps de s'étonner; mais bientôt les fumeries se rangèrent d'elles-mêmes dans un coin avec ordre, et dans la clarté s'ébauchèrent sur la table les vagues lignes d'un déjeuner, qui peu à peu devinrent un déjeuner réel, dont les plats se succédèrent l'un à l'autre sans aucune trace de service matériel et visible. Oh! bien peu de chose! ce qui suffit à une fillette ou à un assembleur de rimes. Des huîtres vertes de Marennes, de minces lames de jambon danois,

une truite de source cuite à la Saint-Florentin, selon la recette et formule de l'ancien hôtel de la Reynière, deux ortolans rôtis dans leur armure de mie de pain, des beignets de fraises, des confitures de roses, et comme vins, du muscat de Gemenos, de l'Hermitage rouge et, pour finir, du Malaga blanc.

Ayant achevé cette dinette, qu'il avait dévorée de bon appétit, Eugène soupirait après son café; mais il ne l'attendit pas longtemps. Devant lui parut un verre russe, enveloppé d'un étui de filigrane à anse, et tout de suite entrèrent trois Demoiselles, qui portaient la cafetière, le sucrier et le flacon plein d'une eau-de-vie de topaze. La première, en robe couleur de lune, avait dans ses blonds cheveux un épi rebelle, et mâchait comme par jeu une racine odorante. La seconde avait sous son œil droit un signe brun; elle était vêtue d'un habit fait de violettes, et marchait pieds nus. La troisième souriante, secouant sa noire chevelure, montrait ses dents en entr'ouvrant sa bouche rougissante, au-dessus de laquelle brillait comme un léger duvet sombre, et comme sa robe pourprée, posée à même sa peau, était entr'ouverte, il était facile de voir qu'elle n'avait pas de chemise.

— « Bonjour, monsieur, dit la Demoiselle à l'épi. C'est pour avoir l'honneur de vous servir. Nous sommes Fées de notre état. Moi, je suis la fée Hama. La demoiselle qui marche pieds nus est notre sœur Sesmé, et notre plus jeune sœur, la fée Tiô est celle qui n'a pas de chemise. Et vous, Monsieur, vous vous nommez?

— Eugène de Lédignan.

— Fort bien. Votre profession?

— Poète lyrique.

— Hem! dit la fée Hama, il ne faudrait pas dire cela à la gendarmerie!

— N'importe! fit Sesmé. Où sont vos œuvres complètes?

— Dans ma poche, répondit Eugène.

— Eh bien! dit à son tour la folle Tiô, lisez-nous un poème quelconque.. »

A ce moment, en même temps femmes, visions et rayons, lumineuses figures portant dans leurs mains des luths et des lyres de formes antiques et oubliées, une innombrable troupe de Fées étaient entrées dans la chambre de diamant, et se tenant les unes debout, les autres en l'air, penchées et voltigeantes, attachaient sur le rimeur leurs vagues et douces prunelles. Sans se faire aucunement prier, Eugène, ayant roulé et allumé une cigarette, lut son poème intitulé *La Gloire de Montmartre*, sorte de paysage épique traité dans le goût de Martinn, qui d'un commun accord fut trouvé congrûment troussé. Tiô le lui prit des mains en disant:

— « Ma foi! je l'envoie à monsieur Charles Buloz, pour la *Revue des Deux-Mondes*. »

Puis elle lança en l'air le manuscrit, qui s'envola avec une rapidité vertigineuse. A la prière des Demoiselles, Eugène de Lédignan lut un second poème: *La Duchesse Antonie*.

— « Par Hercule! dit Sesmé, celui-là est tout à fait mauvais. » Et se tournant vers Eugène: « Est-ce votre avis? demanda-t-elle.

— C'est mon avis », dit le poète.

Forte de cette approbation, Sesmé lança en l'air le manuscrit, qui s'enflamma comme un

punch et s'évanouit en vapeur et en fumée, sans produire aucune cendre.

En revanche, un troisième poème, intitulé *Salmacis*, fut jugé excellent, et ayant annoncé l'intention de l'offrir à madame Juliette Adam pour la *Nouvelle Revue*, la fée Hama jeta par dessus sa tête les feuilletts noircis, qui s'envolèrent comme ceux de *La Gloire de Montmartre*, et d'un vol encore plus furieux. Eugène aurait pu trouver bizarre cette façon d'expédier la copie; mais, heureusement pour lui, il n'est pas raisonneur, et, d'autre part, il ne voulait en aucune façon contrarier les Demoiselles, qui lui avaient fourni à point un si bon déjeuner, et surtout, ô mon âme! le paquet de tabac et le papier à cigarettes. Il s'enivrait du calme et des reflets de pâle saphir et de l'ondoisement des Fées voltigeantes et des froides blancheurs diamantées des stalactites, quand la fée Hama vint le tirer de sa rêverie.

— « *Time is money*, dit-elle. Les affaires sont les affaires. Occupons-nous maintenant d'objets sérieux. J'ai une commande à vous faire, et vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il s'agit ici de copie très bien payée. Veuillez avoir la bonté de composer, spécialement pour moi, une Ballade à la vieille mode française, où les mêmes sonorités de rimes, répétées exactement d'un couplet à l'autre et aussi dans le suprême Envoi, soient comme les cris des Nymphes chasseresses, qui, de loin, s'appellent et se répondent à travers les frémissants taillis de la forêt.

— Et pour moi, dit la fée Sesmé, un Rondeau comme ceux de Voiture, où le Refrain, trois fois ramené avec art, ressemble aux ondulations du

col d'un cygne, qui se plonge dans l'eau et tout à coup reparait, incliné chaque fois dans une inflexion nouvelle et inattendue.

— Et pour moi, dit Tiô, un Triolet dont les trilles éclatent comme ceux que le rossignol brode en notes de flamme sur le noir manteau de la Nuit, tiô, tiô, tiô, tiô, tiotinx! Voulez-vous du papier et des plumes, et, comme disait votre éminent confrère monsieur Scribe, tout ce qu'il faut pour écrire?

— Merci, mademoiselle, fit Eugène, ces rythmes divers me sont assez familiers pour que je puisse en jouer sans préparation, comme un bouvier souffle dans sa flûte. Prêtez-moi une oreille indulgente, et daignez, je vous prie, excuser les fautes du chanteur. »

Ayant ainsi parlé, le rimeur improvisa tout d'une haleine la *Ballade de la fée Hama, dont les cheveux se dressent en épi*, le Rondeau pour la fée Sesmé, ayant pour refrain: *A ses pieds nus*, et le Triolet, commençant par ces deux vers: *Certes le zéphyr est content Que Tiô n'ait pas de chemise*. Après quoi, sans désemparer, il fit encore un Rondeau redoublé, un Sonnet, un Huitain, un Dizain et une Villanelle, pour d'autres Demoiselles fées qui les lui avaient demandés, et il acheva tous ces petits ouvrages de façon à satisfaire entièrement sa clientèle. Les Fées ne voulurent pas être en reste avec lui, et avec leurs luths et leurs frissonnantes lyres lui jouèrent une symphonie vague, traînante, monotone, délicieusement dénuée de toute intention descriptive, aux sons de laquelle il s'endormit d'un rafraîchissant et calme sommeil.

Quand il se réveilla, il était couché sur la

mousse et appuyé à un quartier de roche, au bord de la route de terre qui va de Voreppe à Grenoble. Il ne se demanda pas s'il avait rêvé, car il n'avait pas la mauvaise habitude de vouloir distinguer ses rêves de la réalité. Il se leva frais et dispos, gêné seulement par un poids assez lourd qu'il sentait dans sa poche. C'était celui d'une bourse de soie rouge brodée à son chiffre et pleine d'or, car la fée Hama, selon sa promesse, avait tenu à payer la copie. Ce fardeau embarrassait beaucoup notre poète; mais il en fut bientôt délivré.

Après avoir marché quelque temps, il vit devant la porte d'une chaumière une famille de paysans que les huissiers venaient d'en chasser; il leur donna la moitié de son or, et plus loin il donna l'autre moitié à une troupe de comédiens errants, parés de vêtements héroïques et superbes, qui, faute de mieux, grignotaient sur leur chariot des croûtes de pain dur. Cependant, il retrouva bientôt une pièce d'or qui s'était engagée dans les mailles de la bourse, et bon gré mal gré dut accepter cette aubaine, tant il est difficile de ne pas être riche!

Après donc avoir continué son voyage, tantôt avec les aises d'un financier, et le reste du temps nourri à la façon des petits oiseaux, Eugène de Lédignan revint à Paris, chercher sa mansarde située près du ciel. Tout d'abord, il trouva chez sa portière les numéros de la *Revue des Deux-Monde* et de la *Nouvelle Revue* où avaient paru ses poèmes, et des lettres où madame Juliette Adam et monsieur Charles Buloz lui prodiguaient les plus enthousiastes et les plus sincères compliments. Le lendemain, il reçut une invitation pour le bal de la Présidence, et il se rendit à cette

fête, où les rivières de diamants des dames et les plaques d'ordres sur les habits noirs brillaient presque autant que les stalactites de la grotte des Fées. Les reines du bal, deux personnes admirables, que cherchaient tous les regards et qu'Eugène entendit nommer près de lui, brillaient dans la clarté sous le ruissellement de leurs parures; comme tout le monde, le poète contemplait avec ravissement leur merveilleuse beauté; mais, distrait sans doute, il ne remarqua pas que madame de Firminy avait un épi dressé dans ses cheveux blonds, et que sa sœur, madame de Norante, avait sous son œil droit un signe brun. Un flot de foule avait porté Eugène près d'elles; madame de Firminy le prit par la main et le présentant à un personnage grave et très entouré:

— « Oui, monsieur le Ministre, dit-elle, en continuant sans doute une conversation commencée, voilà pour le moment notre meilleur jeune poète, et modeste! car il a pu sans sourciller voir brûler un de ses poèmes.

— Eh bien, dit aimablement le ministre, nous donnerons à monsieur de Lédignan une mission, afin qu'il puisse toucher de ses mains les colliers d'Hélène, reine de Sparte, et revoir la Grèce natale. »

Eugène eut à peine le temps de remercier, et se trouva emporté dans le tourbillon de la valse, car il paraît qu'il avait invité une valseuse. Et la tenant dans ses bras, il s'envola de si bon cœur, au bruit de la musique effrénée, qu'ils arrivèrent, haletants, fous et charmés, dans un boudoir vide.

— « Ah! vous, par exemple, je vous reconnais, s'écria-t-il éperdu, vous êtes la fée Tiô!

— Oui, dit avec un rire charmant la folle Tiô, je vais quelquefois dans le monde! »

C'est à ce concours de circonstances que le très jeune rimeur a dû ses heureux débuts dans la littérature, car un peu d'aide fait grand bien. Il faut avoir pitié de toutes les femmes, et il faut aider et secourir celles qui sont vêtues de loques et marchent pieds nus sur les cailloux, pour avoir le droit de revoir dans les jardins étincelants celles qui traînent victorieusement sur un pavé d'or leurs robes de pourpre et de violettes.

SOUVENIRS

ET

PORTRAITS

MES SOUVENIRS

I

PORTRAITS DE FAMILLE

On m'a souvent demandé pourquoi j'habite un appartement dont le loyer est beaucoup trop cher pour ma très mince fortune, dont les hautes chambres conviendraient à un Louvre, et dont les perrons donnent accès dans un jardinet de trois cents mètres, qui pour Paris est une espèce de parc. C'est pour avoir de vastes et interminables murailles, auxquelles je puisse adosser des bibliothèques et des armoires pleines de livres, car j'aime tous les livres, même inutiles ! et aussi accrocher toute une galerie de portraits de famille, dont les uns sont beaux et charmants, les autres absurdes, mais qui tous me sont chers, les uns parce que je les ai vus depuis ma petite enfance, les autres parce qu'ils me sont venus par héritage, à mesure que la famille s'évanouissait, ne me laissant que de poignants et doux souvenirs.

Des aïeux en habit de gala, en veste brodée, en perruque poudrée, ceux-ci souriant, faisant

leur cour, ceux-là graves, penchés sur des livres ou des paperasses, ou portant au cou le cordon de Saint-Michel et sur l'habit de velours la claire plaque étoilée de belles aïeules dont l'une peinte par Largillière resplendit sous son écharpe de vivantes fleurs, des pastels aux tendres nuances effacées, d'autres portraits récents, mal peints par quelque artiste courant la province, mes grands-pères et grand'mères, ma mère toute jeune en costume de bal, mon père en habit de marin, ma sœur et moi enfants, elle blanche, vermeille, pareille à une petite rose, coiffée d'un béret à glands d'or sous lequel flotte sa chevelure dénouée, moi en habit blanc avec une large collerette ajourée et festonnée et déjà, hélas ! tenant dans ma petite main un livre qui me prédisait ma destinée inéluctable : toutes ces figures attendries et familières m'encouragent, me consolent, et me parlent doucement avec de faibles voix qui viennent du vague et lointain passé.

Dernièrement je recevais la visite d'un savant médecin de mes amis, qui croit profondément à l'atavisme. Selon lui, il n'y a pas dans nos corps et dans nos âmes une aptitude, un appétit, un vice, un sentiment, une pensée qui ne nous vienne de nos ascendants plus ou moins éloignés, dont nous sommes directement la résultante. Aussi devons-nous, d'après ce système, qui certes est le plus moral de tous, nous garder purs et loyaux, si nous ne voulons pas léguer aux fils de nos fils l'abominable héritage d'un corps las d'avance, d'un sang vicié, d'une âme souillée et flétrie. Le docteur expliquait sa théorie avec infiniment d'esprit, d'audace, d'imagination, et sans effort

me rangeait à son avis, surtout par l'excellente raison que je le partageais d'avance.

— « Et tenez, dit-il en me montrant un petit portrait accroché au-dessus de mon lit, voilà, si je ne me trompe, le vrai grand-père des *Odes Funambulesques* !

— Ma foi, lui dis-je, vous ne vous trompez guère, si les frivoles poèmes dont vous parlez méritent d'avoir un grand-père, ce qui permettrait de supposer qu'ils sont un peu vivants? »

L'image qu'avait désignée mon ami est un pastel un peu effacé, représentant un enfant de treize à quatorze ans, mince, futé, espiègle, souriant, en habit rouge, qui fut du côté maternel mon bisaïeul. Il est difficile de voir une tête plus séduisante et plus expressive. Le visage, d'un blanc transparent et très affiné, les joues d'un pâle rose, les yeux relevés couleur d'or, le nez fin, très droit et cependant un peu busqué, la bouche gracieuse, féminine, retroussée en arc, la petite oreille rougissante, pétillent d'esprit et de malice. Mon petit bisaïeul est coiffé d'un tricorne crânement posé, et la poudre discrètement jetée sur ses cheveux frisés laisse parfaitement voir leur couleur brune. On dirait tout à fait l'enfant Chérubin, adorant à la fois Suzanne et la comtesse, et la petite Fanchette, et toutes les autres Fanchettes, et j'imagine qu'on ne se tromperait pas de beaucoup. En effet, ce petit homme rouge avait le diable dans le ventre; il avait beaucoup d'appétits singuliers, de désirs fous et de caprices bizarres, et comme c'était une espèce de marquis de Carabas, il pouvait les satisfaire tous. Avec une telle nature expansive, on pourrait croire qu'il mena une vie de papillon éperdu et

ne parvint jamais à se fixer; mais au contraire, il se maria pour la première fois à dix-huit ans, par suite d'une circonstance étrange, qui mérite d'être racontée.

Un chevalier de ses amis était aimé d'une dame jeune, aimable, spirituelle, jolie comme une déesse de Boucher, et c'étaient les plus belles amours qui se pussent voir. Cependant, pour une futilité, pour une sottise jalouse, pour un rien, ces amants se brouillèrent, parce que le bonheur parfait n'est pas de ce monde, et pour mettre entre lui et la maîtresse qu'il croyait infidèle un obstacle invincible, le chevalier résolut de se marier. A la porte même de la jeune fille qu'il prétendait épouser, il rencontra mon bisaïeul, refusa de se rendre à ses remontrances indignées, et finalement le pria de lui rendre un grand service et de faire en son nom la démarche qui l'embarrassait un peu. Le petit homme rouge d'hésita pas, il entra dans la maison, demanda la main de la demoiselle... pour lui-même, seul moyen qui lui restait de sauver son ami! et comme le chevalier se fâcha, naturellement, lui donna un grand coup d'épée. Donc, il avait perforé son meilleur ami, et il se trouvait marié, ce qui est grave; mais il n'eut pas à se repentir de sa bonne action, car les amants se réconcilièrent et lui gardèrent de ce jour une reconnaissance éternelle.

Entré tout jeune en possession de ses biens, mon bisaïeul habitait une propriété située à la fois dans l'Allier et dans la Nièvre, et comme l'était alors tout ce pays, très mal cultivée; mais il y avait tant de domaines, tant de champs, tant de prairies, tant de forêts et d'étangs, dans cette

propriété dont on ne voyait jamais la fin, qu'elle représentait malgré tout une grande fortune, dont les débris suffirent encore à constituer trois fortunes, bien que son possesseur, ayant emprunté une grosse somme, se fût toujours refusé à en payer les intérêts, pour lesquels d'ailleurs ses créanciers ne le tourmentaient pas, et qui jusqu'à sa mort firent la boule de neige.

Là on chassait, on pêchait, on prenait des oiseaux à la pipée, et surtout on festinait jour et nuit, et une foule de bons vivants sans cesse renouvelée vidait les écuelles, les brocs et les tonneaux, exactement comme chez Gargantua. Dans cette maison de Cocagne, quand on entrait à la cuisine ouverte sur la cour, ce n'étaient que cochons de lait, perdrix, faisans, volailles, quartiers de venaison rôtissant aux broches, devant l'immense feu clair, où les étuvées de brochets et de carpes à la mode nivernaise s'allumaient et flambaient dans de grands chaudrons. Et les jambons roses, les poissons cuits au bleu et servis sur des plats géants, avec des fleurs dans les narines, faisaient procession de la cuisine à la salle à manger, où on tâchait de leur trouver une place entre les rôtis et les bruns civets et les salmis fumants.

Qui voulait venait, mangeait, s'installait, faisait dans la maison un séjour long ou court à son gré, et y demeurait au besoin pendant des mois. Rien n'était plus simple; il suffisait d'arriver, de dire: Me voilà, et on avait à sa disposition des chevaux, des chiens, des fusils, une campagne inépuisable, et pour se reposer la nuit, des lits de chanoine. On pense que dans ces conditions les hôtes ne manquaient pas. Cependant

mon bisaïeul en trouva le nombre insuffisant, et pour l'augmenter, il imagina de se faire... BRIGAND de grand chemin! Avec quelques-uns de ses amis, il s'embusquait sur la route au bout de son avenue, et arrêtaient les voitures en poussant des cris sauvages et en tirant force coups de pistolet. Ils faisaient descendre les voyageurs, les chargeaient de liens, et, malgré leurs supplications, les emmenaient prisonniers. En arrivant dans la maison, ces malheureux croyaient bien qu'on allait leur casser la tête; mais au contraire, on les faisait asseoir à la table du festin magnifiquement servie. Ils étaient si bien reçus, choyés et fêtés, qu'après avoir été un instant captifs sans le vouloir, ils l'étaient ensuite de bonne volonté; souvent pendant de longs jours, ils chassaient, se promenaient, battaient la forêt et la plaine, buvaient les vins blancs, rouges et roses, en contant et en écoutant de belles histoires. On nourrissait bien leurs chevaux, on raccommo- dait avec soin leurs carrosses, et lorsque enfin ils voulaient partir, on les renvoyait chargés de présents, comme dans l'*Odyssée*.

Les farces de mon bisaïeul sont dans le pays restées légendaires. Une fois, il faisait croire à un méchant curé, tyran du village, qu'il avait été nommé à une cure lointaine. Puis il l'avertissait que c'était une plaisanterie, lorsque le curé, relevant sa soutane et traversant une rivière à gué, était mouillé jusqu'aux os, et ce malheureux apprenait sans transition qu'il avait inutilement vendu ses meubles. Bien entendu, mon bisaïeul lui en rachetait ensuite de plus beaux, car, ainsi que toutes les facéties vraiment bonnes, les siennes se terminaient toujours par de l'argent qu'il

donnait. Tantôt il se faisait conduire entre des gendarmes par les rues de Moulins, pour connaître les vrais amis qui ne l'abandonneraient pas dans l'infortune, ou bien il y promenait, dans une élégante voiture lancée au galop, une chèvre coiffée, attifée et vêtue en dame, comme un vivant caprice de Watteau ! Une fois, arrivant de voyage à l'improviste, sa femme le trouvait attablé tout seul, servi par cinquante filles de seize ans. Il était allé à la foire aux filles et il les avait louées toutes, pour voir laquelle saurait le mieux lui attacher sa serviette et lui verser à boire. Elles s'en allèrent en pleurant et en s'essuyant les yeux du bout de leur tablier, lorsqu'on les renvoya toutes à la fois, en leur donnant à chacune un joli commencement de dot.

Mais en général le petit homme à l'habit rouge n'aimait pas à se mettre à table tout seul, et il était d'autant plus content que plus de convives dévoraient les poissons de ses étangs et les chapons de sa basse-cour et buvaient le vin de sa vigne.

L'hospitalité de ce temps-là était fastueusement excessive, mais elle avait son côté héroïque et touchant. Moi tout petit enfant, j'ai vu arriver chez mon bisaïeul très vieux, mais toujours gai et hospitalier, un vieux gentilhomme, encore poudré et vêtu d'un habit de chasse galonné d'or, qui n'avait ni maison ni foyer, et qui, après avoir noblement dépensé sa fortune, ne possédait rien au monde que son porte-manteau et son cheval. Il allait tour à tour habiter quelques mois chez chacun de ses amis, par qui il était accueilli, non comme un parasite, mais comme un hôte chéri et vénéré, qu'on accablait d'attentions délicates, et

qui les acceptait dignement. En partant, il ne donnait pas d'argent aux serviteurs, parce qu'il n'en avait pas, et les domestiques (ô temps évanouis!) se montraient vis-à-vis de lui parfaitement respectueux! C'est ainsi que mon bisaïeul a tout mangé, et c'est pourquoi son arrière-petit-fils en a été réduit à se faire poète lyrique, afin de pouvoir déjeuner d'un bon rayon de soleil, et souper de la brise errante et du clair de lune.

— Et alors, me dit mon ami le médecin darwiniste, c'est à ce seul petit bisaïeul rouge que vous avez dû votre amour exalté de l'harmonie bouffonne et lyrique. et la tendre et tumultueuse fantaisie de vos rimes, qui ont toujours l'air d'éclater comme une fanfare de guerre, ou de soupirer un chant de flûte dans les bois?

— Mais non, lui dis-je, pas à lui seul, car mes parents ont tous été aussi étonnants les uns que les autres, adoptant résolument ce qui est l'idée vulgaire et toute faite, avec une parfaite innocence, et avec la plus crâne bravoure.

Tenez, regardez ces deux merveilleuses miniatures, peintes par un Latour qui valait presque l'autre, bien qu'il ne soit pas devenu illustre. Cette dame aux traits bourbonniens, hardis et en même temps si aimables, aux yeux noirs et brillants, dont la très noire chevelure est frisée en papillotes courtes que surmonte une large tresse, est la fille du petit homme rouge, la propre mère de ma mère. Admirez comme elle est bien vêtue avec sa guimpe transparente à fraise, posée par-dessus sa robe brune, et avec son cachemire blanc qu'embellit une très large bordure de palmes! Ce vieillard si jeune est son mari, l'avocat Jean-Baptiste Huet. Voyez son

front si puissant, un peu fuyant d'en haut, largement modelé, d'où tombent, rejetés en arrière, de fins et longs cheveux blancs, ces énormes yeux d'un bleu sombre couronnés de blonds sourcils, ce nez large au bout, très ouvert, un peu rougissant, cette fine bouche bienveillante et satirique, ce menton affiné; que d'esprit dans cette belle tête de penseur et d'honnête homme, et comme il est bien costumé avec les habits du temps, la cravate de mousseline lâche sur laquelle retombe le col mou et rabattu de la chemise à petit plis et à large jabot de mousseline, le gilet de piqué blanc à collet droit, et l'ample habit noir dont le collet remonte un peu dans le cou, comme celui de Goethe! Celui-là, on le voit, était un homme, et pourtant lui et sa femme se séparèrent de l'humanité par une audace qui est la plus extraordinaire de toutes.

En effet, ces deux êtres, mon grand-père et ma grand'mère, d'un commun accord, sans hésitation et sans trouble, firent ce que les mortels ne font jamais; ils réalisèrent la sagesse et le bonheur, et vécurent parfaitement heureux, chose plus difficile et extraordinaire que d'avoir étouffé des monstres dans ses mains comme Hercule, ou d'avoir découvert des astres et conquis des mondes. Ils furent heureux; leur histoire absolument héroïque et fabuleuse tient dans ces trois mots, et pourrait s'arrêter là. Un amour tendre, pur, égal, semblable à lui-même, qui dure de longues années et que rien ne trouble, tel est le spectacle que donnèrent ces époux modestes, cachés dans un humble coin, et mille fois plus triomphants que s'ils avaient foulé sous leurs pieds les pourpres jonchées de fleurs!

Tout jeune encore, Jean-Baptiste Huet était juge à Paris; il avait publié des livres qui, malgré les changements survenus dans la législation, ont gardé leur valeur propre; il voyait devant lui, à la portée de sa main, une brillante situation.

Mais appelé à Moulins par une affaire insignifiante, il y vit celle qui devait devenir sa femme. Aussitôt il renonça à tout, envoya à Paris sa démission, et acheta une étude d'avoué dans la coquette petite ville, résolu à y vivre obscur, mais dans une absolue et complète félicité. Il se trouva que sa femme et lui étaient tous les deux simples, bons, spirituels, se comprenaient parfaitement et s'aimaient d'une façon assez profonde pour que cet amour ne s'usât jamais. Cela a l'air d'un conte de fées, d'une invention violente, d'une fiction imaginée à plaisir; cependant rien n'est plus vrai, et il y a eu sur la terre un bon ménage, où la femme et le mari ne s'ennuyèrent jamais, ne désiraient rien autre chose que d'être ensemble, et se plaisaient ardemment, bien qu'ils ne fussent bêtes ni l'un ni l'autre. Toutefois, comme on ne saurait échapper à sa destinée, Jean-Baptiste Huet ne put éviter complètement la gloire. En ce temps-là les avoués plaidaient, et mon grand-père était doué d'une si haute pensée, d'une parole si persuasive, d'une éloquence si entraînante qu'il obtint de grands succès dans les affaires criminelles. Notamment, il défendit cette jeune fille nommée Madeleine Albert qui avait assassiné à coups de hache son père et sa mère et tous ses frères et sœurs, pour s'emparer d'un sac contenant trois cents francs en écus. Il avait si bien parlé qu'il avait contraint même les juges à verser des larmes, et l'émotion conta-

gieuse s'était répandue dans toute l'assemblée, lorsque, par malencontre, la seule survivante du meurtre, la mère de Madeleine, guérie de ses blessures, adressa au président cette question saugrenue et naïve : « *M'sieu, si on guillotine ma fille, j'aurai-t-y ses habits?* »

Les magistrats redoutaient Huet, comme un charmeur qui, pour peu que cela ne fût pas vingt fois impossible, faisait acquitter les prévenus, et il n'était question que de lui dans le Bourbonnais, dans le Berry et dans la Nièvre; mais heureusement sa renommée, plus bruyante qu'il ne l'aurait voulu, ne dépassa pas la province, et il lui fut permis de vivre uniquement pour les siens. Surtout pour sa fille, qui fut ma mère bien-aimée. Elle était belle comme le jour, comme une enfant née en plein amour heureux, et ses parents n'étaient jamais si joyeux que lorsqu'ils la voyaient courir libre, échevelée, souriante, en robe blanche, marchant sur les bordures vertes, cueillant des groseilles et des mûres et ravageant les fleurs, dans leur immense jardin coupé d'ombrages, de balustres, de pièces d'eau, de vieilles statues, qui allait de la rue de Bourgogne jusqu'à la petite rivière des Tanneries, et où chantaient des milliers d'oiseaux, car c'était le paradis terrestre!

Le système d'éducation de mon grand-père, système qu'il m'a légué et qu'après lui j'ai suivi fidèlement, consistait à laisser faire aux enfants tout ce qu'ils veulent et à leur donner tout ce qu'ils désirent, en s'abstenant seulement de leur laisser jamais entendre des mensonges ou des bêtises. Aussi sa petite Zélie était-elle divinement bonne, parce qu'on avait toujours été

bon autour d'elle, et intelligente, intuitive, parce qu'on ne lui avait pas appris à ne plus l'être. La mère était casanière, volontiers restait à la maison; mais le père l'emmenait dans de lointaines promenades, et tout en jouant, lui enseignait la botanique, l'entomologie, sans l'abominable tracas des cahiers et des livres.

En errant par la campagne, ils étaient entrés souvent dans une riante propriété, un vignoble où on les avait très bien reçus. La petite Zélie aimait follement ces jolis fruits qu'on nomme les sorbes, et de très bon cœur le propriétaire, ou en son absence le vigneron lui en donnait autant qu'il en pouvait tenir dans ses poches et dans ses petites mains, car il y avait là un sorbier géant, plus que centenaire, qui aurait bien pu fournir des sorbes à tout Moulins. Un jour qu'ils passaient sur la route voisine, monsieur Huet vit que sa fille regardait en soupirant du côté du vignoble; mais elle gardait le silence, ne voulant être indiscrète.

— « Ah! dit le père qui lisait dans sa pensée, ce serait bien amusant d'entrer chez notre ami le vigneron et de lui demander des sorbes!

— Oh! oui, fit la petite fille en soupirant plus fort.

— Seulement, voilà, peut-être trouvera-t-il que nous en demandons trop souvent. Après cela, il y aurait bien un moyen qui arrangerait tout, ce serait d'acheter le sorbier, car alors nous prendrions des sorbes autant que nous en voudrions.

— Oh!

— Oui, reprit mon grand-père, mais ces gens seraient peut-être gênés quand nous entrerions chez eux à toute heure pour aller à notre sorbier.

Je crois que le plus simple serait d'acheter le vignoble aussi! »

Chose dite, chose faite. Justement le propriétaire était là; monsieur Huet entra avec sa petite fille et séance tenante, comme il l'avait dit, acheta la propriété. C'était cette Font-Georges, enchantement de ma petite enfance, que plus tard je n'ai pas trop mal célébrée, à ce que pensait Sainte-Beuve. La vigne mêlée de pêchers et d'autres arbres fruitiers était plantée sur une petite colline; et le terrain allait toujours en baissant jusqu'à un large ruisseau près duquel était bâtie la maisonnette de maître. Dans cette partie basse, il y avait des terrains cultivés, des prés, de beaux arbres, le grand sorbier, plus loin un haut cabinet de peupliers, et surtout une claire, limpide, froide fontaine alimentée par des sources, qui déversait son eau dans un bassin ombragé par des saules, où les paysannes venaient laver leur linge. De temps immémorial, les paysans apportaient des liards dans la fontaine, pour indemniser, dans la mesure de leurs moyens, les génies bienfaisants des sources; et en échange de cette offrande naïve, ils buvaient sur place, ou puisaient et emportaient chez eux l'eau salubre, qui tout de suite guérissait des maladies et de la fièvre eux et les leurs, à ce qu'ils assuraient.

Sur ce point-là, je ne sais que croire, mais ce qui est bien certain, c'est que la nuit, au clair de la lune, les Fées venaient danser et chanter près de ce flot murmurant; et comme moi-même j'y ai souvent dormi, couché dans l'herbe, c'est à ces moments-là sans doute qu'elles ont baisé mes lèvres d'enfant et qu'elles m'ont communi-

qué la divine et inguérissable fièvre de la poésie.

En achetant à sa petite fille tout un vignoble pour qu'elle eût des sorbes, monsieur Huet avait prouvé une fois de plus qu'il était sage; il l'était avec génie et au-delà de toute expression. Il savait que tout malheur est le résultat d'un qui-proquo ou d'une commission mal faite; c'est pourquoi il portait ses messages lui-même, et quittait le travail le plus important pour aller lui-même jeter ses lettres à la poste. Il enseignait à sa petite fille, et plus tard elle me l'a enseigné à son tour, que si l'on a un morceau de pain et un morceau de gâteau, il faut toujours commencer par manger le gâteau, parce qu'on ne sait jamais si on vivra assez longtemps pour manger aussi le pain. Le soir il recevait avec plaisir ses amis; on faisait sa partie de cartes, sur une table éclairée par deux chandelles, et on arrosait d'un petit vin blanc les pommes de terre longues, les marrons et les salsifis cuits dans la cendre rouge de la cheminée. Mon grand-père était affable pour tous et prodiguait les trésors de son esprit dans une conversation charmante. Mais dès que dix heures sonnaient à la grande horloge qui est encore là près de moi dans mon cabinet au moment où j'écris ces lignes, il emmenait, emportait sa femme, et il en fut ainsi jusqu'au jour où, il se sentit tiré en arrière et séparé d'elle par la froide main de la mort.

L'amour vrai est simple comme les lignes d'un bas-relief antique. Du jour où ma grand'mère eut perdu le mari aimant et fidèle qu'elle avait ardemment choisi, frappée en plein cœur d'une douleur aigue comme un coup de couteau, qui rapidement devait développer en elle la phtisie

dont elle mourut peu d'années plus tard, elle ne quitta jamais les habits de deuil, la robe de laine noire et le châle noir, et ne rouvrit jamais les armoires où étaient enfermées les belles robes de sa claire jeunesse. Et elle ne redescendit plus jamais dans son grand jardin superbe, plein d'ombrages, de fleurs, de fruits et de transparentes eaux, et, depuis le jour cruel, elle ne l'a jamais revu. Mon souvenir me la montre ne se plaignant pas, ne parlant pas du cher absent, tranquille, errant avec vivacité dans sa maison, et tirant de sa poche tantôt sa tabatière d'argent pour humer une prise, tantôt son couteau d'acier dont la lame et le manche étaient également en acier, pour peler un fruit dont elle régala ses petits-enfants.

Ces enfants, ma sœur, qui se nommait Zélie, comme notre mère, et moi tout petit bonhomme, faible et pâle, étaient les deux seuls êtres pour lesquels vécut encore cette fière désolée. Mais elle se vengeait du coup qui l'avait meurtrie en nous gâtant tous les deux au-delà de toute expression; car, sur ce point, elle se rappelait les théories de Jean-Baptiste Huet. Il disait qu'il faut se hâter de donner beaucoup de bonheur aux petits enfants, parce qu'on ne sait jamais s'ils en auront plus tard. Et comme il avait raison! Ceux qui à l'aurore de la vie ont été tendrement choyés, caressés et baisés supportent ensuite facilement toutes les épreuves; au contraire, ceux qui tout d'abord ont été blessés, torturés, heurtés sur les plaies vives, ne s'en consolent et ne s'en remettent jamais, et plus tard, en pleine vie heureuse, sont encore brûlés et martyrisés par le souvenir des blessures cicatrisées depuis longtemps déjà. Ces justes pensées n'étaient pas tombées dans

l'oreille d'une sourde, et ma grand'mère, qui désormais dédaignait pour elle toutes les joies, les effeuillait et les jetait sous nos pieds comme des tapis de fleurs.

Bien que mon père et ma mère habitassent près d'elle porte à porte dans la rue de Bourgogne, ma grand'mère pensait que, dans la maison exactement voisine, sa petite-fille eût été beaucoup trop loin d'elle, et elle l'avait demandée à ses parents en toute propriété, ou plutôt prise, emportée dans ses bras. Dans la grande chambre de l'aïeule, ma sœur Zélie avait son petit lit, et pour ranger ses vêtements, un petit buffet en bois clair, aux serrures ciselées, couvert d'un marbre rouge sanguin, et surmonté d'un chiffonnier qu'ornaient deux émaux, l'un représentant une petite dame mutine, sorte d'amazone à la Watteau, coiffée d'un léger casque à plumes, l'autre un vase de fleurs ! Je ne sais quelle folie avait passé par la tête de l'artiste qui avait ainsi mis en face l'une de l'autre deux images d'une nature si disproportionnée ; mais cette charmante absurdité m'enchantait déjà, car je sentais d'instinct combien elle différait des choses abominablement trop raisonnables que je devais voir plus tard.

Dans ce buffet étaient réunis, soigneusement aménagés, autant de robes roses, vert d'eau, bleu céleste, blanches, lilas clair et autant de petits chapeaux et de parures enfantines que peut en posséder une petite princesse dans les contes de fées, car ma sœur Zélie n'avait pas même à désirer, et pour obtenir tous les trésors, elle n'avait qu'à être vivante et à montrer sa bouche pareille à une petite rose. Elle était là, et c'est tout ce qu'on lui demandait, semblant répandre autour

d'elle la gaieté et la lumière. Quant à moi, pendant ce temps féeriquement heureux qui dura jusqu'à ce que j'eusse atteint l'âge de sept ans, je n'ai jamais su où était mon domicile, et si j'habitais chez mon aïeule ou chez ma mère; et même aujourd'hui que je dois avoir beaucoup d'expérience, étant devenu vieux comme un Géronte, je ne suis pas encore arrivé à résoudre ce difficile problème. Le fait est que dans l'une et l'autre maison, j'aurais pu dire comme Tartuffe: « La maison m'appartient! » mais j'en étais si bien persuadé que je n'éprouvais pas même le besoin de le constater par une affirmation superflue.

En l'un et l'autre endroit j'avais mes habitudes, mes cahiers, mes livres et mes jouets, mes jouets surtout! dont je faisais une consommation effrayante, et surtout avec une parfaite régularité je dînais tous les jours deux fois, — d'abord chez ma grand'mère à deux heures, puis à cinq heures chez mon père et ma mère. Si j'avais dit ici où là que je n'avais pas faim, j'aurais désolé tout le monde, puisque les uns et les autres croyaient me posséder exclusivement.

Aussi prenais-je le parti d'avoir toujours faim, ce qui m'était facile, puisque je n'avais pas encore appris à me nourrir avec la fumée des cigarettes. Certes, j'étais destiné dans l'avenir à dîner souvent par cœur, d'abord comme écolier à la pension, et plus tard comme poète lyrique; mais si j'ai maintes fois déjeuné d'une fabuleuse rime riche, éblouie et stupéfaite, et soupé du clair de lune, du moins, dans ma petite enfance, j'ai si bien par avance pris mon éclatante revanche, que j'ai pu ensuite frapper orgueilleusement sur ma

poche où manque ce qui sonne, et rire au nez de la Faim ironique, en lui disant : « Tu me tiens à présent, mais rappelle-toi que je t'en ai fait voir de grises ! » En effet, grâce aux victuailles que de ses domaines des Coquats mon fantasque bisaïeul envoyait à sa fille, — encombrée de brochets, de carpes géantes, de lièvres, de perdrix, de bécasses, de gibier de tout poil et de toute plume, et aussi de légumes, de volailles, de fleurs coupées, de fruits à la chair vermeille, la maison de ma grand'mère eût ressemblé à un festin de Jordaens si elle avait eu des convives ; mais les convives étaient uniquement moi et ma petite sœur. Oui, je puis dire que, dès ce moment-là, je me suis vigoureusement mis en règle ; tout compte fait, la destinée ne me redoit rien, au contraire ; et si, jeune homme, je me suis souvent arrêté le ventre vide devant l'étalage de Chevet, comme le gastronome sans argent, petit enfant j'ai dévoré chaque jour plusieurs repas de noces, à des tables dont la desserte eût très suffisamment rassasié Grandgousier et sa bonne femme Gargamelle.

Un peu avant deux heures, j'arrivais de la petite école tenue par monsieur Pérille et par son sous-maître Dusselle ; j'étais serré, embrassé, étouffé, baisé sur toutes les coutures, je voyais la table mise où fumaient des plats délicieux ; mais avant de m'y asseoir, je ne manquais pas de m'écrier du ton le plus convaincu : « Maman Huet, j'ai bien BESOIN d'un violon rouge ! » Si, en entendant ces mots, les servantes qui allaient et venaient derrière nous ne s'étaient pas déjà mises en route, ma grand'mère leur lavait la tête de la belle façon : « Eh bien ! Lize, Nanon, Marion, qu'est-ce que vous faites là, immobiles comme

des souches? Vous n'êtes pas encore parties chez Chapié? Vous n'avez donc pas entendu que cet enfant a besoin d'un violon rouge! » Oh! chère âme! comme elle me comprenait bien!

Elle savait en effet que je lui demandais le violon, non pas du tout par caprice et comme un jouet enfantin, mais parce qu'il me le fallait et qu'il m'était utile. Et, mon cher petit George, vois ce que c'est que d'avoir été bien élevé. Plus tard, bien plus tard, lorsque c'est moi qui ai été vieux et que tu m'as dit: « J'ai bien besoin d'une boîte de soldats! » à mon tour je t'ai parfaitement compris, ce qui ne serait pas arrivé si, tout petit enfant, on ne m'avait pas appris à quel point sont indispensables et nécessaires les choses qui nous amusent.

Quand je m'étais bien régalé de bécasses, de perdreaux, d'œufs de carpe cuits au bleu, les servantes revenaient toujours courant, et le plus souvent, tant elles avaient peur d'être encore grondées, m'apportaient plusieurs violons rouges, en général accompagnés de quelques pantins, ma grand'mère leur ayant dit une fois pour toutes que pour moi on pouvait acheter tout ce qu'on voulait. A ce moment-là, il ne tenait qu'à moi de retourner dans la classe de monsieur Dusselle, mais il était bien rare que j'en eusse la fantaisie. Au contraire, je prenais ma petite sœur par la main, et nous allions courir ensemble dans le vaste jardin que notre grand'mère ne devait jamais revoir; nous nous en donnions à cœur joie, rouges, palpitants, essoufflés, regardant voler les insectes, dévastant les fruits et tout, comme des Vandales, et nous barbouillant de raisins noirs et de mûres. Quand nous étions bien fatigués,

nous nous asseyions sur un banc, nous écoutions chanter les oiseaux, et je les accompagnais sur mon beau violon rouge. A vrai dire, ce violon, que Chapié avait colorié du vermillon le plus fulgurant, ne produisait que des sons vagues et bizarres, et d'ailleurs je n'en savais pas jouer. J'en jouais cependant, pour le plaisir de me figurer que j'étais un petit musicien; plus tard j'ai encore vécu d'une illusion pareille à celle-là; j'ai passé ma vie à jouer d'un petit violon rouge que personne n'écoute, et qui peut-être reste muet sous mes doigts agiles, quand je me figure qu'il pleure et qu'il chante.

Cependant cinq grands cris d'airain sonore retentissaient dans l'air: c'étaient monsieur et madame Jacquemart qui sonnaient cinq heures à l'horloge de la ville. Excellente famille et bien ordonnée, celle de ces Jacquemart! C'est le père qui, avec son marteau, donne un grand coup sur la cloche, et sonne la première heure; madame Jacquemart sonne la seconde heure, et ainsi de suite. Puis c'est Jacquemart fils qui sonne les demies, et la petite demoiselle Jacquemart sonne les quarts. Ils vivent fort unis, étant attachés ensemble par des barres de fer. D'ailleurs tous leurs vêtements sont en plomb; ils ont aussi, comme beaucoup de gens de notre connaissance, des cœurs de plomb et des cervelles de plomb; mais eux, du moins, ils ne s'en cachent pas, ne se souciant en aucune façon de farder la vérité, et n'étant nullement hypocrites.

Au chant de la cloche envolée, je m'en allais chez, mes parents, dans la maison voisine. Là nouvelles caresses, nouveaux baisers, nouveaux joujoux, et, il faut bien l'avouer, nouveau festin.

Après un premier dîner comme celui que j'avais fait déjà, Gargantua n'aurait pas eu faim; mais moi j'avais presque faim, car il y a des grâces d'état pour les enfants de six ans, et cet âge est plein de pitié pour les friandises.

Et puis, bien qu'alors ils ne fussent pas riches, mes parents avaient une Nanette qui, mieux que l'ingénieux moine, aurait véritablement fait une soupe au caillou rien qu'avec un caillou, et un mets appétissant avec la culotte de peau du capitaine. Il fallait voir comme elle accommodait un chou farci, comme elle écrivait bien mon nom sur les crèmes avec du caramel, et quel savoureux coulis elle versait sur l'omelette aux laitances! Ah! Nanette, j'ai bien des fois songé à toi, lorsque, ma grand'mère morte, j'ai été amené à Paris, et écroué prisonnier dans la pension où il n'y avait jamais de violons rouges! Là, dans le triste jardin où les arbres étaient plantés en rang dans le sable comme des quilles, il n'y avait aussi ni pruniers, ni abricotiers, ni framboisiers, ni groseilliers, ni pièce d'eau où croissent des lotus et où voltigent les libellules! Il y avait bien des oiseaux, mais c'étaient des moineaux de Paris, ironiques et gouailleurs comme les autres écoliers; il est vrai qu'ils m'ont appris à prendre le temps comme il vient et à me moquer du monde; mais ce talent que je leur ai dû ne m'empêchait pas de regretter les fauvettes et les rossignols.

Le premier repas qu'il me fut donné de voir dans le réfectoire de cette pension me laissa prodigieusement ébloui et stupéfait. Je dis VOIR, car, grâce à Dieu, je n'ai jamais goûté à ces nourritures que je ne veux ni me rappeler ni décrire; j'aimais bien mieux avoir toujours faim; et quel-

les relations aurais-je pu entretenir avec les soupes claires comme le ruisseau d'argent qui court sous les saules, avec les poissons navrés et les viandes anémiques, moi nourri de la cuisine savante et raffinée d'une Nanette Coudour! Dès que la frissonnante Aurore secouait dans les cieux son voile rose, l'abondance était soigneusement mélangée dans des carafes de verre sans bouchon aux larges gueules, et on l'exposait au soleil, où elle cuisait dans son amertume. Quant au pain, toujours non cuit, il était acheté pour dix jours et rangé dans un placard en contre-bas tapissé de papier bleu; quand on nous le donnait, la mie était devenue dure, et sur la croûte blanche et molle s'étaient collés de grands morceaux de papier bleu! Voilà comment, ainsi préparé et guéri par de telles épreuves, j'ai pu sans terreur embrasser la profession de poète lyrique, où on ne mange pas, mais où du moins on ne fait pas semblant de manger, ce qui est beaucoup plus net. J'ai habité des chambres qui, avec un lit, une petite table et trois volumes de poètes, étaient infiniment trop meublées; mais que de fois j'y ai revu en rêve le grand jardin de la rue de Bourgogne où les tortues se promenaient lentement dans le sable, et ma petite sœur Zélie rose et s'enfuyant dans la lumière, et ma grand'mère adorable qui m'avait donné les oiseaux, les poissons, les grenouilles, les demoiselles et tout le grand paradis extasié de verdure et de fleurs!

II

ALFRED DE VIGNY

Lorsque l'ennui nous prend enfin d'être partout des étrangers, de parler une langue qui n'est comprise que par les génies et par les êtres simples et naïfs, et de vivre en exil même sur notre terre natale; lorsque notre âme succombe comme un être privé d'air respirable, qu'il est facile pourtant de nous consoler, et comme il faut peu de chose pour nous rendre la force et la joie! A un moment où le grand poète Edgar Quinet, attaqué, méconnu, oublié déjà, quoique tout jeune, se décourageait presque, baissait son front humilié et se sentait prêt à se désintéresser de la lutte, un ami, qui avait des intelligences dans le palais des Tuileries, le mena visiter l'atelier de statuaire de la princesse Marie, fille de Louis-Philippe, alors absente.

Après avoir admiré plusieurs œuvres d'une beauté charmante et pure, et dans lesquelles il semblait que la chasteté de l'artiste s'était ajoutée à la blancheur suave du marbre, le poète, ô extase, ô ravissement, ô baume divin appliqué sur ses saignantes blessures! se trouva tout à coup en face d'un bas-relief où la jeune fille avait traduit et représenté une des scènes de son

poème: *Ahasverus*. Alors les pleurs longtemps comprimés jaillirent, Quinet sentit son âme se détendre, il releva son front, et, fier désormais comme un héros, il s'en retourna à son travail, pour jamais fortifié et réconforté, et guéri des amères et secrètes souffrances. O ciel! dans ce monde où il se croyait seul, il avait trouvé une femme, une princesse, une jeune fille, qu'il ne devait jamais voir, mais en qui sa pensée trouvait une sœur enthousiaste et fidèle. Quel poète en demanderait davantage pour bénir sa destinée? En se voyant ainsi admiré et compris par une angélique créature, Edgar Quinet avait bu l'eau d'un Léthé délicieux: il ne se souvenait plus d'avoir mordu sinistrement dans les fruits amers, et d'avoir eu la bouche pleine de cendre.

Et moi de même, si j'ose parler de moi après avoir nommé un des génies de ce siècle, j'ai eu, tout au commencement de ma vie, un adorable instant qui par avance m'a vengé de tout, et dont le vivace et cher souvenir, au bout de tant d'années écoulées, suffit à me faire trouver douces les épreuves les plus amères et les plus cruelles morsures. Je venais de publier mon premier livre de poèmes; j'étais, comme je le suis encore, un romantique; c'est-à-dire que je cherchais *l'expression la plus récente de la beauté*; naturellement, je passais auprès des philistins par qui j'avais l'honneur d'être connu pour un être criminel et subversif, et comme j'ai toujours été extrêmement crédule et facile à persuader, je n'étais pas loin de penser de moi ce qu'ils en pensaient eux-mêmes. Il y avait des moments où, en me regardant au miroir, je croyais me voir tatoué comme un Indien Ioway ou comme Achille au siège de

Troie, et portant attachées à ma ceinture des chevelures sanglantes.

Je lisais les chefs-d'œuvre de l'École du Bon Sens, qui se livrait alors à ses premiers exercices, et d'autant plus que je ne m'y efforçais pas, je désespérais d'atteindre jamais à ces archaïsmes figés, à cette monotonie de sons, à ces sourdes cacophonies, et à cette platitude obstinée des rimes qui ravissent les Revues bien pensantes, et pour elles constituent l'honnêteté littéraire. Accusé de tous les forfaits, j'étais bien près de m'avouer coupable, et de voir en moi un buveur de sang justement voué à l'opprobre; cependant, comme il me restait encore quelques doutes, je voulus en avoir le cœur net, et je me décidai à faire un violent coup de tête. Un matin, ayant pris et enveloppé de mon mieux un exemplaire de mon livre, je m'en allai, toujours courant, jusqu'à la rue des Ecuries-d'Artois. Puis, ayant sonné à la porte du comte Alfred de Vigny, je remis le volume à un valet, après quoi je me sauvai à toutes jambes, épouvanté de ma propre audace. Jeune homme de dix-neuf ans, complètement imberbe et caché sous de longs cheveux blonds qui me fouettaient le visage, criminel rose comme une fille, j'avais si bien conscience d'avoir accompli une action énorme et démesurée que je n'osais pas rentrer dans Paris, persuadé que des Divinités vengeresses m'y attendaient pour voler au-dessus de ma tête, comme dans le tableau de Prudhon, en secouant des glaives nus et des torches fumantes.

D'un pas rapide je gagnai la campagne; je marchai tout droit devant moi, à travers les routes, les bois, les villages inconnus, essuyant la

sueur de mon front, et ne m'arrêtant que tout juste pour allumer fiévreusement mes éternelles cigarettes. Ainsi je croyais fuir l'inévitable châ-timent de mon audace; mais un moment arriva où je me sentis déchiré d'une telle faim que volontiers j'eusse mangé les cailloux; le soir tombait déjà dans le ciel pourpré, la nuit allait venir; bon gré mal gré, je repris le chemin de la ville, je regagnai mon quartier, je me glissai comme un voleur dans la maison où habitaient mes parents, et où je logeais aussi, dans une mansarde sous les toits, car en ce temps-là il y avait encore des mansardes! Je sonnai chez ma mère, et tout de suite la servante qui m'ouvrit la porte me remit une carte sur laquelle je lus gravé en belles lettres anglaises ce nom: ALFRED DE VIGNY! Et toute la carte était couverte de lignes écrites au crayon. Oui, le poète d'*Eloa*, de *Dolorida*, de *La Neige*, de *Madame de Soubise*, de *La Frégate la Sérieuse* était venu frapper à la porte de ma chambre! Après avoir lu les premières pages du livre, il était venu à la hâte; il avait traversé tout Paris pour aller à la rencontre du jeune homme inconnu, et ne me trouvant pas, il avait écrit sur sa carte autant de lignes qu'elle en pouvait tenir, pour me complimenter, pour m'assurer de sa sympathie et pour me dire qu'il attendait ma visite.

Cette précieuse carte, je l'ai encore, et si quelque ennui m'assiège, il me suffit d'y jeter les yeux pour n'être plus étonné ni affligé de rien. Certes depuis lors, comme tous les hommes qui acquièrent un petit nom, j'ai été bercé par bien des flatteries; mais celle-là, qui me vint de si haut et qui me fut si généreusement adressée à la pre-

mière heure, est la seule dont mon orgueil ait voulu se souvenir. Cependant une bien autre et plus enivrante surprise m'était réservée pour le lendemain même, qui était justement le jour de réception du comte Alfred de Vigny. En l'attendant, ma nuit fut une nuit d'insomnie et de rêves délicieux; il me semblait que je m'élançais dans les nappes aériennes, emporté par de blanches figures aux voltigeantes ailes, au milieu des fleurs de diamants et d'astres, écloses dans les jardins célestes.

Enfin le jour vint, la matinée s'écoula, avide, longue, interminable, pendant laquelle j'eus le temps d'essayer toutes mes cravates, de lire toute ma petite bibliothèque et de faire beaucoup d'autres choses encore, car il me semblait que, tout à coup paralysées, les aiguilles de la pendule s'étaient endormies et ne marchaient plus: on voyait bien, qu'elles n'étaient pas attendues comme moi, chez un grand homme! Cependant, quoique si lentement et comme à regret, le temps s'enfuit goutte à goutte, le moment désiré arriva, et à l'heure la plus matinale où je pouvais le faire sans être indiscret, je me présentai et je fus accueilli chez le poète célèbre qui, si indulgent aux petits, n'avait pas voulu dédaigner le premier effort de ma jeunesse.

L'impression que me causèrent le décor, le salon silencieux et tranquille, madame de Vigny à laquelle je fus cérémonieusement présenté, j'essayerai tout à l'heure de la raconter; mais je veux dire tout de suite quel bonheur m'attendait, car aujourd'hui, rien qu'en y songeant, mon vieux cœur bat encore, envahi par la plus vive et la plus ardente émotion: c'est de la joie, de la reconnais-

sance, une sensation de bataille et de triomphe, et comme la revanche enivrée et glorieuse de tous les maux soufferts. Dans le salon se pressaient de nombreux visiteurs, dont l'attitude était pleine d'admiration et de respect; après s'être excusé auprès d'eux, le poète me prit à part, et m'ayant fait asseoir à côté de lui près d'une petite table, me montra, mit entre mes mains mon livre, d'un bout à l'autre ANNOTÉ et commenté par lui! Il avait écrit au crayon, non seulement dans les marges, mais en haut et en bas des pages, dans les blancs ménagés à la fin des paragraphes, et souvent même entre les lignes, et tout cela, cet immense travail de critique animée, passionnée, vivante, avait été écrit depuis la veille, et mille fois heureux, je pouvais revoir mon humble ouvrage dans un portrait merveilleusement ressemblant, mais mille fois plus beau que lui, car le poète avait ajouté à l'original, magnifiquement transfiguré, la grandeur et la subtile délicatesse de son propre génie.

Je lus, je dévorai, je relus passionnément ces notes écrites à propos de moi et pour moi, et dont je me sentais profondément fier d'avoir été le prétexte. L'auteur de *Cinq-Mars* les lisait avec moi, au besoin les complétant, mettant en lumière une intention, un point de vue, un mot décisif, et me faisant savourer longuement cette volupté d'avoir été pénétré et tout de suite connu par une âme fraternelle. Oui, chacun de mes petits poèmes avait été, en si peu d'heures, lu, étudié, regardé jusqu'au fond par le grand artiste qui mieux que moi comprenait et devinait ce que j'avais tenté de faire, et qui m'accordait ses encouragements d'un prix inestimable. Non assu-

rément que tout fût approbation et louanges dans ce beau travail improvisé; mais le chanteur illustre avait fait mieux pour moi; au premier jour, à la première heure de ma vie poétique, il m'avait traité comme un égal qu'on discute, avec qui l'on ose être sincère, et si mon respect n'acceptait pas un tel excès d'honneur, du moins je m'en sentais heureux, réconforté, relevé à mes propres yeux. Dès ce moment-là, je ne réclamaï plus rien, je trouvais que j'avais eu ma part légitime, j'étais pour toujours armé, invulnérable, vêtu d'une cotte de mailles à l'épreuve de tous les couteaux, et à l'avance j'étais consolé de tous les articles futurs, où pendant tant d'années, on devait me traiter de joaillier inconscient et d'inutile enfileur de perles, enivré par des sonorités et par des jeux de lumière tout au plus bons pour amuser un petit enfant. Et maintenant je bénis encore dans mon âme le généreux maître à qui j'ai dû une grande part de mon audace et de ma tranquille fierté.

Mais enfin, lorsque j'eus tout lu et relu jusqu'à la dernière syllabe, je regardai autour de moi, et j'admiraï comme la maison du poète lui ressemblait parfaitement. Le salon était une chambre discrète, élégante, presque silencieuse, car personne n'y élevait la voix, meublée, comme celles de Trianon, d'antiques fauteuils aux moulures exquises, aux fleurons très purs, et couverts de soies effacées, harmonieuses, dont les gammes n'étaient troublées par aucune note criarde. Sur les murs quelques peintures d'un beau style, et dans un coin un grand piano à queue, fait d'un bois précieux et rare. Sur la cheminée était posée une pendule taillée dans le cristal de roche,

et elle chantait les heures d'une voix de cristal si assouplie et si douce, si bien mariée au noble recueillement de cette demeure, qu'en l'écoutant je comprenais enfin le vers énigmatique de Sainte-Beuve: *Et Vigny, plus secret, Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.* Oui, il y avait là un parti pris de calme, de silence, quelque chose comme une protestation visible contre l'inutile tumulte affairé de la vie turbulente. Assise au coin du feu dans une bergère, la comtesse de Vigny sous ses dentelles princières, très bonne et affable, ressemblait bien à une fille de roi, et lui le poète, beau et souriant avec ses cheveux d'or, vêtu avec une élégance anglaise tout à fait correcte, et alors inusitée parmi les romantiques, il avait et montrait au plus haut degré le respect de lui-même. Non seulement il était un soldat, un gentilhomme, un comte, mais il paraissait tout cela et voulait le paraître, non certes par une vaine gloriole, mais par amour pour les poètes pauvres et misérables de tous les âges, dont il s'était fait le représentant et l'avocat, et parce qu'il forçait ainsi le stupide vulgaire à les honorer dans sa personne irréprochable. Alfred de Vigny, ce fut là un des côtés les plus saisissants de son originalité, sentit mieux que personne combien les poètes à travers le temps revivent en ceux qui leur succèdent, et sont solidaires les uns des autres. Dans sa pensée généreuse et profondément intuitive, les pauvres rythmeurs si longtemps bafoués et humiliés autrefois, c'était lui-même, et il profitait de ce qu'il s'appelait maintenant d'un nom aristocratique et de ce qu'il portait une épée à son côté pour frapper en plein visage de sa cravache irritée et vengeresse ceux

qui l'avaient malmené jadis, du temps qu'il était le vagabond affamé, sans coiffe et sans semelle.

Oui, je le revois, ce salon discret, abrité, mystérieux, où l'on parlait presque à voix basse et où toutes les paroles étaient dites par des gens ayant horreur des mots inutiles. Belle, majestueuse, ayant tout d'une fille de roi qu'elle était, même et principalement la simplicité et la douceur affable, la comtesse Alfred de Vigny était naturellement traitée comme une princesse, par tous et surtout par son mari. Chaque fois qu'elle devait quitter pour un instant le salon, pour veiller à quelque détail domestique avec ces façons de bonne ménagère qui se sont conservées chez les seules grandes dames, le poète lui offrait sa main et la conduisait jusqu'à la porte, comme à la cour, ou comme dans les comédies. De même, quand il marchait vers elle, et après l'avoir saluée, la ramenait cérémonieusement à son fauteuil. Comme dans cette maison il ne venait pas d'imbéciles, nul ne songeait à s'étonner de ces façons, et à les trouver exagérées. Quant à moi, elles m'inspiraient un profond respect mêlé d'attendrissement, car en relisant et savourant les œuvres du maître, j'avais bien facilement deviné pourquoi il tenait à manifester avec évidence le grand air aristocratique et princier qui d'ailleurs lui était naturel.

Je l'ai déjà dit, et je vais tâcher de le redire plus clairement encore. A travers les âges, le poète est un seul être qui persiste, se transforme, renaît de lui-même, continue la même tâche et poursuit le même immortel dessin. Cela, Alfred de Vigny en avait non-seulement la conscience, l'intuition, mais aussi la certitude et le palpitant

souvenir. Aussi il prenait, acceptait, réclamait pour lui les affronts, les souffrances, les misères vagabondes, les luttes cruelles des poètes qui l'avaient précédé. Il ne répudiait rien des épreuves qu'ils avaient subies, sachant que ces poètes jadis torturés, c'était sa propre chair et son propre sang. Ses pieds saignaient encore d'avoir marché nus par les chemins de l'Attique; il se souvenait d'avoir râlé sur les lits d'hôpital, et il sentait sur son cou le froid du couteau qui avait coupé la belle tête d'André Chénier. Mais cette fois, le sort apaisé sans doute lui faisait la partie belle; il avait pu renaître beau, gentilhomme, soldat, possédant tous les dons qui imposent le respect, et armé de cet or, plus méprisable que la boue, qui cependant excite la vénération agenouillée du stupide vulgaire. De tout cela il ne voulait se servir que pour venger ses frères bafoués et humiliés jadis; mais cette vengeance il la poursuivait sans trêve, avec une implacable sérénité et avec une âpre joie.

III

PRIVAT D'ANGLEMONT (1)

Privat d'Anglemont, un des Parisiens restés légendaires, a été très mal connu, parce que tout en lui était invraisemblable. Quand je le vis pour la première fois, en 1841, c'était un très beau jeune homme, grand, svelte, élancé, aux traits réguliers et d'une distinction parfaite. Il avait du sang mêlé dans les veines; cependant ses mains et son visage, sur lequel courait une barbe légère, étaient extrêmement blancs, et ses yeux couleur d'or contrastaient bizarrement avec sa longue chevelure crépue, épaisse et noire. On a pris souvent Privat pour Alexandre Dumas père, auquel il ne ressemblait pas du tout, et discret jusqu'à la plus idéale délicatesse, s'il accepta quelquefois en riant ce quiproquo, ce ne fut jamais pour faire jouer au grand dramatisante un vilain rôle, au contraire. Il a été surtout célèbre comme bohème extrêmement pauvre, et comme menteur infatigable, inouï, d'une invention prodigieuse. Nous

(1) Jeune écrivain, contemporain de Théodore de Banville. Né aux Antilles, il vécut en bohème et mourut jeune à Paris à l'hôpital. Il a écrit des essais charmants sur *Paris inconnu* et sur les humbles métiers des plus pauvres gens.

allons voir tout à l'heure que sa pauvreté voulue n'avait au fond rien de réel. Pour menteur, il le fut, au moins autant que le Dorante de Corneille, et, ainsi que le grand Honoré de Balzac, il parlait toujours dans un rêve. Mais encore faut-il dire pourquoi!

Privat d'Anglemont a donné à sa vie le résultat qu'il avait médité et choisi. Il l'a entièrement dépensée à faire les études nécessaires à son livre: *Paris inconnu*, qui reste pour l'avenir un ensemble de documents inestimables, et au dernier moment, avec une parfaite connaissance du sujet, vécu par lui minute à minute, il a écrit le livre, d'un style ferme et sobre. Mais si un Parisien avouait à ses interlocuteurs frivoles qu'il a conçu un grand dessein et qu'il veut pendant de longues années le porter dans sa tête et en préparer l'exécution, sans faire autrement œuvre de ses dix doigts, il serait lapidé pour le moins; aussi Privat d'Anglemont avait-il dû, pour sa sûreté personnelle et pour la réussite de son œuvre, se réfugier dans le mensonge romanesque!

Avec cela, il était l'ami le plus sûr, le plus fidèle, le plus discret qui fût au monde. Pendant le règne de Louis-Philippe, il connut les secrets de ses compagnons les républicains illustres, et toutes les tortures ne lui auraient pas arraché un mot imprudent; quant à ce qui n'est pas vrai, il le disait, au contraire, avec une intarissable et séduisante éloquence. Je me flatte d'être l'homme qu'il a le mieux aimé, et, pendant assez longtemps, il m'a fait le grand plaisir d'accepter l'hospitalité chez moi; cependant, sur sa vie passée, je n'en ai jamais su plus que le premier venu. Vingt fois, dans ses moments d'effusion, il m'a

dit qu'il obéissait à un besoin impérieux en me racontant son histoire, et il me la racontait, en effet, avec les détails les plus précis, ayant le caractère d'une évidente réalité; seulement, elle était chaque fois différente! Le seul fait qui semblait persister dans toutes les versions, c'est qu'il était le fils naturel d'un grand seigneur, assertion que confirmait sa tournure invinciblement aristocratique au milieu des plus noires misères, et qu'il avait aux colonies un frère très riche. Pour tout le reste, ce n'étaient que festons, broderies et arabesques, plus enchevêtrés et touffus que ceux d'un cachemire de l'Inde!

Moi pour qui le mensonge est exécrable, j'ai aimé tendrement ce menteur, parce que j'avais deviné son secret. Pour pouvoir, comme il l'a fait, connaître et étudier Paris dans tous ses replis, vivre dans les milieux les plus humbles et les plus redoutables, traverser tous les mondes et être accepté d'eux comme un être inoffensif, il avait fallu qu'il laissât ignorer de tous sa personnalité réelle, et pour plus de certitude il avait pris le parti radical de l'oublier, de l'ignorer lui-même. Il fallait aussi, pour se mêler aux déclassés, aux bohêmes, aux filous, aux vagabonds des carrières d'Amérique, aux industriels des métiers fabuleux, qu'il fût rigoureusement, absolument pauvre, sans un sou dans sa poche; car un prince de Gerolstein, déguisé sous une blouse et cachant sur la poitrine un portefeuille bourré de banknotes, n'a jamais l'air vrai! Or, comme je l'ai dit, le hasard avait voulu que Privat d'Anglemont, qu'on a toujours connu si pauvre, ne fût pas réellement pauvre, et je crois bien que cette anomalie a été connue de moi seul.

Ce qu'il y a de certain, — et je parle ici en témoin fidèle, — c'est qu'à des intervalles de temps irréguliers, un correspondant inconnu, son frère sans doute, lui envoyait d'Amérique, en petites pièces d'or (il n'y en avait pas alors en France,) une somme qui d'ordinaire s'élevait à cinq mille francs. Privat tenait à se délivrer promptement de cet embarras, et il y parvenait sans aucune peine, car il était, non d'une manière théorique et paradoxale, comme le héros de Dumas fils, mais effectivement et au pied de la lettre, l'ami des femmes. Une fois, à la réception de son or, il avait ouvert pour elles à l'hôtel Corneille une *table d'hôte gratis*; mais cette longue fête, dont on remarqua seulement l'excentricité inattendue sans songer à ce qu'elle coûtait, avait cependant l'inconvénient de pouvoir donner l'éveil sur la richesse passagère de Privat, et il dut s'aviser d'un procédé plus simple.

Il y avait alors, au bas de la rue de la Harpe, un petit traiteur dont l'enseigne portait ces mots: *Au Bœuf enragé*, et dont le pauvre cabaret était bien la dernière étape de la misère humaine. On y mangeait pour des sous, pour bien peu de sous, des choses sans nom, accommodées en deux minutes, et de la façon la plus barbare. Non que le maître de cette hutte fût mauvais cuisinier; il s'en fallait de beaucoup, et il était même doué d'un certain génie; mais il manquait de tous les éléments nécessaires pour faire de la bonne et même de la mauvaise cuisine, et notamment de l'argent, qui le fuyait avec une obstination extraordinaire. Comme beaucoup de pauvres, ce misérable avait très bon cœur; ne pouvant, et pour cause, nourrir à ses frais les fillettes affamées,

il leur permettait du moins de rester dans la salle, de s'abriter contre le froid glacé de l'hiver, et comme tout est possible, elles attrapaient de temps en temps un dîner, à condition pourtant qu'il vînt un dîneur pouvant payer pour deux, hypothèse invraisemblable et chimérique.

Les jours où Privat possédait son galion, nous allions au *Bœuf enragé*, et il disait aux fillettes qui étaient là, pâles et mal vêtues : — « Je vous invite à dîner, toutes ! » Puis, après leur avoir fait servir un bouillon et une goutte de vin, pour apaiser la plus cruelle faim, il ajoutait : « Allez chercher toutes celles de vos amies qui voudront dîner ! » Les pauvres petites s'éparpillaient alors comme un tas de moineaux tremblants, s'enfuyaient à tire-d'aile vers les endroits où l'on a faim, c'est-à-dire partout, et alors Privat mettait une poignée d'or dans la main du traiteur, qui, délirant de joie, allait acheter des nourritures et des chandelles.

Nous nous mettions dans la rue devant la porte du cabaret et, au bout d'un temps relativement très court, nous apercevions dans la brume, dans la nuit déjà tombée, sous la lueur rouge et incertaine des becs de gaz, une interminable foule de petites femmes en haillons, aussi nombreuse que le nuage de sauterelles par qui fut dévorée l'antique Égypte. Bientôt elles venaient, elles arrivaient, lasses éperdues pâles de faim et d'espérance ; elles s'entassaient, tenaient par un prodige inexplicable dans la pauvre salle, maintenant ruisselante de lumière ; il y en avait partout, autour des tables, sur les tables, par terre, sur l'escalier, à la cuisine, sur les meubles éclopés, jusque dans l'armoire. Les plats fumants étaient

apportés, et en un instant nettoyés, lavés, rendus nets, comme s'ils sortaient de chez le marchand de faïence; tout le monde prenait part au festin, non seulement les petites invitées de Privat, mais aussi le traiteur, sa femme, ses filles, sa bonne, et même quelques gamins entrés on ne sait comment, et qui semblaient avoir poussé sur le parquet de la salle, comme des fleurs dans une prairie. Les pains de six livres s'engouffraient, disparaissaient à vue d'œil, les litres pleins se vidaient comme des gouttes d'eau jetées sur le sable au grand soleil, et toutes les pauvres filles, tout à l'heure blanches et déjà quasi mortes, reprenaient couleur, et devenaient vermeilles comme des tas de roses. Le repas durait tant qu'elles avaient faim, c'est-à-dire très longtemps, et lorsque enfin elles étaient sinon rassasiées, du moins lasses d'absorber des nourritures, Privat leur donnait la volée tout de suite, mais non sans les avoir invitées à déjeuner pour le lendemain, au même *Bœuf enragé*, ainsi que celles de leurs amies qui voudraient venir! Mais il ne les quittait pas sans leur avoir distribué de nombreuses monnaies, qui tombaient de sa main dans les leurs, comme les flots susurrants et diamantés d'un interminable ruisseau d'argent.

Le lendemain, une fois le déjeuner fini et le cabaretier payé royalement, nous nous acheminions, avec tout l'étrange troupeau, jusqu'à un café-jardin ouvert sur le boulevard Montparnasse, et tenu par la veuve d'un mameluck de Napoléon, dont le fils, devenu maintenant un compositeur applaudi, était un enfant brun et cuivré comme un petit More, avec de beaux et sombres yeux de diamant noir.

Là parmi les fleurs, si c'était l'été, et même l'hiver, sous les arbres blancs de givre, après avoir bu le café et la liqueur si on en voulait, on jouait, on courait, on faisait des parties de tonneau, on fumait des cigarettes, et lorsque enfin l'heure de se quitter était venue, Privat disait aux fillettes de tendre leurs cottes où leurs tabliers, il y jetait ce qui lui restait des petites pièces d'or.

Tout de suite redevenu pauvre, il savait l'être avec élégance et avec une sobriété rare. Chez Crétaïne, le boulanger de la rue Dauphine, où, passé minuit, on buvait du lait en mangeant des pains au lait brûlants et sortant du four, Privat était la joie, l'attraction, l'esprit de ces modestes soupers grignotés au retour du théâtre ou des longues promenades; et une fois qu'il était là, il n'y avait plus moyen de chasser les consommateurs, même après que tous les petits pains étaient dévorés depuis longtemps, et le lait bu jusqu'à la dernière goutte. Privat n'aurait jamais eu la pensée d'y prendre à crédit un gâteau ou quelque chose ayant une valeur quelconque; mais en revanche, comme il faut manger quand on a faim, il avait un compte ouvert pour les pains de seigle d'un sou, et une fois, ce compte avait fini par s'élever, de sou en sou, à la somme de six cents francs! Mais bien loin de lui demander de l'argent, le très parisien et spirituel Crétaïne lui en eût offert bien plus tôt, si, comme tout le monde, il n'avait su que Privat n'acceptait rien.

Cette discrétion absolue, (j'y reviens) était une de ses qualités les plus précieuses et lui constituait une puissante originalité. Je l'ai connu très

intimement lié avec un jeune duc plusieurs fois millionnaire, que je désignerai seulement ici par son prénom d'Edgard. Privat trouvait le moyen de vivre familièrement avec lui sans être jamais son obligé; un tel problème à résoudre ne suppose-t-il pas des habiletés et des roueries supérieures à celles de Scapin.? Invité à dîner par le duc, qui voulait l'emmenner au café de Paris ou chez Bignon, Privat trouvait pour refuser un prétexte toujours ingénieux, absolument invraisemblable, et s'en allait dîner seul pour huit sous, à la crêmerie.

Par l'entremise de son notaire, qui affirmait l'excellence de ce placement, le duc Edgard avait prêté trente mille francs à un tailleur qui voulait faire grand, mais qui fut d'abord trahi par la fortune. Après des années écoulées, ce négociant dut avouer qu'ayant subi des pertes imprévues, il aurait grand-peine à rendre la somme en argent, et il pria instamment son noble créancier d'accepter un remboursement en marchandises. Mais ici une autre difficulté s'élevait. Habillé de temps immémorial par un tailleur qui avait la clientèle de sa famille, le jeune duc n'aurait pu se faire faire des vêtements ailleurs que chez lui, sans désoler ce brave homme, qui se regardait en quelque sorte comme un vieux serviteur. De tout temps, il avait seulement fait ses réserves pour les gilets, afin de pouvoir les choisir partout et les varier au gré de sa changeante fantaisie. Donc, pour concilier ces exigences diverses, il prit le parti de satisfaire son débiteur en lui achetant pour trente mille francs de gilets, et il pria son ami Privat d'Anglemont de l'aider à accomplir ce travail, décourageant comme celui des pâles Danaïdes.

A partir de ce jour-là, Privat arrêta sur le boulevard les rêveurs habillés en pelure d'oignon, les poètes faméliques, les rapins coloristes, les gens sans coiffe et sans semelle, et leur disait : « Veux-tu un gilet ? » Il les menait chez le tailleur, et comme il s'agissait de dépenser l'argent le plus vite possible, on choisissait les velours de Gênes, les satins fabuleux, les étoffes brodées d'or et d'argent, les piqués épais comme des planches, enfin tout ce que portent les vieux clowns, les Robert Macaire interlopes et les Brésiliens de vaudeville. Et, comme il avait froid dans son lit, Privat se fit un couvre-pied en cousant ensemble des gilets couleur de feu, d'aurore et d'améthyste, éclaboussés des plus éblouissantes broderies.

Une nuit, comme il se promenait dans la plaine Montrouge en bayant aux étoiles, le futur auteur de *Paris inconnu*, connu partout comme le loup blanc, fut arrêté par des voleurs. — « Mais, leur dit-il en éclatant de rire, je suis Privat ! » En entendant ce nom célèbre comme synonyme de misère, les voleurs se mirent à rire aussi fort que lui, et, vu l'heure avancée, crurent pouvoir inviter le bohème à souper avec eux. Cette fois, Privat trouva bizarre d'accepter ; les quatre filous, parmi lesquels était une femme habillée en homme comme Rosalinde, le conduisirent près d'une cahute abandonnée, où ils avaient mis leurs provisions. On but du champagne sous les astres, on fuma longuement, et en contant ses belles histoires, Privat enchantait ses hôtes de rencontre. Ils voulaient même le revoir et prendre rendez-vous avec lui, mais il leur répondit spirituellement : — « N'engageons pas l'avenir ! »

Son livre écrit, Privat, qui avait tout vu n'avait plus rien à faire ici-bas; il est mort phthisique, en créole transplanté, qui avait su se passer de tout, excepté de soleil.

IV

LES GRANDS COMÉDIENS

Il ne faut pas louer avec obstination le temps évanoui, si l'on ne veut penser en vieillard. C'est pourquoi je reconnais sans peine et avec une joie sans mélange que beaucoup de choses ont été heureusement transformées pendant les dernières années que nous avons vécues. La céramique a fait des progrès géants; la verrerie aussi. Il est maintenant permis de manger dans des assiettes qui ont le sens commun, et qui ne sont pas blanches sous prétexte d'être distinguées. Nous pouvons boire l'eau-de-vie de grain ou le kummel dans des verres carrés, couleur Havane tendre ou couleur d'aigue-marine. Les hommes eux-mêmes sont infiniment mieux vêtus et coiffés qu'autrefois, et quant aux femmes, jamais, depuis que le monde existe, elles n'ont eu de si belles robes, que celles d'à-présent, riches, variées, superbes, ornées avec une intelligente profusion et magnifiquement triomphantes.

Les crépons, les paysages brodés sur satin avec de la soie, de l'argent et de l'or, tout le bel art du Japon, nous ont rendu le sens de la cou-

leur et de l'ornement, et pour parler de choses qui appartiennent à un ordre plus élevé encore, la peinture s'affranchit de la vieille convention et se plonge éperdument dans la vivifiante nature; la Musique, pauvre oiseau exilé et souillé dans la fange, est tourmentée par l'appétit du ciel et sent se réveiller en elle son âme orphique. Enfin, la Poésie retourne boire aux sources primitives et sacrées, où elle retrouvera sa force et le chaste orgueil de sa grâce ingénue. Oui, vous aurez encore des peintres, des poètes, des tailleurs d'habits et des potiers de terre; mais ne cherchez pas les grands comédiens: il n'y en a plus.

Il n'y en a plus, et il ne peut plus y en avoir! Le comédien était un être doué pour être prince, héros d'amour, général d'armée et conducteur d'hommes, et qui, réduit par le hasard de la naissance à vivre pauvre et misérable, remplaçait la réalité par le rêve et retrouvait ce qui lui avait été refusé, dans les flottantes vapeurs d'un monde purement idéal. Aujourd'hui, de pareils êtres ne sauraient exister, puisque les comédiens devenus riches, considérés, considérables, rentiers, financiers propriétaires ayant pignon sur rue, conseillers municipaux, maires, chevaliers de tous les ordres, et, ce qui est plus sérieux, millionnaires, possèdent assez de biens réels pour ne pas s'extasier dans les voluptés chimériques. Le comédien d'autrefois était un pauvre diable sans sou ni maille; mais la toute-puissante déesse Illusion soufflait sur la vieille plume désolée de son feutre, et en faisait une belle plume orgueilleuse, frissonnante dans le vent; de ses ignobles galons rouges, de ses bouchons

de carafe, de ses haillons, elle faisait des vêtements splendides, de l'or flamboyant au soleil,, des rubis, des saphirs et des escarboucles; et parfois, elle enchantait non seulement ses yeux à lui, mais les yeux qui le regardaient, si bien que ce pauvre hère pouvait sentir sur son front le souffle divin et les lèvres pourprées des princesses de la terre! D'ailleurs, à défaut de celles-là, il faisait des princesses avec les Margots et les Gothons qu'il daignait courtoiser, et les pailions et les fausses dentelles d'Isabelle et de Silvia effaçaient les parures des reines, lorsque Léandre ou Lelio effleuraient leurs petites mains de ses lèvres, et de ses moustaches retroussées vers les étoiles.

En éventrant les pâtés de carton, Scaramouche croyait sentir le fumet des bécasses et le parfum des truffes; qui peut se vanter d'avoir été mieux nourri que lui, en cette vie où tout n'est que songe, apparence, ombre vaine? Enfin, ces vagabonds de grand chemin se couchaient parfois avec le ventre creux, mais ils parlaient habituellement la langue céleste de la poésie, luxe inouï et surnaturel, que nul empereur peut se permettre, et ainsi de leur bouche enivrée tombaient à tout heure des diamants et des pierres précieuses. Leurs successeurs, aimés par Coralie par Florine, par Mme Marneffe et (pourquoi ne pas l'avouer?) par Mme de Maufrigneuse, font venir de Strasbourg de vrais pâtés de foie gras en croûte, et de Remiremont de vrais pâtés de truites. Ils parlent en prose, et aussi dans une langue plus familière que la prose, soit en le sachant, soit, comme monsieur Jourdain, sans le savoir. Ayant la proie, ils n'ont plus besoin de l'ombre.

Pouvant servir sur leurs tables des laitances de carpes, des ortolans, des œufs de vanneau, sans préjudice du filet de bœuf savamment cuit dans un jus selon la recette moulinoise, et arroser le tout d'Aï, de Nuits, d'Hermitage blanc, de Schiras de Tokai et de vin de Constance, pourquoi s'aviseraient-ils de manger à leur souper le clair de lune, et de boire les rayons rafraîchissants des étoiles? Ce sont, non plus des comédiens, mais des hommes. Ils peuvent devenir conseillers généraux, députés, ministres; mais ducs d'Arménie, princes de Chypre ou empereurs de Trébizonde, qu'ils ne l'espèrent plus!

Furent comédiens dans le vrai sens du mot, ceux-là seulement qui restaient déclassés sans que personne ni rien au monde pût les empêcher de l'être, et à qui la société n'aurait pas pu rendre leur rang légitime, à moins de les asseoir sur des trônes! Telle fut mademoiselle George, qui donnait l'idée d'une Hélène, d'une Penthésilée, d'une Sémiramis. Lorsqu'elle parut, enfant encore, à la Comédie-Française et que, le soir de son début, ses cheveux, subitement dénoués, d'abord l'enveloppèrent tout entière, puis étant plus longs qu'elle, formèrent des ronds à ses pieds, elle était une jeune déesse pareille à celles dont les pas fouillèrent les cimes du Taygète et les sables d'or de l'Eurotas.

.....

La vraie beauté est plus forte que tout, même que la vieillesse et que l'ignoble pauvreté. L'âge avait beau s'acharner; il ne put jamais flétrir les admirables traits dont le baron Gérard nous a laissé une merveilleuse image, et vieille, pauvre

comme elle l'était, avant que Napoléon III, en souvenir de son oncle, lui accordât une pension modique, elle était restée belle, et elle était restée reine ! Toujours elle était vêtue d'une robe de velours noir ; peut-être savait-elle qu'il existe des robes de laine et de vulgaire soie ; mais qu'elle pût en porter elle-même, cela ne vint jamais dans son idée ni dans celle de personne au monde. Quand la France, comme on l'a vu ! devient si misérable que les paysans, faute de pain, mangent de l'herbe, les princesses ont beau avoir le cœur déchiré par ces souffrances, elles ne songent nullement à s'habiller de bure. Or mademoiselle George était princesse par la beauté et par le génie, c'est-à-dire en vertu d'une loi qui domine toutes les conventions sociales, comme un Himalaya couronné de blanches neiges et baisé par les rougissantes aurores.

Elle resta belle, non seulement en dépit de l'âge, mais avec des manies qui eussent suffi à avilir les plus triomphantes bourgeoises, et les eussent tout de suite assimilées à de tremblantes concierges. Madame Émilie Guyon me l'a raconté, lorsque pour la première fois, très émue et le cœur bien gros, elle vint demander des conseils à mademoiselle George, après l'avoir fait asseoir dans un petit salon démeublé, une femme de chambre apporta sur un guéridon deux plats creux, à ragoût, contenant chacun une cuiller à potage et remplis, l'un de tabac à priser, l'autre de charbons cassés en petits morceaux. Enfin la grande tragédienne entra, reçut la jeune fille avec la plus souriante affabilité, l'encouragea, et lui parla de son art, comme elle savait en parler. Mademoiselle Émi-

lie Guyon aurait bien voulu savoir à quoi servaient les deux plats, mais elle n'osait lever les yeux. Enfin elle se hasarda, et vit alors que sa célèbre devancière mangeoit des charbons noirs avec l'une des cuillers, et avec l'autre se bourrait le nez de tabac en poudre. Mais elle n'avait pu gâter ni sa bouche héroïque, ni son nez pur comme celui d'une Aphrodite, car ces traits d'un visage surhumain avaient été trop bien modelés et taillés par le Statuaire!

La dernière fois que je l'ai vue au théâtre, c'était à l'Odéon, dans la *Médée* de Longepierre, où, au dernier acte, elle paraissait dans une machine peinte en chariot traîné par des dragons, au milieu d'un pauvre feu d'artifice, représentant le feu du ciel. Devenue énorme, on aurait dû penser que cette vieille femme semblerait ridicule en magicienne envolée. Erreur profonde! elle était la vraie Médée, la fille de l'Océanide, celle qui, honorée d'un culte divin, devait descendre aux Champs-Élysées pour être l'épouse d'Achille! Le temps féroce qui écrase les plus nobles visages et comme un Indien Pawnie scalpe les chevelures, n'avait pas pu défigurer cette radieuse Hélène, et en faire une vieille dame.

Frédéric-Lemaître était essentiellement et plus que tous les autres comédiens, l'être qui n'a pas de place possible dans la vie sociale; car pour lui en donner une qui s'accordât avec son génie et avec sa nature aristocratique, il aurait fallu le nommer empereur d'Occident! Il était véritablement lui-même, lorsqu'il paraissait sur la scène vêtu en dieu, en roi, en héros, en seigneur, et, alors, il pouvait dire comme Ruy Blas:

Je suis déguisé quand je suis autrement! Oui, au pied de la lettre, il n'était rien autre chose qu'un déguisé, qu'un personnage travesti, qu'un masque bouffon, lorsqu'il se montrait dans la rue avec des vêtements bourgeois. Ses gestes et son langage manquaient-ils donc de naturel? Pas du tout. Ils étaient parfaitement naturels, comme appartenant à Edgard de Ravenswood, ou à Gennaro, ou à Scapin; mais tout à fait absurdes, en tant que provenant d'un vulgaire passant, affublé d'une redingote noire. D'une façon involontaire et spontanée, Frédérick marchait sur l'ignoble pavé comme on marche sur les tapis de pourpre; ce n'était pas du tout de sa faute s'il achetait un cigare au débit de tabac avec le geste d'Achille; et quand même il ne l'aurait pas voulu, les ouragans qui dénouaient et éparpillaient les cheveux frémissants d'Oreste, s'acharnaient spécialement aussi sur la chevelure de ce comédien, où ils posaient leurs bouches effrénées et furieuses.

Lorsque Frédérick-Lemaître joua *Robert Macaire* aux Folies-Dramatiques, il était tellement beau qu'il perdait sa peine à vouloir se défigurer et s'enlaidir. Il avait beau s'affubler de haillons, de costumes inouïs, et peindre, grimer, mâchurer son visage, c'était comme s'il eût souillé de ces barbouillages un visage taillé dans le pur marbre divin; il était alors Apollon sali et barbouillé, mais plus Apollon que jamais: et, en dépit de ces précautions inutiles, la noble tête rayonnait dans son idéale splendeur.

On dit que la Comédie n'a jamais corrigé personne, et qu'après avoir ri d'Harpagon ou d'Othello, l'avare reste avare, comme le jaloux

reste jaloux. Mais ce qui est vraiment extraordinaire, c'est de voir le comédien obéir à la leçon qu'il est chargé de transmettre aux autres, et en faire lui-même son profit. Eh bien ! Frédéric réalisa pourtant cette exception, et c'est surtout pour lui que ne fut pas perdue la morale contenue dans la grande comédie moderne. Je ne sais si, avant d'avoir joué *Robert Macaire*, il croyait beaucoup aux actions, au tohu-bohu financier, aux prospectus, aux placements chimériques, et à tous les papiers roses qui prétendent représenter de l'argent. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il se fut mesuré avec Wormspire dans la farce immortelle, et lorsqu'il eut vu l'infortuné Gogo traité comme un poète lyrique en France, ou comme un esclave en Alger, — pour avoir demandé des nouvelles de son argent, il se tint pour suffisamment édifié sur ces matières, et se promit de rompre tout pacte avec les habiles alchimistes qui achètent chez le papetier de quoi fabriquer des Eldorados et des Pactoles.

Aussi inaugura-t-il un système de placement tout à fait initial, et qui étonne l'esprit par son incroyable simplicité ! Rétribué magnifiquement, quoique d'une façon inférieure à son mérite, il se faisait payer avant d'entrer en scène, toujours en pièces d'or, et cet or, il le jetait, l'entassait dans un grand tiroir de commode toujours vidé et rempli, et où il puisait, au gré de ses besoins et de ses caprices. Il est évident que les capitaux ainsi employés ne rapportent que de médiocres intérêts, mais aussi que de malheurs, de pièges, de banqueroutes évités par ce moyen grandiose et primitif, grâce auquel le propriétaire du trésor est invulnérable aux flèches subtiles de la

Finance, comme s'il était revêtu d'une triple armure de diamant!

Toutefois, si excellent que fût ce système, bien supérieur à celui de Law et à toutes les combinaisons qui en dérivent, Frédérick-Lemaître n'avait pas toujours été à même de l'employer, parce qu'il y avait eu un temps où il ne possédait ni commode, ni tiroirs, ni pièces d'or à mettre dans le tiroir, s'il en avait eu un! C'est au moment où, tout jeune, il jouait à l'Odéon les confidents de tragédie, pareil à un grand aigle qu'on emploierait au rôle de pigeon messenger, et montrant au public ébloui des Pylades flamboyants, des Arcas terribles et des Eurybates plus superbes que le Roi des rois. Oui, il faut bien l'avouer, par une transposition faite pour stupéfier les spectateurs, Agamemnon avait l'air d'être le domestique de son capitaine des gardes qui, lui, ressemblait à quelque chef illustre, dompteur de chevaux et conducteur d'hommes. Une telle disproportion finit par frapper ce bon Picard, comédien, auteur, futur académicien, et pour le moment directeur de l'Odéon, qui, avec son flair habituel, devina quelque chose du génie de Frédérick. Il voulut lui voir faire une création, et obtint d'un de ses auteurs qu'un rôle très important fût confié à ce jeune homme, dans une pièce nouvelle.

Au théâtre, tout le monde crut alors que Frédérick allait être ivre de joie. Au contraire, de ce jour-là il se montra fort triste; il gesticulait, parlait à voix basse, se frappait le front et semblait chercher à résoudre quelque problème ardu. Enfin, il finit par aller trouver Picard, et, non sans un certain embarras, lui dit qu'il lui

était extrêmement reconnaissant, mais qu'il ne pouvait jouer le rôle.

— « Et pourquoi cela, mon enfant? demanda le directeur, sérieusement étonné.

— Mais, Monsieur, dit le comédien, parce que ce rôle demande de grandes dépenses de vêtements, et que je n'ai pas l'argent nécessaire pour y faire face.

— Eh bien, fit Picard, pensant dire la chose la plus naturelle du monde, pourquoi ne vas-tu pas chez ton usurier? »

Frédéric ayant avoué ingénument qu'il n'avait pas d'usurier, le bon Picard devint extrêmement gai, et se mit à rire de toutes ses forces. — « Pas d'usurier! pas d'usurier! » répétait-il en se tenant les côtes. » Puis, interpellant un beau comédien, un Dorlange quelconque en culotte gris perle, qui venait d'entrer dans son cabinet et qui était alors la coqueluche des dames: — « Dis donc, Dorlange, s'écria-t-il en riant toujours, un jeune homme qui n'a pas d'usurier! Fais-moi le plaisir de le conduire chez le tien. » Notez que le bon Picard était personnellement un homme fort moral; mais c'étaient les mœurs du dix-huitième siècle qui hantaient son cerveau d'auteur dramatique, et il n'aurait pas compris un marquis de la comédie n'escomptant pas chez le marchand de ducats les futurs amours prodigues des Angéliques.

Si Dorlange n'avait pas mené son camarade chez le meilleur ami des fils de famille, nous n'aurions eu peut-être ni Gennaro ni Ruy Blas; mais Frédéric, dont le talent seul devait rembourser son prêteur, sut bientôt que les modernes Gobsecks n'attachent pas leurs chiens avec

des guirlandes de fleurs, et avant de songer à son propre tiroir, il dut travailler pour remplir celui de l'usurier, où ses premiers louis disparaurent, comme des cailloux tombés dans le flot vertigineux d'un gouffre.

On a raconté cent fois comment *L'Auberge des Adrets* (1), conçue par ses auteurs comme un mélodrame sérieux, destiné à faire verser des pleurs sur les infortunes de madame Macaire, du sensible Charles et du vertueux Germeuil traîtreusement assassiné, devint, grâce à la fantaisie de Frédérick-Lemaître, grâce à un singulier et inexplicable caprice, une bouffonnerie sanglante et bizarre, dans laquelle l'institution de la gendarmerie fut peut-être bafouée sans mesure, mais qui devait produire dans l'art dramatique une complète révolution, appelée, comme toutes les révolutions, à être étouffée et recommencée vingt fois avant de triompher pour jamais. En un mot, au lieu de ce qu'était tout mélodrame d'alors, une tragédie bourgeoise écrite en prose enflée et prétentieuse, *L'Auberge des Adrets*, telle que la transfigura la puissante imagination de Frédérick, devint le premier drame *romantique* dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire cruel et ironique, poétique et bouffon, amalgamant le rire et l'épouvante, la négation et l'enthousiasme, plein d'antagonisme, de grandeur, de folie, d'amour, d'élans sublimes et d'absurdité, comme la Vie elle-même.

Au lieu de rester un criminel tout d'une pièce comme « *le cruel Spalatro* », Robert-Macaire,

(1) Pièce célèbre dont le personnage principal, le bandit Robert-Macaire, fut créé par Frédérick-Lemaître.

modelé à nouveau par son interprète, devint un forçat moraliste, un dandy en guenilles, un fantoche féroce, charmant et insensé, faisant tenir dans le cadre de sa vulgaire tragédie une vaste satire littéraire et politique, et mille aspirations! Cet assassin lyrique et *blagueur* en finissait, d'un seul coup de pistolet, avec les coupes, les cadavres et les poignards du théâtre classique, et en même temps, audace mille fois plus grande, avec les faux Lara, les Manfred postiches et tout le romantisme de pendule! Transporter sur le meurtrier l'intérêt qu'il enlevait au corps sanglant du malheureux Germeuil, c'était sans doute excessif et hardi, et toutefois infiniment juste; car l'expérience nous a prouvé depuis lors qu'après avoir été dûment assassiné, et qui plus est, ridiculisé, ce vertueux Germeuil, dont le corps ne fut jamais rembourré d'autre chose que de foin, devait nous gouverner de nouveau, à la Comédie, à l'Institut, et même ailleurs. En ce temps-là, Robert Macaire exhalait sans doute par avance le cri superbe que Fernand Desnoyers devait pousser plus tard à propos d'un poète de transition: *Il est des morts qu'il faut qu'on tue!*

Cette transformation de *L'Auberge des Adrets*, tout le monde la connaît; mais il y eut dans la genèse du rôle nouveau un prétexte qu'on n'a jamais su. Or, c'est ce prétexte que je veux révéler, et dont la divulgation fera mon historiette. Frédérick, partagé entre deux courants opposés, ne sachant si son mélodrame deviendrait une tragédie ou une farce satirique, si son bloc de marbre *serait dieu ou cuvette*, répétait sans se décider à rien, sans pouvoir se mettre d'accord avec lui-même, sans se figurer au juste si la pièce

actuelle pouvait en effet servir de motif à la révolution théâtrale qu'il entrevoyait, qu'il devinait plutôt avec la prescience du génie. A la dernière répétition, qui fut longue, fatigante et finit extrêmement tard, il garda encore les même indécisions. Mais, précisément comme elle allait se terminer, je ne sais quel rapide éclair lui traversa l'esprit. Il avait senti en lui comme une commotion soudaine, et son parti était pris enfin irrévocablement.

Il s'échappa un instant, monta chez le costumier, qui nécessairement devait être son complice dans la transformation projetée, et lui expliqua son idée, ou du moins ce que cet artiste en devait connaître, puis il rejoignit ses camarades. Mais sitôt le dernier mot dit, il retourna vers son confident, pour voir s'il avait su lui trouver des hailons d'un aspect séduisant et pittoresque. Vain espoir, désillusion amère! En regardant, en touchant sa défroque improvisée, le désespoir le prit.

— « Mauvais, mauvais! s'écria-t-il, de la voix d'Ajax défiant les Dieux. A la rigueur, le chapeau a une physionomie, l'habit peut faire sourire; mais cette culotte, malheureux, cette culotte! Je te demande la culotte d'un forçat fashionable, paré — à force de volonté — d'une chimère impossible, et tu me trouves quoi! une culotte — ignoble, c'est vrai, mais en même temps bourgeoise et bête, dont la coupe fait songer aux alexandrins de monsieur Andrieux! »

Le costumier, interloqué, restait bouche béante, gardant à sa main tendue le malheureux objet, et ne comprenant pas, l'esprit borné! en quoi des alexandrins peuvent ressembler à une culotte. Mais aussitôt, et sans ajouter une parole, Frédé-

rick descendit les escaliers quatre à quatre. Il avait déjeuné de grand matin et très légèrement, et, exténué par une répétition qui avait duré plus de sept heures, il venait de sentir soudainement une de ces faims poignantes qui vous pousseraient à voir Ugolin sous un jour presque favorable. Agile comme Milanion, vainqueur d'Atalante, le comédien traversa le boulevard avec la rapidité d'une flèche, et, arrivé devant la Loutique du pâtissier populaire, du fameux *Coupe-Toujours*, déjà il étendait son bras impérieux et il ouvrait la bouche pour demander un morceau de galette, quand l'étonnement, un étonnement joyeux, immense, démesuré, arrêta la voix dans son gosier et le cloua dans la pose même qu'il avait prise, le front levé et le bras tendu.

Un acheteur qui l'avait précédé, un homme mangeait, lui aussi, un morceau de galette devant la boutique du père *Coupe-Toujours*; mais cet homme, oh! sous quels traits épiques, dans quelles poses de héros dominateur, avec quelles couleurs pétries de sang et de lumière il devait être représenté pour les âges à venir!

Beau comme Antinoüs ou comme le jeune Hercule, cet inconnu, ce passant, ce mangeur de galette portait sur sa magnifique chevelure, coiffée en coup de vent, un chapeau gris défoncé. L'un de ses yeux était caché par un bandeau noir. Il étalait, arrangé comme ces cravates longues qui, selon la mode du temps, cachaient entièrement la chemise, mais cette fois cachant au contraire l'absence de chemise, un cache-nez en laine de couleur vermillon, qui montait jusque sur son menton, comme les cravates à la Barras. Sur son gilet blanc se balançait, suspendu à un cordon

noir, un lorgnon arrondi, moitié strass, moitié chrysocale, et emmanché d'un double S. D'une des poches de son habit vert aux longues basques, orné de boutons argentés, mais plus usé et effrité que les murailles de Ninive, s'échappait, en cascades jaunes et rouges, un amas de déchirures — qui avait été un foulard.

L'inconnu avait sur sa main droite, sur celle qui tenait la galette, un reste, une ruine, un fantôme de gant blanc en pièces qu'il semblait montrer avec orgueil, et de l'autre main, restée nue, il étreignait une de ces cannes énormes, contournées et bizarres comme celles dont se paraient les incroyables du Directoire. Tout ceci était bien, et toutefois ce n'était rien encore; ce qu'il fallait voir, ce qu'il fallait regarder en silence, ce qu'il fallait admirer à genoux, c'était le pantalon de drap rouge! Autrefois pantalon militaire à *charivari* de cuir, mais effrontément raccommodé maintenant avec des pièces de couleurs les plus hétéroclytes, par quel artifice, par quelle métamorphose, par quel avatar ce pantalon de cavalerie, qui évidemment était né flottant et large, avait-il pu devenir pantalon collant!

A la suite de ce chef-d'œuvre, des bas blancs, sur lesquels grimpaient, merveille des merveilles, des cothurnes de satin appartenant à des souliers de femme, — car l'inénarrable mangeur de galette était chaussé avec des souliers de femme. Il avait la beauté d'un dieu, l'effronterie de Diogène, l'élégance d'un roué, la sérénité d'un enfant, et il dévorait sa galette avec la majestueuse grâce d'Apollon mangeant l'ambrosie. Je l'ai dit, Frédérick était resté ébloui, muet, immobile d'admiration et d'épouvante. Il ne demanda pas à ce

Lauzun galérien : « De quel baigne sortez-vous ? » Il ne lui demanda rien, il ne lui dit rien, il n'avait rien à lui dire, il se bornait à le contempler, à le remercier tout bas dans son cœur, à le bénir comme s'il avait été le bénisseur Marty en personne. Le Ciel avait mis sur son chemin, il avait trouvé, il voyait, en chair en os, l'être qu'il devait, poète et comédien, introduire dans le monde idéal, celui que Daumier devait dessiner, celui qui devait être le Cid et le Scapin de la comédie moderne, ROBERT MACAIRE !

— « Mais, ne manquera pas de me dire un philistin, si Frédérick Lemaître n'avait pas rencontré cet homme, il n'aurait donc pas créé Robert Macaire ? » — Objection absurde et frivole ! Le Génie rencontre TOUJOURS ce qui doit être la cause occasionnelle de ses créations, puisqu'IL FAUT que ses créations soient faites. Car c'est le même Ouvrier qui façonne à son gré le Génie et le Hasard, il les façonne l'un pour l'autre !

LETTRES CHIMÉRIQUES

AVANT-PROPOS

Voici des Lettres qui, si vous le voulez, sont bien des lettres, dans le sens absolu de ce mot comminatoire, mais dont l'existence n'a rien de réel, et demeure tout idéale. Je veux dire par là qu'elles n'ont jamais été revêtues d'un timbre de trois sous, ni enfermées dans des enveloppes gommées, ni même écrites sur le papier spécial affecté à ce genre de compositions, ni surtout envoyées à leurs titulaires ! Car, grâce aux Dieux immortels, je ne possède pas, je ne posséderai jamais de papier à lettres, et l'homme qui envoie une lettre à son semblable, avec la complicité de monsieur Cochery, me paraît être un tyran et un scélérat. Quoi ! lorsque je suis tranquillement assis dans mon fauteuil à oreilles, brodé au petit point, dont le dos représente Orphée attendant les bêtes, et que je lis *Atta Troll* ou *l'Intermezzo*, ou *Le Scarabée d'Or*, le premier importun venu, uniquement parce qu'il a donné trois sous, aurait le droit de me raconter ses ennuis dénués d'intérêt, et ses ridicules passions !

Non, par Hercule ! et ce qu'autrui ne doit pas me faire, je ne veux pas non plus le faire à autrui. Cependant, il se peut que les actes ou les écrits de tel contemporain éveillent en moi un besoin de causerie ou de discussion ; dans ces cas-là, je n'hésite pas. Sur n'importe quoi, sur le premier papier venu,

j'écris à ce contemporain, pour me débarrasser vite de l'idée qui m'obsède. Mais la lettre finie, il faut avec soin la jeter dans un tiroir, ou en allumer des cigarettes, et le plus sûr est encore de la faire imprimer dans un volume ; car, selon la sagace observation d'Emile de Girardin, c'est le meilleur moyen pour que le destinataire, inconnu, indifférent, ennemi ou ami, ne la lise pas. J'ai donc pris ce dernier parti, sachant, comme le célèbre écrivain, qu'un livre ne parvient jamais à l'intéressé mis en cause, et c'est pourquoi je confie à la discrétion de Georges Chamerot et de Georges Charpentier une innocente et naïve série de *Lettres Chimériques*.

LE MARRONNIER

A. M. Alhpano.

Monsieur, vous êtes le directeur unique et le suprême inspirateur des Travaux de Paris, cette ville toujours en travail. Les chemins, les chaussées, les quais du fleuve, les pierres des édifices existent et se comportent selon que vous l'avez ordonné.

Plus nombreux que les étoiles célestes, les camellias des serres de la ville attendent un signe de vous pour fleurir, et tous les arbres parisiens vous obéissent. Même sont devenus parisiens, exprès pour vous obéir, beaucoup d'arbres des Tropiques et de l'Extrême-Orient, qui étaient réputés ne pouvoir vivre chez nous, et qui se sont parfaitement acclimatés dans nos squares, et s'y portent à merveille, uniquement parce que vous avez désiré qu'il en fût ainsi. Quant à nos vieux marronniers, dociles et disciplinés comme des soldats dans le rang, ils se gouvernent à votre fantaisie, et fidèles comme des vétérans qu'ils sont, ils ne se permettraient pas la moindre in-

cartade. Aussi avez-vous dû, Monsieur, être bien étonné de voir l'un d'entre eux près de manquer à la consigne : c'est le célèbre Marronnier du vingt mars. En effet, pareil au roi Louis XIV, vous avez failli attendre. Le bon vieil arbre, qui doit être en mesure à la date convenue, et dont la mission spéciale consiste à feuiller avant les autres, ne feuillait pas, restait indécis et ne savait quel parti prendre.

Nous-mêmes, qui n'avons sur lui aucune autorité et aucune supériorité hiérarchique, nous le trouvions impertinent, nous avons été douloureusement surpris à la nouvelle de son essai de rébellion, et nous ne comprenions pas bien pourquoi ce burgrave illustre, pourquoi ce *bonze*, comme on dit aujourd'hui, se moquait du monde.

Mais, en somme, comme chacun doit pouvoir dire ses raisons et comme il ne faut jamais condamner les gens sans les entendre, je suis allé aux Tuileries et j'ai interrogé l'arbre lui-même. Certes, il ne m'a pas parlé avec une voix articulée, comme font les orateurs et les tragédiennes ; mais au moyen de ces effluves mystérieux qui vont d'une âme à l'autre, il a très bien trouvé le moyen de me communiquer sa pensée. Je crois l'avoir comprise, et de mon mieux je vous la traduirai en langage humain, en me servant des vocables généralement en usage dans les pays policés.

Eh bien ! voici le fait. Le Marronnier est dévoyé et vit à l'aventure, comme un nautonier qui a perdu sa boussole. Autrefois il n'était nullement embarrassé, car rien n'est plus facile que de remplir un devoir connu, défini et librement accepté. Alors le devoir de cet arbre était de feuiller le

vingt mars ou un peu auparavant, et sa fonction particulière consistait à *être en avance*, ce qui est simple comme une règle de trois et clair comme de l'eau de roche. Mais, dans ses interminables loisirs, le Marronnier a eu le temps d'observer les mœurs nouvelles, et comme il l'a vu, elles ont subi de tels changements que mettre le cœur à gauche serait désormais une transposition sans importance, ne méritant pas d'être mentionnée. Aujourd'hui, quand, comment et à quelles conditions est-on en avance? C'est ce qui est devenu difficile à déterminer. S'il est permis de résumer la situation par une formule, je dirai qu'à l'heure présente, tous les Parisiens sans exception ont le désir, la prétention, la volonté absolue de connaître les choses, de les posséder et d'en jouir avant qu'elles n'existent! Ils s'inquiètent de la sauce à laquelle ils mangeront le poulet, avant que la poule n'ait pondu l'œuf d'où le poulet sortira.

Parlons d'abord, si vous le voulez, du théâtre, qui est et fut toujours le divertissement favori des Parisiens. A une époque déjà lointaine, mais d'où le bon sens n'était pas exclu, les gens s'estimaient heureux qui voyaient la première ou l'une des dix premières représentations d'une pièce nouvelle. Mais bientôt la Mode souveraine en décida autrement, car d'après le mode nouveau récemment institué, le plaisir consiste, non plus à voir, mais seulement à voir avant les autres! Les préférés, les Dieux, l'élite, le Tout-Paris employèrent donc les plus hautes influences et mille ruses de sauvages pour assister à la répétition générale. Mais alors les millionnaires, les ducs, les puissants du jour et les malins dépourvus de toute

espèce de titre, ayant vu qu'à cette répétition générale la salle était pleine comme un œuf, durent remuer ciel et terre pour assister à la répétition qui précède la répétition générale.

Et ainsi de suite, de répétition en répétition, remontant tous les échelons de l'échelle, ils finirent par prendre d'assaut la première répétition : ce n'était pas encore assez ! A présent, sous peine de bourgeoisie et de déchéance, les gens véritablement distingués voient *la collation*, cette opération initiale qui consiste, pour les acteurs assis autour d'une table ronde, à lire pour la première fois leurs rôles transcrits en gros caractères par le copiste. Et persuadés qu'ils ont assisté à une représentation, décidés à ce qu'il en soit ainsi, les gens du monde, en se retirant, ne manquent pas de dire négligemment au directeur : « Prenez garde, cher ami, ce n'est ni assez tassé, ni assez enchaîné. Et puis, c'est *joué lent*. Enfin, je ne comprends pas du tout pourquoi mademoiselle Irma, qui fait l'ingénue, a une robe vert-bouteille ! » Cependant, si l'œuvre est signée d'un auteur en vogue, il se peut que la Mode impose aux Parisiens le devoir d'assister aussi à la vraie première représentation. Dans ce cas, à peine le premier acteur entré en scène a-t-il récité deux lignes, qu'un pâle jeune homme, ivre d'ennui, se penche vers sa voisine et murmure à son oreille : — « Encore cette pièce-là ! Ah ! mais, décidément, le directeur *nous la fait à la scie* ! »

Pour la peinture, Monsieur, c'est absolument la même chose. Pour se résigner à voir seulement l'Exposition des tableaux le jour de l'ouverture du Salon, il faudrait être au ban de la société, avoir commis tous les crimes, et pour qui se ren-

drait coupable d'une pareille faute, mieux vaudrait s'être montré avec un veston ou des souliers qui ne seraient pas trop étroits!

Bon pour les goujats, le jour de l'ouverture! Comme on ne l'ignore pas, du temps que la reine Berthe filait, on nommait *jour du vernissage* le jour où les artistes vernissaient ou faisaient venir leurs tableaux. Mais bientôt, pour arriver avant les autres, les Parisiens exceptionnellement protégés, au nombre de cent mille, envahirent ce jour-là tous les salons, en chassèrent les vernisseurs, et jetèrent les pots de vernis par les fenêtres. Il fallait donc vernir avant le jour du vernissage. Mais les spectateurs impatients ont déjoué cette ruse, avancé leur visite. Ils viennent maintenant voir les tableaux lorsqu'ils sont étendus par terre, tournés contre la muraille, et lorsque dans les salles non encore tendues et ouvertes à claire-voie, les balayeurs mettent les ordures en tas et avec leurs balais vertigineux font voler des flots de poussière!

Cependant beaucoup de Parisiens considèrent que ce mode d'investigation est tardif, et ils ont pris le parti d'aller voir les tableaux dans les ateliers mêmes des artistes. Ils y sont allés d'abord quand les tableaux étaient finis, et la chose n'avait pas grand inconvénient, si ce n'est les mille feuilletons parlés qui, avant que l'œuvre fût exposée, se répandaient par la ville et faisaient subir au thème primitif les interprétations les plus fantasmagoriques. Mais comment se contenter de si peu, et à quoi sert d'arriver tôt, si on n'arrive pas avant les autres? Peu à peu les belles, les victorieuses, les adorées, celles à qui on ne résiste pas, obtinrent de voir le tableau

avant qu'il fût fini, puis plus tôt, plus tôt encore, car madame Y... et madame X... se soucient de la peinture comme du grand Lama. Le beau, c'est de voir avant les autres; aussi veulent-elles regarder les tableaux avant qu'ils soient commencés, quand l'artiste promène sur la toile un fusain irrité et farouche. Alors elles daignent quelquefois exprimer une opinion et dire en faisant une délicieuse moue en cœur, que ce n'est pas « de la peinture aimable ».

Comme à Paris on croit dîner, bien que dans les festins d'apparat on se nourrisse exclusivement de cristaux et d'argenteries, vaguement mêlés de roastsbeefs crus et sanglants et de foies gras fabriqués dans les prisons, comme les chaussons de lisière, tous les comestibles, fruits, légumes ont dû gagner notre fièvre américaine, et comme nous battre la breloque.

Les laitues, les artichauts, les petits pois sont finis au moment où ils devraient n'avoir pas commencé; il y a du gibier en tout temps, excepté pendant le temps où la chasse est ouverte, et les perdreaux eux-mêmes ne savent plus dans quelle saison ils ont le droit d'être tués. Dernièrement, un très pauvre jeune homme de mes amis, peu habitué à ces fêtes, dînait en plein mois de janvier chez une très grande Parisienne qui, trop prodigue pour attacher ses chiens avec des saucisses, leur met au cou des colliers de perles fines. Lorsqu'on servit le dessert, le milieu de table fut remplacé par un immense bassin d'or ciselé par Vechte, dans lequel des fraises énormes, rouges, parfaitement mûres, étaient entassées en quantité fabuleuse et démesurée.

— « Ah! s'écria la maîtresse de la maison d'un

petit air souverainement dégoûté, encore des fraises! »

A son exemple, et pour se conformer à son précieux dédain, comme les coursiers d'Hippolyte à la pensée du héros, tous les convives refusèrent avec horreur ce mets par trop commun. Seul, mon ami, l'étudiant misérable, ayant toute honte bue, emplit son assiette de fraises qu'il mangea voluptueusement, car il avait pensé, non sans raison, que dans toute sa vie il ne retrouverait pas une autre occasion sans doute de manquer aussi parfaitement de distinction.

Les fleurs, Monsieur, vous le savez mieux que moi, ne sont plus autorisées à naître ni à vivre, ni à mourir, comme elles avaient coutume; on leur a caché avec soin tous les calendriers, et leurs âmes toujours occupées, toujours en exil, toujours en travail sur la terre, n'ont plus jamais le temps d'aller se reposer dans aucun ciel. Il faut qu'elles fleurissent où et quand on les veut, et elles n'ont pas même, comme les journalistes à bout de force, la ressource d'inscrire sur leurs corolles: « Les ateliers étant fermés à cause de la fête, les roses ne paraîtront pas demain. » Non, il faut qu'elles soient toujours prêtes à être cueillies, respirées, effeuillées, clouées dans les chevelures et sur les corsages; car elles ne sont pas là pour s'amuser.

Des êtres qui s'ennuient, par exemple, c'est les lilas blancs! D'abord on les avait forcés à fleurir un peu avant le printemps, par dépravation; mais bientôt les femmes les voulurent toute l'année, pendant les douze mois, pendant les cinquante-deux semaines! et ils n'ont jamais de répit. Alan-guis, désolés, anémiques comme de vrais Pari-

siens qu'ils sont, décolorés jusqu'à avoir perdu même leur couleur blanche, penchés, ne pouvant plus dresser leurs fleurs vers le ciel, douloureusement caressés par leur verdure qui n'est pas verte, ils nous regardent désespérément, semblant dire: Quand donc nous reposerons-nous? — Allons, blancs lilas de nos festins et de nos fêtes, ne vous faites pas d'illusion vaine, et parlez plus raisonnablement. Est-ce qu'on se repose!

Au milieu de tout ce tohu-bohu, de ce carnaval des êtres et des choses, il est bien excusable, Monsieur, qu'un simple arbre ait perdu la tête. Le pauvre marronnier a bien compris qu'en feuillant, comme à son ordinaire, aux environs du vingt mars, dans une telle société éperdue, il ne serait plus en avance. Mais pour être encore en avance, quel moment devait-il choisir, et y serait-il, par exemple, ou serait-il en retard, s'il se mettait à feuiller en novembre ou en décembre? Certes, on comprend trop bien qu'il ait eu un moment d'hésitation, car il sait comme nous que, même en ce qui concerne l'éclosion du printemps, les belles Parisiennes ne se contentent plus d'être invitées le jour de la répétition générale, ou le jour du vernissage!

II

MISE EN DEMEURE

A. Pierrot.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien vous me manquez et comme votre absence me trouble. Vous avez été le conseil, l'exemple, la joie de ma jeunesse, qui en grande partie s'est écoulée dans votre joli théâtre de fantaisies et d'enchantements, où ce qui se jouait était à la fois la Divine Comédie et la Comédie Humaine. Fin, spirituel et si propre ! blanc comme le papier blanc, hélas ! sur lequel je vous écris, et comme la neige des cimes, vous ressembliez au Cygne et au Lys, ces deux symboles de ma foi. Votre seule vue me consolait de tout ce qui n'est pas blanc, c'est-à-dire, Monsieur, de tout, car les dames elles-mêmes ne sont blanches que dans une certaine mesure. Oh ! comme nous étions amis ! Certes, je n'avais jamais pris la liberté de vous adresser la parole, et vous aussi vous ne m'aviez pas parlé ; mais comme nous nous entendions bien d'un clin d'œil, d'un bout de sourire, et quand je m'étais égaré dans les chemins des mauvaises rimes, comme je le comprenais vite à votre regard juste, mais féroce !

Un jour, celle qui se bouche les oreilles et vous laisse crier, je veux dire : la pioche de monsieur Haussmann s'abattit sur votre petit théâtre adoré, qui fut anéanti, et à la place qu'il occupait, sur des boulevards inconnus, soudainement déroulés comme de longs serpents, on édifia des maisons dont la tête au ciel était voisine. Ainsi exilé de vos rues, de vos jardins féeriques et de vos palais en toile peinte, je crus que vous alliez vous répandre par la ville, et que je vous rencontrerais partout, au Bois, sur les boulevards, aux expositions des cercles, aux premières représentations, vous détachant en blanc sur la foule noire, comme un pain à cacheter blanc collé sur un tableau destiné aux démonstrations mathématiques.

Vain espoir, Monsieur, je ne vous rencontrai jamais plus, je ne revis jamais la queue de votre souquenille, et je fus privé de vous, comme en fut privé ce grand Paris dont vous étiez la folie, l'orgueil, la raison, le sourire, la pensée rapide, la réconfortante et saine ironie. Vous aviez disparu, comme disparut jadis Thésée, roi d'Athènes, et moi, pareil à son fils, le chasseur Hippolyte, je me demandais quel exil imprévu pouvait vous cacher si longtemps à l'univers. Encore l'absence du fils d'Egée s'expliqua plus tard, mais par des raisons qui ne sauraient justifier la vôtre, car vous n'allez jamais, en compagnie de Pirithoos, ravir la femme du tyran de l'Épire. Je me demandai d'abord si ce n'était pas au contraire vous qui vous seriez marié; mais une telle hypothèse ne supporte pas l'examen, et en cette matière, poser la question c'est la résoudre. Je me rappelle fort bien comme vous agissiez du temps

de la pantomime. Pour un instant, pour une seconde, pour l'espace de temps que dure un éclair vite envolé, vous vouliez bien, au hasard de la fourchette, pincer légèrement la taille de Colombine, et même lui dérober entre deux portes un vague baiser; mais si elle faisait mine d'y prendre goût et de s'acoquiner à ces passe-temps frivoles, vous vous hâtiez bien vite de la renvoyer à ses colombes, à ses soupirs mêlés d'entrechats et à ses amours réglementaires avec Arlequin. Et quoique à votre comédie on se mariât sans le secours d'aucun officier municipal, en étendant les mains sur un trépied où brûlait un feu de Bengale, par-devant un jeune Amour vêtu de crêpe rose et ayant au dos des ailes d'étoffe transparente, vous ne consentiez même pas à cette cérémonie primitive et élémentaire.

Non, Monsieur, on ne pouvait vous supposer marié, puisque vos occupations consistent précisément à n'en point avoir. Vous êtes le plus grand des artistes, et pour exprimer la subtile et idéale pensée, vous n'avez pas besoin d'outils matériels, pas même de l'outil divin, qui est le Verbe. Or, on sait que de tout temps l'artiste a dû se méfier du mariage, car il faut qu'il soit libre de traiter ses rêves, ses créations et ses conceptions comme il l'entend; mais Monsieur, si une femme gêne pour travailler, combien gêne-t-elle plus encore pour ne pas travailler! Car aller devant vous à l'aventure, vous mirer dans l'eau des sources, humer le rayon de soleil, poursuivre, en compagnie de Léandre et de l'imbécile Cassandre, une fugitive qu'Arlequin emporte et que vous n'atteindrez jamais, puisque les Fées la protègent, tels étaient vos labeurs, et encore préféreriez-vous

de beaucoup vous mêler aux foules, ou vous asseoir sur l'herbe à l'ombre des feuilles, pour y savourer tranquillement un pâté et une bouteille de vin, acquis par des moyens que peut seule absoudre la souveraineté du but. Eh bien! une épouse eût été capable de désapprouver des emplois du temps si judicieux; elle eût voulu, j'en frissonne! vous induire en travail, et vous inciter à apporter à la maison de l'argent monnayé pour payer le loyer, la boulangerie, la boucherie, le blanchissage et autres dépenses inutiles. Ecartons ces tristes images.

Un événement qui explique très bien la disparition d'un mortel, c'est par exemple qu'il se soit fait homme de lettres. Car sans cesse occupé à noircir, à empiler des feuillets de copie, à recommencer quand il a fini, et à finir quand il a recommencé, il est toujours prisonnier dans une chambre, en compagnie d'une main de papier écolier, et d'un encrier plein d'un liquide noir comme le flot du Cocyte. Il peint la vie, mais il ne la voit pas, puisqu'il ne cesse jamais d'aligner les noirs griffonnages. Ainsi, Monsieur, le célèbre Balzac n'a jamais vu ni un homme, ni une femme, ni une maison, ni un arbre, ni rien du tout; il a dû inventer son univers, le tirer complètement de son âme, et quant à lui, Balzac, personne non plus n'a vu jamais, puisqu'il n'est jamais sorti du cachot où, pareilles au vautour de Prométhée, les Lettres de l'Alphabet mangeaient son cœur et son foie.

J'ai donc pensé un moment que vous vous étiez consacré à la littérature, et que l'art qui consiste à évoquer trente personnages, à les empoisonner, à les égorger, à les jeter comme des

proies à mille trépas divers, et à les ressusciter ensuite, grâce aux soins d'un habile médecin; ou à se montrer tous les matins spirituel, nouveau, inattendu, subtil, cruel, bon enfant, moraliste, facétieux et ironique, en bâtissant d'ingénieux riens du tout sur la pointe absente d'une aiguille imaginaire; ou à étudier une question, d'après des documents inédits miraculeusement retrouvés dans la bibliothèque d'un vieux château, j'ai pensé, dis-je, que cet art délicat, varié, complexe, d'un maniement, selon l'occurrence, si facile ou si difficile, vous comptait désormais parmi ses adeptes, et que vous étiez peut-être en train d'écrire, soit des volumes aussi nombreux que ceux de Voltaire, soit une plaquette ncurrie de la moelle des lions, comme le Livre des Maximes. Mais je n'ai pas tardé à écarter cette nouvelle supposition, et voici pourquoi. Comme Héraklès enfant, l'écrivain, Monsieur, se trouve placé entre deux routes qui s'ouvrent devant lui, ou, si vous l'aimez mieux, entre les deux cornes d'un dilemne. S'il s'arrête pour essuyer sa plume au moyen d'un essuie-plume, l'Inspiration en profite pour s'enfuir, pour s'évader, pour s'engouffrer en plein ciel; si au contraire, il ne l'essuie pas, il met inmanquablement des taches d'encre à ses doigts, et sur ses habits, et même sur son visage. Or, Monsieur, votre visage de neige, vos candides habits, vos mains plus blanches que celles de Cidalise, les voyez-vous souillés par cette horrible chose appelée: encre? Non, vous n'êtes pas homme de lettres: c'est bon pour nous autres, misérables!

Vous n'êtes pas non plus député, car je ne me figure pas un homme aussi sage que vous l'êtes

parlant des questions progressives, de l'équilibre des pouvoirs, disant sérieusement : *dans cette enceinte*, et se plongeant dans *le sein* des commissions. Comment consentiriez-vous à dire des choses inutiles, vous qui volontairement vous absteniez d'articuler des mots pour dire des choses utiles ! Car, Monsieur, vous êtes muet, non comme le croient certains gobe-mouches, parce que des pirates barbaresques vous auraient coupé la langue, mais parce qu'il vous déplaît de provoquer dans l'air des vibrations incohérentes et quelconques. Vous avez très bien voulu parler, quand le divin poète Théophile Gautier s'est chargé de composer pour vous des discours pareils à ceux des Dieux olympiens ; mais passé cela, vous n'y avez plus acquiescé.

Vous n'êtes pas académicien, et pour cause. Lorsqu'à la cérémonie de la réception, votre aimable antagoniste, tout en vous affirmant sublime et plein de génie, aurait accessoirement insinué que vous n'avez aucun talent et que vous êtes bête comme une cruche, vous lui auriez certainement fait une grimace comique, si excessive et prodigieuse que tous les académiciens seraient morts à force de rire, et il n'y aurait plus eu d'Académie, ce qui ne se peut. Je donne donc ma langue au chat et au tigre, et je l'avoue humblement, vous êtes pour moi aussi introuvable que la fameuse lettre volée d'Edgar Poe. Je vous ai perdu, mais je m'y résigne mal. Donc, où que vous soyez, Monsieur, entendez-moi, écoutez-moi, exaucez-moi ; revenez prendre possession de votre Paris, qui vaut bien les mies, ô gué, puisqu'il les contient toutes ! Si comme l'empereur Barbe-rousse, vous êtes dans une caverne, dormant d'un

sommeil farouche et surprenant, près d'une table de pierre, — dont votre barbe ne saurait faire trois fois le tour, puisque vous ne la laissez jamais pousser, — réveillez-vous! N'imitiez pas le stérile renoncement du comte de Chambord. Montez à cheval! ou si comme je l'imagine, le cheval n'est pas votre affaire, montez à pied, mais venez, montrez-vous, ayez lieu, et d'un seul de vos fulgurants regards d'acier noir, réduisez en poudre, ou en ce qu'il vous plaira, les diseurs de paroles vaines. Il n'est que temps.

Cependant, Monsieur, une crainte douloureuse me tourmente. J'ai vu, dans la plus sérieuse des Revues, des dessins michel-angesques signés par un peintre nommé Willette, et dans lesquels est retracée en divers épisodes la vie d'un jeune être qui vous ressemble. Il est jeune et divin, mais vêtu de noir; ce doit être monsieur votre fils. Mais si c'est monsieur votre fils et s'il est en deuil, vous seriez donc... — Non, je ne puis le croire; comme vous-même l'avez dit si éloquemment jadis, vous ne vous pendez jamais, et vous ne cherchez non plus aucun de ces mille chemins ouverts qui conduisent au but probablement le plus définitif. Si, comme je l'espère encore, vous voyez la douce lumière, ayez la bonté de me répondre poste restante, où vous voudrez, dans les Cyclades, dans les Florides, dans les îles d'Avalon, dans l'île Enchantée de Watteau; ou, si vous le préférez, de m'écrire chez moi, à Paris, rue de l'Eperon, n° 10. Si au contraire vous êtes, comment dirai-je? — *encore plus pâle que de coutume*, acceptez mes bien sincères compliments de condoléance, et croyez-moi, Monsieur, votre très affectionné et très dévoué serviteur.

III

LA PAUVRETÉ

A. Catulle Mendès.

Mon cher ami, en me promenant à travers la France et l'Europe vos belles scènes shakespeariennes des *Mères ennemies*, que le peuple a partout acclamée, admirées et comprises, Elisabeth Boleska n'a pas seulement répandu votre jeune et déjà brillante renommée; elle a aussi rempli votre bourse, elle vous a amassé des sacs d'écus, et vous n'avez pas eu à vous repentir d'avoir conçu et exécuté une belle œuvre, sans vous soucier des résultats matériels, et en disant fièrement: Advienne que pourra! Mais bien avant ce légitime succès, sans avoir jamais rien sacrifié au démon de la réussite, et en restant toujours dans la distinction pure, vous avez été un des écrivains modernes qui ont l'heureux privilège de battre monnaie avec leur plume, et vous avez vendu vos bijoux, vos diamants et vos pierres précieuses au poids de l'or. Je puis donc causer avec vous de la divine et très sainte Pauvreté, sans craindre de toucher à une plaie vive.

Mon ami, pour nous autres poètes et pour nos

frères les artistes, vaut-il mieux être riches ou être pauvres? La question est facile à trancher, et ne souffre pas de doute possible. Il fallait être pauvre en 1830, alors que la pauvreté était bien portée et qu'avoir du génie sans avoir d'argent constituait une manière d'être et une position sociale. Il faut être riche aujourd'hui, puisque l'usage l'ordonne; et si demain les hideuses, les abominables manches à gigots revenaient à la mode, je n'hésiterais pas à dire aux Rhodopes les plus adorées et aux plus impérieuses Cléopâtres: Mettez des manches à gigots! Mais il n'y aurait pas besoin de le leur dire. Car, ainsi que le sage Nestor Roqueplan l'affirmait avec raison, nul n'est vraiment beau, s'il ne l'est à la mode de son pays et à la mode de son temps; l'être autrement, c'est se montrer déguisé! Soyons donc riches, puisque nous n'avons pas le choix, et résignons-nous à posséder, comme les bonnetiers, les quincailliers et les princes, des titres, des obligations, de l'or monnayé, des champs de blés ondoyant sous la brise, et des prairies coupées de ruisseaux, où paissent les vaches blanches, ou rousses tachetées de blanc.

Pourtant si, d'une manière virtuelle et absolue, en dehors de toute acception d'époque et d'usage, vous me demandiez ce que je préfère décidément, je vous dirais que c'est la Pauvreté. Mon ami, je vais vous ouvrir mon cœur. Chez le poète, chez l'artiste, que cette bonne déesse n'a pas, fût-ce un seul jour, bercé dans ses maigres bras et baisé de ses blêmes lèvres glacées, il y a toujours, par un certain côté, quelque chose de l'amateur. Quelque talent qu'il ait acquis à loisir, quelque science qu'il possède, il sera dif-

ficilement de tous points un parfait ouvrier, car la Nécessité seule nous enseigne à faire les choses impossibles, et à faire passer de suite cent mille cordes à puits par le trou d'une seule aiguille.

Avoir faim et être certain qu'on ne mangera pas avant d'avoir trouvé le mot du problème, c'est une fameuse invitation à le chercher. Un poète, digne de ce nom, est quelque chose d'infinitement compliqué, j'entends un Aristophane, par exemple, ou un Henri Heine; il doit y avoir en lui un voyant dont les pensées s'envolent comme les aigles en plein ciel, un archer irréprochable dont la flèche ne manque jamais le but, et aussi un être agile, subtil, qui se joue de la pesanteur et de l'espace, comme un Thug ou comme un clown. Tout cela se trouvera difficilement réuni chez l'artiste qui n'a pas été condamné au miracle forcé. Mis en demeure de faire tenir une boule pesante sur la pointe d'une aiguille, le riche y renonce parce que c'est absurde; mais le pauvre réalise cette merveille de statique, parce qu'il le faut.

Vous n'avez pas vécu, mon ami, dans le temps où les poètes avaient le droit d'être pauvres; mais vous avez connu ceux qui avaient vécu dans ce temps-là. Vous avez encore pu entrevoir le pan de la robe de la déesse Pauvreté qui s'enfuyait; peut-être même l'avez-vous personnellement connue, pendant cinq minutes, assez pour être devenu l'ouvrier sans défaut et sans défaillance que vous êtes. Moi, c'est différent, pendant de bien longues années elle a été mon recours, ma patiente inspiratrice, ma seule hôtesse; je lui ai dû de n'avoir jamais su dire: Je ne peux pas! — Aussi ai-je gardé pour elle une adoration

profonde et attendrie. Pour bien composer les chansons à boire, ne faut-il pas, comme Lucien de Rubempré, en avoir écrit près du corps de son amie morte, pour gagner de quoi la faire enterrer? Et puisque je resonge à l'amour, qui peut se flatter d'avoir été véritablement aimé, sinon celui qui l'a été quand il n'avait ni sou ni maille, et pas un morceau de pain à mettre sous la dent?

Il faut bien, cet adorable poème, l'amour de jeunesse au milieu de la misère, a été prodigieusement gâté par la chanson de Béranger, Lisette avait trop de toilette; le poète qui la chante a su depuis, dit-il, qui payait cette toilette; à ce qu'il me semble, il aurait dû se douter tout de suite que c'était quelqu'un! Puis, de vous à moi, — nous parlons entre versificateurs, n'est-ce pas? — lorsque je lis le vers fameux: *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!* Je me figure que Béranger a écrit là *grenier* pour *mansarde*.

La chambrette lambrissée inventée, entre autres choses, par l'architecte Mansard, peut être charmante, avec le petit lit, la chaise unique, la petite table qui sert à écrire les poèmes et à dresser les festins; mais disons: *mansarde!* Un grenier est un vaste espace sous le toit, destiné à serrer les grains. A la ville, on y jette pêle-mêle les meubles cassés, les vieilles malles hors d'usage, et les portraits abolis, sans valeur artistique. Du moins faisait-on ainsi, avant que le prix des terrains eût enseigné aux modernes architectes le moyen de combiner sous les toits des appartements de six mille francs. Mais à la ville ou à la campagne, l'un et l'autre de ces greniers n'eut jamais d'autres hôtes légitimes que les souris et les rats.

La pauvreté de 1830, si pure, si digne, si peu semblable aux prétendues Bohèmes qui la suivirent, comportait fort peu de Lisettes; mais si elle cacha des souffrances noblement supportées, qu'elle connut de vrais plaisirs, de voluptés intimes et profondes! La littérature était précisément le contraire de ce qu'elle est devenue. Le plus laborieux écrivain pouvait tout au plus placer par années deux romans, qu'il vendait pour quelques centaines de francs; mais ces deux livres, il avait le droit de vivre avec eux, de les imaginer en poète, d'y mettre toutes ses conceptions et tous ses rêves. Aujourd'hui le public paie, et par conséquent ordonne; le directeur de journal a le droit de dire à l'écrivain: Ce genre d'amour, — ou: Ce genre d'assassinat ne plaît pas à mes abonnés. — Mais alors, le public n'avait pas voix au chapitre, parce qu'il n'achetait pas les livres. Rien n'empêchait le poète d'écrire *Eugénie Grandet* ou *Mademoiselle de Maupin*, quand il voulait et comme il voulait, s'il en avait le génie.

Mais restreinte aux cabinets de lecture, sa vente ne dépassait pas six cents exemplaires. Si par hasard, une fois, Balzac en vendait six cent cinquante au lieu de six cents, on disait: Que lui arrive-t-il donc? Est-ce qu'il a fait des concessions malhonnêtes? — Par contre, à présent, lorsque trois mois après la publication du livre, un romancier débutant n'en est pas arrivé à son *vingtième mille*, ses amis s'inquiètent et se demandent tout bas entre eux: Est-ce que par hasard il baisserait?

Qui a été plus pauvre, plus obstinément pauvre que Balzac, luttant contre les échéances,

contre les billets impayés, contre des escompteurs, assiégé toujours par un tas de gouttes d'eau, qui mille fois ont failli submerger ce Léviathan? Et le comprenez-vous autrement que pauvre? N'avait-il pas besoin de l'être, pour voir apparaître dans son humble cabinet de travail un grand monde purement idéal, qui plus tard est devenu le vrai, car la Réalité, qui *est une esclave et ne doit qu'obéir*, s'est, comme c'était son devoir, modelée sur l'impérieuse conception du génie. Et pour bien voir, pour bien juger le Million comme l'a fait Balzac, au point de vue du peintre, avec le recul nécessaire, ne fallait-il pas qu'il fût en dehors?

Car s'il avait été en dedans, il n'aurait rien vu! C'est à lui seul qu'est due la découverte de cette vérité axiomatique, sans l'observation de laquelle il n'y aura pas un roman moderne ayant le sens commun, à savoir, que Paris dépense l'argent, mais ne le produit pas, et que la province seule le produit et le secrète. Aussi cet argent, qui dans ses livres joue un si grand rôle, Balzac a toujours soin de le faire venir de la province. Et l'immense quantité de femmes qu'il a créées et mises au monde, ce harem fait pour étonner Don Juan, excepté la Pauvreté, voyez-vous une autre Muse qui eût été capable de l'inspirer? Car pour voir tant de femmes adorables et diverses, tant de chandelles en plein midi, ne faut-il pas être véritablement trop pauvre pour en avoir une?

Victor Hugo n'a pas été pauvre comme un goujat, assurément; en aucun temps on ne saurait l'être de cette façon, lorsqu'on a du génie et qu'on travaille quinze heures par jour; mais

dans le noble appartement de la place Royale, habité autrefois par Marion Delorme, dans ces deux chambres aux cheminées antiques, tendues de damas de soie et de tapisseries, où il vivait avec sa charmante famille, il a été pauvre, et ce n'est pas une de ses moindres gloires. Et lui, c'étaient des chefs-d'œuvre, des *Orientales*, des *Hernani*, des *Notre-Dame de Paris*, qui étaient ses besognes; c'est avec ces choses-là qu'il gagnait son pain, adoré, admiré et en même temps vilipendé et insulté comme un criminel, par des gens qui, en croyant attaquer sa seule gloire, l'eussent fait mourir de faim, s'il n'avait pas été le géant qu'il est.

Qui jamais fut plus pauvre que le grand Eugène Delacroix? Bien souvent il a été heureux de donner pour quarante francs, à un modèle dont les peintres n'ont pas oublié encore le nom des panneaux ou des toiles. Un jour, entrant chez lui, Alexandre Dumas fils admira une petite *Piéta* que le maître venait de terminer, la même qu'on admire encore aujourd'hui chez l'auteur de *La Dame aux Camélias*, et dont il refuse régulièrement chaque semaine des quarante et cinquante mille francs; car les marchands mettent à vouloir l'acquérir autant d'obstination que Dumas en met à ne pas la céder. — Mon cher maître, dit le poète, alors presque enfant encore, est-ce que cette toile est à vendre? — Oh! fit Delacroix, dites plutôt qu'elle est à ne pas vendre, car personne n'en veut. — Mais, reprit Alexandre, quel prix en auriez-vous demandé? — Oh! mon Dieu! je la laissais pour cinq cents francs. — Eh bien! donnez-moi la préférence, dit Dumas, qui sur un signe d'adhé-

sion que fit le maître, tira de sa poche un billet de cinq cents francs qu'il posa sur la table, et mit la toile sous son bras. — Mâtin! vous avez du courage, jeune homme! s'écria Delacroix en voyant cela. En effet Alexandre Dumas fils avait eu du courage, car il en faut toujours pour ne pas être bête comme le vulgaire des hommes; mais il n'en a pas été mal récompensé, et il n'avait mal placé ni son admiration ni son argent.

Rachel qui a eu une vie complète, a eu ce grand bonheur d'avoir été pauvre avant d'avoir été riche. Nulle plus qu'elle n'a marché sur des tapis blancs et n'a porté des bijoux de déesse; mais il lui fut excellent d'avoir gratté sa guitare à la porte des cafés et d'avoir marché dans la boue, car elle put régner dans les lieux communs de la princerie, et comme une princesse qu'on a faite exprès.

Cependant, il y a des époques où il faut opter. Comprendriez-vous Sarah Bernhardt autrement que riche, portant des robes lamées, voyageant dans des trains frétés tout exprès pour elle, et habitant un palais de fée et d'artiste, avec de grandes plantes rares dans des pots d'or? Son train et sa maison sont le décor légitime de son talent et la figure exacte de sa destinée, et elle est comme ce Ruy Blas au nom duquel le sien est mêlé pour jamais: elle serait déguisée, si elle était autrement! Elle n'a pas à être plus modeste qu'un diamant ou une fleur écarlate; elle est ce qu'elle est, et elle le sait; rien de plus simple.

Et dans un autre temps, comme la modestie et la pauvreté allaient bien à Marie Dorval! Un soir toute jeune encore, venant à la Porte-Saint-

Martin, son théâtre, vêtue d'une humble robe de laine, Marie vit sur le trottoir une queue considérable, et demanda ce que c'était. — Mais, lui dit Frédérick Lemaître qui passait, c'est pour toi, c'est pour te voir; tu es l'idole du public, tu es célèbre! — La merveilleuse artiste était célèbre en effet, mais elle ne le savait pas qu'elle l'était, et ses directeurs la payaient comme s'ils ne l'avaient pas su non plus. Comme on se le rappelle, elle est morte avec quatre sous sur sa cheminée et, pour la faire enterrer, Alexandre Dumas père dut engager ses décorations dans un Mont-de-Piété. A ce moment, j'écrivis une page douloureuse; monsieur de Pontmartin me me disait que je me trompais, et que le talent ne reste jamais inconnu. Mais je ne pensais pas du tout que Dorval fût inconnue; je savais seulement qu'elle était morte en possédant quatre sous, un sou de moins que le Juif errant.

Mais laquelle vaut mieux, Sarah Bernhardt ou Marie Dorval? Mon opinion sera toujours la même: Marie Dorval autrefois, et Sarah Bernhardt aujourd'hui. Autres temps autres chansons, dit Henri Heine; l'une était l'ancien jeu et l'autre est le nouveau jeu. De ces deux jeux, mon ami, vous auriez également su tirer votre épingle. Vous vous accommodez fort bien d'un temps où le triomphe est obligatoire, mais vous ne seriez pas dépaycé dans les temps où on souffre pour sa croyance; et s'il survenait — *infandum!* — une nouvelle invasion de l'exécéré Romantisme, elle ne vous prendrait pas sans vert. En un mot, vous êtes un de ces riches qui montrent tant de conscience et de génie que, le cas échéant, ils mériteraient d'être des pauvres.

CAMÉES PARISIENS

AVANT-PROPOS

Les *Camées Parisiens* ont plusieurs graves défauts. D'abord, au lieu de n'avoir demeuré qu'un quart d'heure à les faire, comme Oronte son sonnet, j'y ai mis près de vingt années ; de sorte que beaucoup de mes modèles ont changé de façon à n'être pas reconnus, cependant que les autres petits modèles devenaient grands. Donc, pour les bien comprendre maintenant, il faudrait y mettre les dates. Mais ce serait envers les dames un manque de galanterie dont je ne veux certes pas me rendre coupable, et le lecteur devra, à l'aide d'hypothèses ingénieuses, rétablir ces dates lui-même. D'autre part, le tort de ces Camées, c'est qu'il y en a trop peu ou trop. J'avais voulu, à l'origine, reproduire seulement quelques têtes curieuses ; j'ai continué, outre mesure peut-être, et cependant à ma collection manquent des Parisiens très illustres. Parmi mes amis, j'en ai passé et des meilleurs : tant il est difficile de faire quelque chose qui ait le sens commun !

Tel qu'il est cependant, avec ses fautes, ses défaillances, ses superfétations et ses lacunes, je dois avouer que je ne puis me défendre d'une certaine prédilection pour ce recueil. C'est, je crois, parce que j'ai eu, pour le mener à fin, une collaboratrice qui m'est plus chère que tout ! Habitée à tenir la maison rangée et nette, à empiler méthodiquement les draps qui sentent l'iris, et même à disposer avec

rectitude les livres des bibliothèques et les feuillets de copie pour l'imprimerie, ma bonne femme m'a vu bien empêché pour écrire les *Camées Parisiens*, et avec son impeccable instinct de ménagère, elle est venue mettre un peu d'ordre parmi ce tas d'Yeux, de Nez et de Bouches, où j'essayais en vain de me retrouver. Voyant mieux que moi, ayant la mémoire meilleure et la pensée plus rapide, elle a souvent recueilli des notes nécessaires à mon petit travail. Parfois, pour aller plus vite, elle a écrit de verve le morceau, si bien, selon moi, que je l'ai gardé tel quel, ne trouvant pas à y changer une syllabe. De sorte qu'à notre grand étonnement et à ma grande joie, il s'est trouvé que nous avions été deux pour achever cette frivole mais parfois divertissante besogne.

Enfin, j'aime encore les *Camées* parce que Théophile Gautier a écrit, dans son immortelle Notice placée en tête des Œuvres de Baudelaire, ce témoignage mille fois trop élogieux, mais si doux à mon âme, que je considère comme mon meilleur titre de noblesse. *Nous trouvons, dit-il, dans les Camées Parisiens de Théodore de Banville, l'un des plus chers et des plus constants amis du poète dont nous déplorons la perte, ce portrait de jeunesse et pour ainsi dire avant la lettre. Qu'on nous permette de transcrire ici ces lignes de prose, égales en perfection aux plus beaux vers...*

I

L'AUTEUR

Adieu paniers! Ne cherchez plus le Banville pensif au longs cheveux de Gavarni, ni le Banville peint par Dehodencq en 1868, qui porte si fièrement, avec une audace apollonienne, comme s'il allait percer de flèches les monstres du Réalisme, sa tête entourée d'un cache-nez blanc aux plis superbes. Décidément l'Age a dénudé mon crâne, aminci mes lèvres qui savaient si bien sourire, et mis à mon cou ses cordes cruelles. L'œil seul avec ses très longs cils, l'œil où la prunelle est pleine de petits dessins géométriques, figurés en lignes de lumière, pour exprimer l'amour du Rythme, persiste, et n'a pas voulu s'éteindre. On a trop souvent comparé ma tête à celle de mon ami Pierrot pour que je ne lui aie pas ressemblé un peu, avec la double bosse du front au-dessus des yeux, le nez droit, le menton suffisamment long, et la face entièrement rasée, car en effet, je ne pensais pas qu'un simple enfileur de perles fût tenu à avoir l'air plus guerrier que Hoche ou

Napoléon. Quand j'étais tout petit, mademoiselle Julienne Massart qui, ce jour-là fut prophétesse, m'a représenté malicieux et calme, vêtu de blanc comme un jeune Infant, et tenant à la main UN LIVRE. Le fait est que je le tiens encore, aux très rares moments, hélas! où je n'écris pas. Alors je lis des vers de quelque maître savant, et si on me demandait pourquoi, je répondrais, comme fit Beaudelaire à une question analogue: Monsieur, c'est pour m'amuser! Je dois ajouter que je remplace mes cheveux absents par un béret de soie pareil à celui de Scaramouche, traitant les fêtes de la vie comme les noces de Sganarelle, auxquelles Geronimo voulait assister en masque, afin de les mieux honorer.

II

LÉON GAMBETTA

Le profil du jeune dictateur affecte un peu la figure d'un losange, comme les boucliers des Amazones Scythes, où comme les tombeaux qu'on éleva dans l'Attique à celles d'entre elles qui y furent vaincues et tuées. Le front beau et large, peu élevé, est d'une ferme structure et tout d'une pièce: la belle chevelure noire rejetée en arrière et exaspérée en ouragan, est celle d'un

dominateur. L'œil, bien encadré dans l'arcade sourcilière et très-couvert par la paupière, est de ceux qui à la fois implorent et ordonnent; il y a aussi de la supplication et de la tyrannie, du commandement et de la caresse dans les lignes du nez très creusé à sa naissance, violent et indécis, à la fois aquilin et droit, et de la bouche menaçante et persuasive, dont seule la lèvre inférieure, rouge et charnue, se voit bien sous une moustache noire légèrement relevée en croc. La joue est large et la pommette saillante: mais que peut être le menton, seul signe certain de la volonté? Comment le saura-t-on jamais, et comment saura-t-on jamais ce que cache cette large, épaisse et luxuriante barbe noire, qui ne laisse pas voir le visage comme celle du subtil meurtrier d'Argos, mais qui est touffue comme celle du Scapin italien et comme celle de Charlemagne? Enfin, si jamais il coupe cette sombre forêt, sous quels traits verrons-nous apparaître Gambetta, et alors, comme le fabuliste disait du bloc de marbre de son statuaire, *Sera-t-il dieu, table ou cuvette?* Ce n'est pas sans raison qu'on avait pris contre les avocats la précaution, aujourd'hui tombée en désuétude, de les obliger à se raser la face; car la voix est une musicienne qui chante ce qu'elle veut, mais on n'a pas si facilement raison des muscles du visage, qui obstinément disent la vérité, comme Alceste. Pendant le siège de Paris, un dessinateur enthousiaste avait publié une lithographie représentant Gambetta en paletot civil, avec un sabre de cavalerie par-dessus, et cela avait une assez grande tournure; mais par un point de vue analogue à celui-là, on pourrait dessiner un Mac-Mahon, par

exemple, qui, pour commander une bataille, remplacerait son bâton de maréchal par une serviette d'avocat fashionable, en cuir de Russie!

III

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

Cette face large aux traits césariens, aux pommettes saillantes, au nez d'aigle, presque sans narines, détaché par deux rides magistralement tracées, à la bouche sculpturale, aux yeux longs, enfoncés, ombragés d'un sourcil droit, épais et violent, au menton d'athlète, qu'une hardie fossette rend spirituel, est celle d'un combattant, d'un guerrier, d'un porteur de glaive, et toutefois, par une séduisante transformation, l'esprit chrétien y a jeté ses douceurs infinies. Les cheveux naturellement s'arrangent comme les veut le statuaire. Ce soldat de Jésus, dont la vie est un combat, est près de s'irriter au spectacle des luttes sans trêve qui l'attendent, mais il se remet à sourire lorsque, en baissant les yeux, il voit briller sur sa poitrine le seul de tous les symboles qui soit une consolation: la croix!

IV

LISZT

On sait combien ce tumultueux pianiste eut toujours d'esprit au service de son génie. Doué d'un visage romantique aux traits longs, au nez de héros byronien, à l'œil fatal, à la bouche mélancolique, à la chevelure énorme de saule, droite comme des baguettes, cet Allemand si profondément Parisien, comprit qu'après la chute du Romantisme un visage romantique se trouverait déplacé partout, excepté dans le giron de l'Eglise, qui en tout temps garde le pur sentiment de toutes les beautés. Aussi sa résolution fut-elle un trait de génie ! L'Eglise, qui ne veut que des perfections, a sculpté plus vigoureusement les traits si poétiques de Liszt, et leur a imprimé un grand caractère, un peu dur et farouche, qui ne leur nuit pas. Par un hasard singulier et fantasque, ces irrégularités de la peau, qu'on nomme vulgairement des grains de beauté, se sont multipliés sur la figure du grand virtuose au moment où il perdait la fleur de beauté de la jeunesse : avec les hommes de mil huit cent trente, la Nature, sachant qu'ils le lui rendront bien, ne se gêne pas pour abuser de l'antithèse !

V

ERNEST RENAN

Une tête très-jeune, savante, modeste, chercheuse, puissante, toute spirituelle, mais il faut bien le dire, — écarlate. La bouche interroge et persuade, l'œil veut percer la lumière et les ténèbres, les cheveux sont aplatis pour ne pas gêner et pour ne rien déranger à ce perpétuel travail. Mais l'auteur de *la Vie de Jésus* a piqué une tête dans les flammes de la pensée, et il en est resté tout allumé. Le fervent et poétique apôtre de l'Irrédulité est rouge comme Falstaff, tant il est vrai que les extrêmes se touchent! Le vin de l'Idéal a cardinalisé le nez d'Ernest Renan, comme le vin d'Espagne celui de Bardolphe. O nature, grande ironique!

VI

VICTOR HUGO

Lorsque je regarde les deux bustes par David, dont l'un fut surnommé Hugo-Dante et l'autre Hugo-Virgile, l'un, jeune, grave et doux, exprimant l'amant passionné de la nature, — l'autre

triste, farouche, baigné par une longue chevelure et couronné du laurier épique des victorieux, et que je revois dans ma mémoire, pour le leur comparer, le Hugo actuel, non plus blanc et pâle, à la chair un peu molle, mais ferme, hardi, tanné et basané par le vent de la mer, à l'œil de feu, au nez plus aquilin, aux cheveux librement envolés, à l'oreille exquise, à la barbe blanche si accentuée par la moustache et l'impériale longues, soyeuses et très-noires, — je ne puis m'empêcher de trouver le Hugo actuel plus beau et *plus vrai* que celui de 1835, comme aussi je préfère au poète des *Feuilles d'Automne* celui de *La Légende des Siècles*. Le front lui-même, moins excessif qu'autrefois, s'est modelé à nouveau avec plus de fermeté. Au temps de ses triomphes romantiques, Hugo n'était qu'un dieu : aujourd'hui, c'est un homme.

VII

HONORÉ DE BALZAC

Du même bloc géant où elle avait sculpté la tête du dieu Rabelais, forgeron épique, la grande Ouvrière tira cette tête large et puissante, où le front a les bosses terribles du génie ; où la chevelure inextricable, relevée en haute brosse sauvage, retombant en masses épaisses, droites, vivantes, est plantée dru comme les arbres dans la forêt ; où, sous les sourcils profonds, les yeux

curieux, superbes, calmes, interrogateurs de la Vie et de l'Infini, miroir de tout, boivent l'univers spirituel et physique et le reflètent. Le nez, large à sa naissance, puis aquilin, se continue lorsqu'on le croit fini, étend ses ailes robustes, et largement, d'une belle ligne ironique et railleuse, s'ouvre en deux narines avides, qui veulent tout flairer, tout savoir. Comme chez l'autre frère de Shakespeare, Poquelin, la bouche ombragée d'une légère moustache noire est rouge et coupée en bouche sensuelle, quoiqu'elle soit celle d'un buveur d'eau ! mais de même que les joues rondes, le cou d'athlète et le double menton fort et délicat, elle est là seulement pour protester contre le mépris de la Matière. Quant à la robe de moine, c'est un symbole ! Elle dit ce qu'il faut de recueillement, d'abnégation et d'études patientes pour créer d'immortels chefs-d'œuvre, en apparence frivoles. Pourquoi Balzac n'a pas été de l'Académie ? Ah ! c'est qu'en s'asseyant, le joyeux Grandgousier eût brisé en miettes les fauteuils chimériques, et sa femme, sa muse, sa bonne Gargamelle eût d'un coup de tête, sans y penser, crevé le plafond !

VIII

ALFRED DE MUSSET

Je voudrais le montrer, non tel que l'a dessiné Gavarni en cette lithographie exquise où le dandy-poète, déjà fatigué de la lutte, pâli par les veilles, ferme à demi ses yeux et regarde triste-

ment le fantôme de la vie; — mais fier, charmant, jeune, beau comme dans le médaillon où David nous conserva l'image de son enfance adorable, et tel qu'il apparut à cette soirée chez Charles Nodier, où il lut pour la première fois les *Contes d'Espagne et d'Italie*, et d'où il sortit célèbre. Sans barbe alors, et tout resplendissant d'une grâce juvénile, ce nez aquilin trop long et trop busqué, d'un caractère si étrange et hardi, ces yeux ingénus et profonds, cette petite bouche aux lèvres amoureuses, ce puissant menton byronien, et surtout ce large front modelé par le génie, et cette épaisse, énorme, violente, fabuleuse chevelure blonde, tordue et retombant en onde frémissante, lui donnent l'aspect d'un jeune dieu. Le cou long, charnu, démesuré, est d'un lutteur, et, en effet, le poète de *Rolla* avait été doué de la vigueur héroïque, pour que la Passion et la Douleur, ses vraies amantes implacablement chéries, eussent de quoi s'acharner sur leur proie.

IX

CHARLES BAUDELAIRE

Un portrait peint par Emile Deroy, et qui est un des rares chefs-d'œuvre trouvés par la Peinture moderne nous montre Charles Baudelaire à vingt ans, au moment où riche, heureux, aimé, déjà célèbre, il écrivait ses premiers vers, acclamés par le Paris qui commande à tout le reste du monde! O rare exemple d'un visage réellement di-

vin, réunissant toutes les élégances, toutes les forces et les séductions les plus irrésistibles ! Le sourcil est pur, allongé, d'un grand arc adouci, et couvre une paupière orientale, chaude, vivement colorée ; l'œil long, noir, profond, d'une flamme sans égale, caressant et impérieux, embrasse, interroge et réfléchit tout ce qui l'entoure ; le nez gracieux, ironique, dont les plans s'accusent bien, et dont le bout arrondi et projeté en avant, fait tout de suite songer à la célèbre phrase du poète : Mon âme voltige sur les parfums, comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique ! la bouche est arquée et affinée déjà par l'esprit, mais à ce moment-là pourprée encore et d'une belle chair qui fait songer à la splendeur des fruits ; le menton est arrondi, mais le relief hautain, puissant comme celui de Balzac. Tout ce visage est d'une pâleur chaude, brune, sous laquelle apparaissent les tons roses d'un sang riche et beau ; une barbe enfantine, rare, idéale de jeune dieu, le décore ; le front haut, large, magnifiquement dessiné, s'orne d'une noire, épaisse et charmante chevelure qui, naturellement ondulée et bouclée comme celle de Paganini, tombe sur un col d'Achille ou d'Antinoos ? — En 1848, nous voyons, dans le portrait peint par Courbet, Baudelaire, rasé alors, coiffé de cheveux courts très noirs, et dont le visage, transfiguré par plus de foi et plus d'ironie encore, est déjà celui d'un créateur et d'un sage. Mais comme la beauté de cette face puissante s'était achevée et complétée tout à fait dans les dernières années de la vie du poète, alors que pâle et tranquille sous ses longs, rares et fins cheveux blancs, il regardait enfin la vie avec calme et déjà ne cessait plus de sourire !

X

GUSTAVE FLAUBERT

Celui-là fut un chef, et il suffit de voir sa tête de héros et de conquérant pour deviner qu'elle s'appuie sur un corps géant et robuste, fait pour supporter les luttes, les fatigues et les horribles travaux sans merci et sans relâche. Son doux et fier visage exprime (car je le vois encore vivant!) la sérénité et la certitude, et la foi, l'invincible foi, l'amour effréné du beau le rendent invulnérable et le revêtent comme d'une invisible armure. Son vaste front est celui d'un créateur; son nez droit, avancé, un peu gros du bout, aspire l'air avec des narines avides. Ses yeux à fleur de tête, grands et bleus avec des reflets argentés, soudains comme les éclats du flot qui se brise, ou bien troubles et regardant en dedans, contiennent, en leurs claires prunelles, quelque chose d'infini et de vague comme la mer tranquille. La bouche rouge, hardie, superbe sous une moustache tombante aux très longues pointes comme envolées, est faite pour le commandement. Elle s'ouvre bien pour laisser passer une voix haute, pleine et si vibrante, qu'on croit entendre un écho lointain dans la poitrine du

poète de *Salammbô*. La tête volontiers se baisse, pour mieux écouter la voix de la rêverie, et alors laisse voir un crâne d'un dessin grandiose. Flaubert est chauve, mais il n'y consent pas, et porte très longues ses rares mèches grises, qui jouent encore leur rôle de chevelure, et gardent le souvenir des temps romantiques. Dans sa jeunesse, le grand écrivain avait été beau jusqu'à l'insolence et aimait follement la parure. Lors de ses voyages en Orient, ceux qui le voyaient, brillant cavalier et vêtu de costumes splendides, l'appelaient Monseigneur et Prince. Aussi, lorsqu'il fut de retour, s'habitua-t-il difficilement à être simplement traité de : Monsieur. Il était de ceux pour qui la vie réelle est une fiction, et qui sont toujours déguisés tant qu'ils ne portent pas, comme c'est leur droit, des vêtements d'or et de pierreries.

XI

JULES BARBEY D'AUREVILLY

Ce visage de guerrier, de héros, au nez busqué en bec d'aigle, est couleur d'or fauve, et il semble que le poète l'ait brûlé et recuit dans le feu de sa propre pensée. Le port de tête est noble, fier, impérieux, et s'accorde bien au beau mouvement

de la chevelure. Le front large est fuyant vers le sommet; les sourcils aux poils longs sont presque droits, les yeux à fleur de tête sont pénétrants et noirs; le regard assuré, vif, jeune, brillant, lance des fusées claires lorsqu'il plaisante, et enfonce des dards noirs lorsqu'il se fâche. Tous ces traits sont d'un chef, né pour jouer dans la vie les premiers rôles — ou rien!

Fine, petite, rose, merveilleusement dessinée en forme d'arc tendu et exprimant une infinie bonté, la bouche est encadrée par une moustache qui, séparée au milieu par un sillon creusé hardiment, laisse les lèvres à découvert, et continue sur la joue, avec un accent farouche et singulier. Dans un portrait de Barbey d'Aurevilly peint aux premiers jours de sa jeunesse, le front paraît démesurément large, et le menton étroit et pointu. Le doigt patient de la Vie a adouci tout cela et réprimé ces insurrections, en gardant à cette tête modelée et rassérée par le génie son caractère d'élégante bravoure. En achevant cette image d'après le sincère historien du Dandysme, n'est-il pas permis à l'artiste dont le caprice est ici d'accord avec la réalité, de laisser voir sous le fin menton un bout de cravate en étoffe d'or ou en satin pourpre, garni d'une malines délicate ou d'un miraculeux point de Venise?

XII

GEORGE SAND

Elle est vraiment ELLE dans le miraculeux portrait de Calamatta qui la représente en costume d'homme, avec des habits lâches et trop larges et une cravate négligemment nouée, superbe alors de jeunesse et d'héroïsme. Cette petite tête que les cheveux onvés entourent par larges masses caressantes, le visage ovale, le front plus bombé et paraissant plus élevé au milieu que vers les tempes, l'œil brun un peu rapproché de la racine du nez, noyé, lumineux, coupé en amande, et dont la prunelle est saillante; le regard qu'anime un mélange de bonhomie et de malice; le nez aquilin aux narines fines, relevées, mobiles et moqueuses; une oreille extrêmement petite et bien coquillée; la bouche plantureuse aux lèvres d'un rouge foncé, charnues et se découpant en relief, surmontées d'une ombre de duvet; les dents très blanches, étroites, un peu longues et bombées; le menton un peu potelé, mais où on sent un os d'arrêt très ferme; le col majestueux, le buste ample, riche et bien modelé, les toutes petites mains délicates dorées par le baiser du soleil, expriment magnifiquement l'amour des splendeurs visibles, l'enthousiasme pour les choses créées, l'orgueilleux appétit de

toutes les nobles joies. Qui eut dit, à cette rose et flamboyante aurore de son génie enfant, qu'elle écrirait, en réponse à Octave Feuillet! des romans abstraits dirigés contre le sacrement de la pénitence, et peuplés de personnages filandreux qui n'ont rien de la vie!

XIII

RACHEL

La misère, qui, mieux que Delacroix et Tassaërt, s'entend à composer des figures élégiaques, les chansons dites dans les cafés borgnes avec le triste accompagnement d'une guitare malade, les robes en loques, les chaussures déchirées, l'ambition sans pâture, l'incertitude de l'avenir, avaient fait la première Rachel que nous avons connue, la Rachel au front bombé, aux petits bandeaux plats, aux yeux d'ombre, au menton pointu et avancé, aux bras minces, à la poitrine maigre et souffrante. Mais ce sont l'Art, la Poésie, l'Amour, le Luxe, l'Or invincible, Paris tout entier attaché à sa charmante proie, qui ont fait la grande Rachel reine et déesse, triomphante sous ses voiles, dont les traits droits, fins, d'une pureté antique et d'une expression profonde, eurent toute la grâce de l'Orient et de la Grèce enchantée; dont les bras, les mains et les pieds

divins furent ceux d'une Vénus Anadyomène; qui fit de la pourpre, des perles, des saphirs, des diamants les accessoires naturels de sa beauté sacrée, et de la langue rythmée et mélodieuse de Racine, la langue légitime de sa pensée douloureusement passionnée. Celle-là, l'implacable Mort n'a pu s'empêcher de baiser amoureuxment son beau front, en y attachant le sombre laurier immortel.

XIV

COQUELIN

Un jour que le bon Dieu était très pressé et qu'il venait d'achever une journée de mortels,, il s'aperçut qu'il avait oublié de faire un comédien. Pour ne pas perdre de temps, il recopia vite, vite la tête de Molière: le même œil enfoncé, vif, curieux, observateur, perçant les âmes, les mêmes sourcils trop appuyés, les mêmes lèvres charnues et charmées, les mêmes narines largement ouvertes pour aspirer les pensées; seulement il était si, si pressé, il fit le bout de ce large nez... *facétieux et fol*, et ne s'en aperçut pas. Même il ne trouva pas dans sa mémoire d'autre nom que celui de Poquelin, et se borna à changer le P en C, disant qu'en somme cela irait bien ainsi. Sous sa chevelure châtain foncé, épaisse et violente, Coquelin a une face qui

pétille d'esprit et une jeunesse indicible. On lit sur ses lèvres qu'il a un appétit à tout dévorer : les fleurs de la terre et les étoiles du ciel, l'art, l'amour, tous les travaux, tous les rôles ! Un joli teint. C'est la tête d'un enfant hardi qui joue trois pièces tous les soirs, et qui se repose en étudiant, ivre d'amour pour la muse couronnée de raisins ; et comme dit Corot, une parcelle d'amour en plus, le cœur se briserait !

XV

SARAH BERNHARDT

Elle est la seule Comédienne que le Statuaire ait faite exprès pour exercer l'art de la Comédie, car elle est grande comme Rosalinde, et assez mince pour pouvoir porter tous les costumes ! De plus, elle est si bien faite pour exprimer la Poésie que, même lorsqu'elle est immobile et silencieuse, on devine que sa marche, comme sa voix, obéit à un rythme lyrique. Un statuaire grec, voulant symboliser l'Ode, l'eût choisie pour modèle.

Une véritable actrice doit pouvoir jouer Juliette et lady Macbeth, Iphigénie et Eriphile, Chimène et Pauline, et par conséquent ne doit être ni blonde ni brune. Aussi Sarah Bernhardt, avec son beau teint de Hollandaise, n'est-elle ni

blonde ni brune; car ses cheveux sont blonds si elle les mouille, et bruns si elle les pommade! et, de plus, si bien frisés, ondés et crespelés naturellement en tignasse idéale et en divine crinière de Déesse, à la façon de la chevelure de Diane de Poitiers emmêlée par Jean Goujon, qu'il n'y a qu'à y fourrer le poing et à y planter une épingle pour leur imposer la plus élégante et la plus compliquée de toutes les coiffures. Que Henri Heine ne l'a-t-il connue lorsqu'il a peint dans *Atta Troll* son Hérodiade! Avec quel amour il eût copié son visage de reine de Cappadoce ou de Néréide, qui fait songer à la nacre des mers, son front étroit avec la peau très tendre et très luisante, ses sourcils un peu rapprochés et plus touffus à la naissance du nez, ses yeux bleu foncés très longuement fendus et peu ouverts, ordinairement langoureux, mais quand elle s'anime, s'éveillant et sautillant comme des diamants noirs; et cette prunelle excessivement petite, qui, lorsque la Comédienne dit un mot ironique, semble se jeter hors de l'œil et vous percer; le nez hébraïque et pourtant très gracieux par un bridage de la narine, qui semble enlevé par la petite bosse qui est au milieu du nez et qui signifie poésie et lutte; et, sans oublier le menton bien arrêté, résolu, la bouche gracieuse aux lèvres rouges, très fines, qui laisse voir un magnifique et terrible éblouissement de dents blanches! Et, jusqu'à la fin des âges, toujours l'image de Sarah Bernhardt sera évoquée lorsque Ruy Blas dira: *Elle avait un petit diadème En dentelle d'argent!*

POÈMES

MA BIOGRAPHIE

A HENRI D'IDEVILLE

Le torrent que baise l'éclair
Sous les bois qui lui font des voiles,
Murmure, ivre d'un rythme clair,
Et boit les lueurs des étoiles.

Il roule en caressant son lit
Où se mirent les météores,
Et, plein de fraîcheur, il polit
Des cailloux sous ses flots sonores.

Tel, je polissais, cher Henri,
Des vers que vous aimez à lire,
Depuis le jour où m'a souri
Le chœur des joueuses de lyre.

J'ai voulu des amours constants
Et, sans me ranger à la mode,
J'ai chéri les cris éclatants
Et les belles fureurs de l'Ode.

Quand, tout jeune, j'allais rêvant
Avec ma libre et fière allure,
Ce fut le caprice du vent
Qui me peignait la chevelure.

C'est au fond du détroit d'Hellé
Que j'ai voulu chercher mes rentes,
Et je n'ai jamais plus filé
Qu'un lys au bord des eaux courantes.

Mais parfois, lorsque triomphant,
J'enfourchai mes hardis Pégases,
Tombaient de mes lèvres d'enfant
Les diamants et les topazes.

J'ai touché les crins des soleils
Dans les infinis grandioses,
Et j'ai trouvé des mots vermeils
Qui peignent la couleur des roses.

Je vins, chanteur mélodieux,
Et j'ouvris ma lèvre enchantée,
Et sur les épaules des Dieux
J'ai remis la pourpre insultée.

Un instant, le long du chemin
Où des fous m'en ont fait un crime,
J'ai tenu bien haut dans ma main
Le glaive éclatant de la Rime.

Sans repos je me suis voué
Au destin d'embraser les âmes :
Peut-être ai-je encore secoué
Trop peu de rayons et de flammes.

Qu'un plus grand fasse encore un pas,
Chercheur de la lumière blonde !
Ami, je ne suis même pas
La plus belle fille du monde (1).

Juin 1858.

(1) Cette pièce que nous avons donnée la première, parce qu'elle nous révèle l'idée que le poète se faisait de son art, est prise aux *Odes Funambulesques*.

IDYLLES PRUSSIENNES

A LA PATRIE

Oui, je t'aimais, O ma Patrie!
Quand, maîtresse des territoires,
Tu menais de ta main chérie
Le chœur éclatant des Victoires:

Lorsque souriante et robuste
Et pareille aux Anges eux-mêmes
Tu mêlais sur ta tête auguste
Les lauriers et les diadèmes:

Vivant passé, que rien n'efface!
Les peuples, ô grande ouvrière,
N'osaient te regarder en face
Dans ta cuirasse de guerrière:

Et toi, retrouvant dans ton rêve
L'âme de Pindare et d'Eschyle
Tu portais, sans laisser ton glaive,
La lyre des Dieux, comme Achille!

Calme sous l'azur de tes voiles,
Et multipliant les prodiges,
Tu pouvais semer des étoiles
Sur les rênes de tes quadriges:

On louait ta blancheur de cygne
Et ton ciel, dont la transparence
Charme tes forêts et ta vigne;
On disait: Voyez! C'est la France

Oui, je t'aimais alors, ô Reine,
Menant dans tes champs magnifiques
Brillants d'une clarté sereine
Tous les triomphes pacifiques;

Mais à présent, humiliée,
Sainte buveuse d'ambroisie,
Farouche, acculée, oubliée,
Je t'adore! Avec frénésie

Je baise tes mains valeureuses,
A présent que l'éponge amère
Brûle tes lèvres douloureuses
Et que ton flanc saigne — Ma mère!

Novembre 1870.

LES STALACTITES

I

A MON PÈRE

O mon père, soldat obscur, âme angélique!
Juste qui vois le mal d'un œil mélancolique,
Sois béni! je te dois ma haine et mon mépris
Pour tous les vils trésors dont le monde est épris.
Oh! tandis que je vais fouillant l'ombre éternelle,
Si la Muse une fois me touchait de son aile!
Si ses mains avaient pris plaisir à marier
Sur mon front orgueilleux la rose et le laurier
Par lesquels le poète est souvent plus qu'un homme,
Comme je tomberais à tes genoux! et comme
Je ne serais jaloux de personne et de rien,
Si tu disais: Mon fils, je suis content, c'est bien.
Car ce cœur fier que rien de bas ne peut séduire,
O père, est bien à toi, qui toujours as fait luire
Devant moi, comme un triple et merveilleux flambeau,
L'ardeur du bien, l'espoir du vrai, l'amour du beau!

Février 1846.

II

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours des bassins, les Naiades en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille au son du cor; nous n'irons plus au bois,
Où des enfants charmants riait la folle troupe
Sous les regards des lys aux pleurs du ciel trempés,
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Novembre 1845.

III

VIENS. SUR TES CHEVEUX NOIRS

Viens. Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
Sur les bords de la source aux moires assoupies,
Les nénufars dorés penchent des fleurs pâlies,

Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

Avril 1845.

IV

CHANSON D'AMOUR

Si je l' dis à l'alouette,
L'alouette le dira.
La violett' se double, double,
La violett' se doublera.

Ronde.

Qui veut avant le point du jour,
Vers le bien-aimé de mon âme,
Parce que je languis d'amour,
Porter le secret de ma flamme?

O mon cœur, à quel cœur discret
Peux-tu te confier encore?
Si l'alouette a mon secret,
Elle ira le dire à l'Aurore.

Le désir de son javelot
A percé mon cœur qui se brise. —
Si je dis mon secret au flot,
Le flot l'ira dire à la brise.

Un frisson glisse sur mon col,
Et glace ma lèvre décroise. —
Si je le dis au rossignol,
Il ira le dire à la rose.

Qui donc saura le supplier
De finir mes peines mortelles? —
Si je le dis au blanc ramier,
Il l'ira dire aux tourterelles.

Je me ploie ainsi qu'un roseau
Et ma beauté penche flétrie. —
Si je le dis au bleu ruisseau,
Il l'ira dire à la prairie.

Vous qui voyez mon désespoir,
Flots, ailes, brises des montagnes! —
Si je le dis à mon miroir,
Il l'ira dire à mes compagnes.

Parce que je languis d'amour,
Vous qui voyez que je me pâme, —
Allez, allez de ce séjour
Vers le bien-aimé de mon âme!

AMÉTHYSTES

RESTE BELLE

Que ton feu me dévore!
Plaisir ou bien effroi,
Tout me ravit; j'adore
Tout ce qui vient de toi,
Et la joie ou les larmes,
Tout a les mêmes charmes.

Ta voix qui se courrouce,
Quand j'en étais sevré,
Pourtant semble plus douce
A mon cœur enivré
Que les chansons lointaines
Qui tombent des fontaines.

Garde ta barbarie,
Tes méchants désaveux;
Tu ne peux, ma chérie,
Empêcher tes cheveux,
Où le soleil se mire,
De vouloir me sourire!

Tes pensives prunelles
Ont emprunté des cieux
Leurs splendeurs éternelles;
Ton front délicieux
Prend en vain l'air morose,
Ta bouche est toujours rose.

Malgré tes forfaitures,
Les roses de l'été
Ornent de lueurs pures
Ta sereine beauté
A ta haine rebelle.
Il suffit, reste belle!

Non, ta grâce de femme,
Rien ne peut la ternir;
Elle est un sûr dictame,
Et tu vins pour tenir
La quenouille d'Omphale
Dans ta main triomphale.

Février 1861.

ODELETTES

AVANT-PROPOS

Le titre de ce petit volume n'a pas été choisi au hasard. Il représente plus nettement qu'aucun autre tout un ordre de compositions poétiques. L'*Odelette*, c'est une phrase d'ode-épître, une manière de propos familier relevé et discipliné par les cadences lyriques d'un rythme précis et bref. C'est, si vous voulez une goutte d'essence de rose scellée sous une étroite agate dans le chaton d'une bague, cadeau d'anniversaire, rappel quotidien d'une joie fugitive. C'est encore, si vous l'aimez mieux, un de ces thèmes de valse ou de mazurke favorite que le pianiste note en souvenir d'une affection ou d'un amour, et qu'il appelle du nom qui lui dicta cette sincère inspiration du moment.

L'Odelette est née en Grèce, aux premiers temps, pendant les heures perdues de la muse. Anacréon la dépêchait vers Bathylle sous l'aile de son pigeon messenger. Elle a picoré, abeille mélodieuse, de Syracuse à Alexandrie, du verger de Moschos au jardin de Méléagre, et son aile a palpité sur la quenouille que Théocrite envoyait à Nicias. Horace n'offrait ni airain de Corinthe ni coupes d'or aux patriciens, ses patrons et ses hôtes, mais il leur dédiait des odelettes. Ainsi firent à leur tour, dans le cycle des croyants de l'Islam, tant de fumeurs de hachich, tant

de buveurs d'opium, dont le Mètre solennisa les emportements et les extases.....

En France, Charles d'Orléans a préludé sur la lyre aux cordes d'argent. Au xvr^e siècle, tous les virtuoses de la pléiade, Belleau, Baïf, Desportes, et Ronsard plus qu'eux tous, dépensèrent le meilleur de leur art à accomplir l'œuvre légère. Plus tard, l'Odelette ne fut guère en faveur : elle ne s'accommodait pas plus à la gravité froide de Boileau qu'au sans-gêne incorrect de Voltaire. Serai-je assez heureux pour avoir ressaisi l'écho de quelques-unes de ces chansons dont chacune a eu sa minute d'harmonie et de gloire ! Je ne l'espère pas. L'entreprise avait trop de difficultés. Une odelette ne dure pas plus longtemps que la roulade d'un rossignol, mais, pour le jeu de ces trilles et de ces arpèges vite envolés, il faudrait une voix d'un timbre toujours pur.

Ce livre sera éclairé du moins auprès du public par le reflet des renommées fraternelles auxquelles je le consacre. Ainsi les chevaliers d'autrefois, à la veille de leurs lointains voyages, lâchaient à travers leurs parcs et leurs forêts quelque biche privée dont le collier portait le nom d'une dame enlacé avec le nom du suzerain. S'ils n'échappaient pas aux dangers de la route, la pieuse inscription leur survivait et attestait qu'ils avaient entretenu dans leur cœur ces deux grandes vertus de l'homme : la tendresse et le respect.

Avril 1856.

Th. DE BANVILLE

Verson ces roses en ce vin,
 En ce bon vin verson ces roses,
 Et boivon l'un et l'autre, afin
 Qu'au cœur nos tristesses encloues
 Prennent en boivant quelque fin.

RONCARD, *Odes*, livre IV.

I

A MÉRY

Plus vite que les autans,
Saqui, l'immortelle, au temps
De sa royauté naissante,
Tourbillonnait d'un pied sûr,
A mille pieds en l'air, sur
Une corde frémissante.

Et l'on craignait que d'un bond
Parfois son vol vagabond
Décrochât, par aventure,
Parmi les cieux étoilés,
Les astres échevelés
Fouettés par sa chevelure.

En haut vers elle parfois,
Comme de tremblantes voix,
Montaient les cris de la foule
Qu'elle voyait du ciel clair
Confuse comme une mer
Où passe l'ardente houle.

Et, soit qu'en faisant un pas
Elle regardât en bas
Ou vers les célestes cimes,
Aux cieux que cherchait son vol,
Comme à ses pieds sur le sol,
Elle voyait deux abîmes.

Dans les nuages vermeils,
Au beau milieu des soleils
Qu'elle touchait de la tête
Et parmi l'éther bravé,
Elle songeait au pavé.
Tel est le sort du poète.

Il trône dans la vapeur.
Beau métier, s'il n'avait peur
De tomber sur quelque dalle
Parmi les badauds sereins,
Et de s'y casser les reins
Comme le fils de Dédale.

Dans l'azur aérien
Qui le sollicite, ou bien
Sur la terre nue et froide
Qu'il aperçoit par lambeau,
Il voit partout son tombeau
Du haut de la corde roide,

Et, sylphe au ventre changeant
Couvert d'écailles d'argent,
Il se penche vers la place
Du haut des cieux irisés,
Pour envoyer des baisers
A la vile populace.

II

A ADOLPHE GAIFFE

Jeune homme sans mélancolie,
Blond comme un soleil d'Italie,
Garde bien ta belle folie.

C'est la sagesse! Aimer le vin,
La beauté, le printemps divin,
Cela suffit: Le reste est vain.

Souris, même au destin sévère!
Et quand revient la primevère,
Jettes-en les fleurs dans ton verre.

Au corps sous la tombe enfermé,
Que reste-t-il? D'avoir aimé
Pendant deux ou trois mois de mai.

Cherchez les effets et les causes,
Nous disent les rêveurs moroses.
Des mots! des mots! cueillons les roses.

Mai 1855.

III

A UN RICHE

Ma foi, vous avez bien raison,
Vous pour qui tout est floraison
Et violettes
Parfumant les pieds de vos lys,
De ne pas célébrer Phyllis
En odelettes.

Vous qui pouvez chaque matin,
Bercé par le flot de satin
Qui vous arrose,
Voir dans l'or de votre salon
Tomber les flèches d'Apollon,
Parlez en prose!

Mais pour nous qui, jusqu'à présent,
Soupçons sous la treille en causant
Avec la lune,
(Et c'est notre meilleur repas!)
Ami, ne nous enlevez pas
Notre fortune.

Dans les fleurs, près de frais bassins,
Nous nous couchons sur des coussins
Très prosaïques,
La pourpre au dos, vous le savez!
Et dans des bains de stuc pavés
De mosaïques.

Le col paré de nos présents,
De belles filles de seize ans
 Nous versent même
Avec le charme oriental,
Le vin du Rhin dans ton cristal,
 Sainte Bohême!

O nuit d'étoiles sous les cieux!
Jardins, nectar délicieux,
 Voûte sublime!
Nous les possédons en effet,
Mais, hélas! ce beau monde est fait
 Avec la rime.

Sans elle et ses prismes fleuris,
Pour pouvoir chercher hors Paris
 L'eau murmurante
Qui court dans les gazons naissants,
Il nous faudrait bien quatre cents
 Ecus de rente!

Ou, je frissonne d'y penser!
Nous n'oserions pas nous passer
 La fantaisie
De perdre un quart d'heure aux genoux
De Cidalise. Ah! laissez-nous
 La poésie!

Mai 1855.

ODES FUNAMBULESQUES

AVANT-PROPOS

En écrivant à ses heures perdues les *Odes funambulesques*, l'auteur n'avait pas cette fois essayé de créer une manifestation de sa pensée ; il cherchait seulement une forme nouvelle.....

.....

La langue comique de Molière étant et devant rester inimitable, l'auteur a pensé, en relisant les poètes du xvi^e siècle d'abord, puis *Les Plaideurs*, le quatrième acte de *Ruy Blas* et l'admirable premier acte de *L'Ecole des Journalistes*, qu'il ne serait pas impossible d'imaginer une nouvelle langue comique versifiée, appropriée à nos mœurs et à notre poésie actuelle, et qui procéderait du véritable génie de la versification française en cherchant dans la rime elle-même ses principaux moyens comiques.

De plus, il s'est souvenu que les genres littéraires arrivés à leur apogée ne sauraient mieux s'affirmer que par leur propre parodie, et il lui a semblé que ces essais de raillerie, même inhabiles, serviraient peut-être à mesurer les vigoureuses et puissantes ressources de notre poésie lyrique. N'est-ce pas parce que *Les Orientales* sont des chefs-d'œuvre qu'elles

donnent même à leurs caricatures un fugitif reflet de beauté ? Et, s'il était permis d'invoquer ici l'exemple de celui que nous devons toujours nommer à genoux, la *Batrachomyomachie* ne fait-elle pas voir mieux que tous les commentaires possibles le rayonnement inouï et les aveuglantes splendeurs de l'*Iliade* ?

Th. DE BANVILLE.

Bellevue, janvier 1859.

I

RÉALISME

Grâces, ô vous que suit des yeux dans la nuit brune
Le pâtre qui vous voit, par les rayons de lune,
Bondir sur le tapis folâtre des gazons,
Dans votre vêtement de toutes les saisons!
Et toi qui fais pâmer les fleurs quand tu respires,
Fleur de neige, ô Cypris! toi, mère des sourires,
Dont le costume ancien, même après fructidor,
Se compose de lys avec des frisons d'or!
Et toi, rouge Apollon, dieu! lumière! épouvante!
Toi que Délos révère et que Ténédos vante,
Toi qui, dans ta fureur, lances au loin des traits
Et qu'à présent on force à faire des portraits,
Partisan des linons et des minces barèges,
Patron des fabricants d'ombrelles, qui protèges
Chryse, et qui ceins de feux la divine Cilla,
Regardez ce que font ces imbéciles-là!
Regardez ces farceurs en costume sylvestre!
Ils agitent leurs bras comme des chefs d'orchestre;
Ils se sont tous grisés de bière chez Andler,
Et les voici qui vont graves, les yeux en l'air,
Rouges pourpres, dirait Mathieu, quant au visage,
Et curieux de voir un bout de paysage.

Ils plantent en cerceaux des manches à balais,
Et se disent : « Voilà des arbres, touchez-les ! »
Sur le bord d'un trottoir ils vident leur cuvette
En s'écriant : « La mer ! je vois une corvette ! »
Un singe passe au dos d'un petit Savoyard,
Ils murmurent : « Ami, saluons ce boyard ! »
Embusqués en troupeaux à l'angle de trois rues,
Sur les fronts des passants ils collent des verrues,
Puis, abordant leur homme avec un air poli :
« Monsieur, demandent-ils, ce nez est-il joli ?
Vous aimez les nez grecs, c'est là ce qui vous trompe
Oh ! laissez-moi vous coudre à la place une trompe ! »
Celui-ci rencontrant Marinette ou Marton,
Lui met sur le visage un masque de carton ;
Celui-là vous arrête et vous souffle la panse,
Et répète : « Le beau n'est pas ce que l'on pense ! »
Bientôt, grâce à leurs soins d'artistes, autour d'eux
La foule a pris l'aspect d'un cauchemar hideux :
Ce ne sont qu'oriflans, caprimulges, squelettes,
Stryges entrechoquant leurs gueules violettes,
Mandragores, dragons, origes, loups-garous,
Tarasques ; c'est alors que le plus fort d'eux tous
Hurle, en s'échevelant comme un Ange rebelle :
« Par Ornans et le Doubs ! que la nature est belle !
Extasiés alors des sourcils à l'orteil,
Effarés, éblouis, prenant pour le soleil
La chandelle à deux sous que Margot leur allume,
Ils cherchent l'ébauchoir, les brosses ou la plume,
Et, comme Bilboquet pour le maire de Meaux,
Au lieu d'être humains, ils font des animaux
Encore non classés par les naturalistes :
Excusez-les, Seigneur, ce sont des réalistes !
Mais, puisque au lieu de lire un livre de crétin,
J'aime à sentir au bois les muguets et le thym ;
Puisque la foi nouvelle a des argyraspides

Qui heurtent leur fer-blanc; puisque les moins stupides
De ce temps sont encor ceux qui tressent des lys,
O Sminthée aux cheveux de flamme, et toi, Cypris!
Puisque je ne suis pas, moi charmé dans vos fêtes,
De l'avis de Gozlan, sur ce que les poètes
Durent un demi-siècle à peine; puisque j'ai
Pour maîtres de bon sens Phyllis et Lalagé;
Puisque j'aime bien mieux faire voler des bulles
De savon, que d'écrire une œuvre aux Funambules
Et puisque, même en grec, sans le père Brumoy,
Les Grecs valaient monsieur Chose, permettez-moi
Au lieu de voir courir tous ces porteurs de chaînes,
De me coucher pensif sous l'ombrage des chênes!
Permettez-moi d'y vivre inutile, étendu
Sur l'herbe, m'enivrant d'un frisson entendu,
Et d'admirer aussi la rose coccinelle,
Et d'aider seulement de ma voix fraternelle
Cependant que rugit cette meute aux abois,
Le champignon sauvage à pousser dans les bois!

Janvier 1857.

COMMENTAIRE

*Puisque je ne suis pas, moi charmé dans vos fêtes,
De l'avis de Gozlan, sur ce que les poètes
Durent un demi-siècle à peine...*

C'est dans un article de Revue que Gozlan avait écrit, à propos des poètes modernes, la funeste prédiction que je lui reproche plusieurs fois dans le cours de ce livre. Peut-être était-ce moi qui avais tort, car c'est déjà bien joli de durer cinquante ans; « il y a cependant à Paris, comme dit Fortunio à la fin de sa lettre à Radin-Mantri, un poète dont le nom finit en *go*, qui m'a paru faire des choses assez congruement troussées. »

II

LA SAINTE BOHÈME

... Il chanta d'une voix tonnante
à laquelle nous répondîmes en chœur:
Vive la Bohème!

GEORGE SAND, *La dernière Aldini.*

Par le chemin des vers luisants,
De gais amis à l'âme fière
Passent aux bords de la rivière
Avec des filles de seize ans.
Beaux de tournure et de visage,
Ils ravissent le paysage
De leurs vêtements irisés
Comme de vertes demoiselles,
Et ce refrain, qui bat des ailes,
Se mêle au vol de leurs baisers:

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Fronts hâlés par l'été vermeil,
Salut, bohèmes en délire!
Fils du ciseau, fils de la lyre,
Prunelles pleines de soleil!
L'ainé de notre race antique
C'est toi, vagabond de l'Attique,

Fou qui vécus sans feu ni lieu,
Ivre de vin et de génie,
Le front tout barbouillé de lie
Et parfumé du sang d'un dieu!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohême!

Pour orner les fouillis charmants
De vos tresses aventureuses,
Dites, les pâles amoureuses,
Faut-il des lys de diamants,
Si nous manquons de pierreries
Pour parer de flammes fleuries
Ces flots couleur d'or et de miel,
Nous irons, voyageurs étranges,
Jusque sous les talons des anges
Décrocher les astres du ciel!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohême!

Buvons au problème inconnu
Et buvons à la beauté blonde,
Et, comme les jardins du monde,
Donnons tout au premier venu!
Un jour nous verrons les esclaves
Sourire à leurs vieilles entraves,
Et, les bras enfin déliés,
L'univers couronné de roses,
Dans la sérénité des choses
Boire aux Dieux réconciliés!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohême!

Nous qui n'avons pas peur de Dieu
Comme l'égoïste en démente,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaîment le ciel bleu!
Nous mourrons! mais, ô souveraine!
O mère! ô Nature sereine!
Que glorifiaient tous nos sens,
Tu prendras nos cendres inertes
Pour en faire des forêts vertes
Et des bouquets resplendissants!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohême!

Juin 1847.

III

LE SAUT DU TREMPLIN

Clown admirable, en vérité!
Je crois que la postérité,
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Le reverra, sa plaie au flanc.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier
Il traversait le rond des pipes.

De la pesanteur affranchi,
Sans y voir clair il eût franchi,
Les escaliers de Piranèse.
La lumière qui le frappait
Faisait resplendir son toupet
Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs
Se consumaient en luttés vaines.
Ils le trouvaient décourageant,
Et murmuraient: « Quel vif-argent
Ce démon a-t-il dans les veines? »

Tout le peuple criait: « Bravo! »
Mais lui, par un effort nouveau,
Semblait roidir sa jambe nue,
Et, sans que l'ont sût avec qui,
Cet émule de la Saqui
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
Il lui disait: « Théâtre, plein
D'inspiration fantastique,
Tremplin qui tressailles d'émoi
Quand je prends un élan, fais-moi
Bondir plus haut, planche élastique!

« Frêle machine aux reins puissants,
Fais-moi bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires!

« Par quelque prodige pompeux,
Fais-moi monter, si tu le peux,
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles.

« Jusqu'à ces éthers pleins de bruit,
Où, mêlant dans l'affreuse nuit
Leurs haleines exténuées,
Les autans ivres de courroux
Dorment, échevelés et fous,
Sur les seins pâles des nuées.

« Plus haut encor, jusqu'au ciel pur!
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante!
Jusqu'à ces rouges Orient
Où marchent des Dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante.

« Plus loin! plus haut! je vois encor
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des réalistes en feu.
Plus haut! plus loin! de l'air! du bleu!
Des ailes! des ailes! des ailes! »

Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut,
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

Février 1857.

COMMENTAIRE

Dans ce poème final, j'ai essayé d'exprimer ce que je sens le mieux: l'attrait du gouffre d'en haut. Et puis une des superstitions que je chéris le plus est celle qui me pousse à terminer un livre, quand je le puis, par le mot qui termine *La Divine Comédie* du Dante, par le divin mot, écrit ainsi au pluriel: *Etoiles*. (Th. de B.).

Paris, août 1873.

LES CARIATIDES

Les Caprices

En dizains à la manière de Clément Marot

I

CONGÉ

Ça, qu'on me laisse, Amour petit maraud.
Va! donne-moi la paix; je veux écrire,
A la façon de mon aïeul Marot,
Qui dans son temps n'eut jamais de quoi frire,
Quelques Dizains, car il est temps de rire.
Donc, loin de moi le vulgaire odieux
Et d'un vaillant effort, s'il plaît aux Dieux,
J'en veux polir, dans mes rimes hardies,
Autant qu'Homère, esprit mélodieux,
En son poème a fait de rhapsodies.

II

PIERROT

Le bon Pierrot, que la foule contemple
Ayant fini les noces d'Arlequin,
Suit en songeant le boulevard du Temple.
Une fillette au souple casaquin

En vain l'agace avec son œil coquin;
Et cependant mystérieux et lisse
Faisant de lui sa plus chère délice,
La blanche Lune aux cornes de taureau
Jette un regard de son œil en coulisse
A son ami Jean Gaspard Debureau (1).

III

SÉRÉNADE

Las! Colombine a fermé le volet,
Et vainement le chasseur tend ses toiles.
Car la fillette au doux esprit follet,
De ses rideaux laissant tomber les voiles,
S'est dérobée, ainsi que les étoiles.
Bien qu'elle cache à l'amant indigent
Son casaquin pareil au ciel changeant,
C'est pour charmer cette beauté barbare
Que remuant comme du vif-argent,
Arlequin chante et gratte sa guitare.

(1) Debureau, mime célèbre à cette époque; il personnifiait toujours Pierrot.

IV

LA COMÉDIE

Yeux noirs, yeux bleus, cheveux bruns, cheveux d'or,
Beaux chérubins joufflus comme des pommes,
Bouches de rose, amour, espoir trésor,
Troupeau charmé, fillettes, petits hommes,
ANGES et fleurs qu'en souriant tu nommes,
Orgueil humain justement ébloui
Tous ces bandits à l'œil épanoui
Sur leurs fronts purs ayant l'aube éternelle,
Battent des mains au vieux drame inouï
Du Commissaire et de Polichinelle.

V

BAL MASQUÉ

Blancs, jaunes, bleus, roses, comme la foudre,
Les Débardeurs, farouches escadrons
De leurs cheveux faisant voler la poudre,
Passent, nombreux comme des moucheron.
Sous l'ouragan des cors et des clairons.
L'affreux galop furieux se prolonge,
D'un élan fou dans la clarté se plonge
Chœur effréné qui jamais ne se rompt,
Et, dans un coin pensif, Gavarni songe
Que tout ce peuple est sorti de son front.

VI

PARADE

La Saltimbanque aux yeux pleins de douceur
Frappe et meurtrit les cymbales sonores.
Son front, semé de taches de rousseur,
Et plus brûlé que les rivages mores
Et rouge encore du baiser des aurores.
Charmante, elle a des bijoux de laiton;
Pour égayer son maillot de coton,
Elle a brodé sur sa jupe une guivre;
Ses cheveux, noirs comme le Phlégéon,
Sont enfermés dans un cercle de cuivre.

VII

ENFIN MALHERBE VINT

C'était l'orgie au Parnasse, la Muse
Qui, par raison se plaît à courir vers
Tout ce qui brille et tout ce qui l'amuse
Eparpillait les rubis dans ses vers.
Elle mettait son laurier de travers.
Les bons rythmeurs, pris d'une frénésie,
Comme des Dieux gaspillaient l'ambroisie!
Tant qu'à la fin, pour mettre le holà
Malherbe vint, et que la Poésie
En le voyant arriver, s'en alla.

VIII

LES PARIAS

Oh! je voudrais sur leur front innocent
Baiser tous ceux qu'on raille et qu'on opprime!
Dieux! apporter le malheur en naissant!
Toi qui sais tout, mystérieuse Rime,
Dis-moi pourquoi la tendresse est un crime.
La Terre noire à l'homme triste et vain
Prodigue tout, les blés d'or, le doux vin;
Mais qu'elle fut une amère nourrice,
L'inépuisable aïeule au flanc divin,
Pour l'Ane triste et pour le doux Jocrisse!

RONDELS

*composés à la manière
de Charles d'Orléans, Poète et Prince Français
Père de Louis XII, oncle de François I^{er}*

AVANT-PROPOS

A ARMAND SILVESTRE

Acceptez, mon cher ami, la dédicace de ces *Rondels*, et puissent-ils vous rendre un peu du plaisir que m'ont donné vos poèmes, si brillants de la glorieuse extase de l'amour. J'essaie encore une fois de ressusciter, après le *Triolet* et la *Ballade*, un de nos vieux rythmes français, dont l'harmonie et dont la symétrie sont charmantes. Des rythmes, n'en invente pas qui veut ; mais c'est quelque chose peut-être que de tirer de l'oubli quelques-uns de ceux que nos aïeux nous ont laissés en bloc, comme un tas de pierreries enfermées dans un coffre, que le féroce xvii^e siècle a failli jeter à l'eau avec tout ce qui était dedans, sans autre forme de procès.

Le gracieux poème que voici a le mérite encore d'éveiller l'image d'un rimeur qui, quoique prince par-dessus le marché, fut malheureux comme tous ses confrères, et dont le cri mélancolique : *Je suis celui au cœur vestu de noir*, doit retentir dans

votre âme. Il a, mon ami, de quoi nous faire songer, vous et moi, car, tandis qu'il évoquera en vous le souvenir de *Beaulté morte en droicte fleur de jeunesse*, il m'engagera à me souvenir, comme c'est à présent mon devoir, de *Ung vieil homme, lequel Aage s'appelle*.

Théodore DE BANVILLE.

Paris, le samedi 10 juillet 1875.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Goultes d'argent d'orfaverie;
Chascun s'habille de nouveau,
Le Temps à laissé son manteau.

CHARLES D'ORLÉANS, *Rondel*.

I

LE JOUR

Tout est ravi quand vient le jour
Dans les cieux flamboyants d'aurore.
Par la terre en fleur qu'il décore
La joie immense est de retour,

Les feuillages au pur contour
Ont un bruissement sonore;
Tout est ravi quand vient le Jour
Dans les cieux flamboyants d'aurore.

La chaumière comme la tour
Dans la lumière se colore,
L'eau murmure, la fleur adore,
Les oiseaux chantent, fous d'amour.
Tout est ravi quand vient le jour.

II

LA NUIT

Nous bénissons la douce Nuit,
Dont le frais baiser nous délivre.
Sous ses voiles on se sent vivre
Sans inquiétude et sans bruit.

Le souci dévorant s'enfuit,
Le parfum de l'air nous enivre;
Nous bénissons la douce nuit,
Dont le frais baiser nous délivre.

Pâle songeur qu'un Dieu poursuit
Repose-toi, ferme ton livre
Dans les cieus blancs comme du givre
Un flot d'astres frissonne et luit,
Nous bénissons la douce nuit.

III

LE PRINTEMPS

Te voilà, rire du Printemps!
Les thyrses des lilas fleurissent.
Les amantes qui te chérissent
Délivrent leurs cheveux flottants.

Sous les rayons d'or éclatants
Les anciens lierres se flétrissent.
Te voilà, rire du Printemps!
Les thyres des lilas fleurissent.

Couchons-nous au bord des étangs,
Que nos maux amers se guérissent
Mille espoirs fabuleux nourrissent
Nos cœurs gonflés et palpitants.
Te voilà, rire du Printemps!

IV

L'ÉTÉ

Il brille, le sauvage Eté,
La poitrine pleine de roses.
Il brûle tout, homme et choses,
Dans sa placide cruauté.

Il met le désir effronté
Sur les jeunes lèvres décloses :
Il brille le sauvage Eté
La poitrine pleine de roses.

Roi superbe, il plane irrité
Dans des splendeurs d'apothéoses
Sur les horizons grandioses ;
Fauve dans la blanche clarté,
Il brille, le sauvage Eté.

V

L'AUTOMNE

Sois le bienvenu, rouge Automne,
Accours dans ton riche appareil,
Embrase le coteau vermeil
Que la vigne pare et festonne.

Père, tu rempliras la tonne
Qui nous verse le doux sommeil.
Sois le bienvenu, rouge Automne,
Accours dans ton riche appareil.

Déjà la Nymphé qui s'étonne,
Blanche de la nuque à l'orteil,
Rit aux chants ivres de soleil
Que le gai Vendangeur entonne
Sois le bienvenu, rouge Automne.

VI

LA PÊCHE

Le pêcheur, vidant ses filets
Voit les poissons d'or de la Loire
Glacés d'argent sur leur nageoire
Et mieux vêtus que des Varlets.

Teints encore des ardents reflets
Du soleil ou du flot de moire
Le pêcheur, vidant ses filets,
Voit les poissons d'or de la Loire.

Les beaux captifs, admirez-les!
Ils brillent sur la terre noire,
Glorifiant de sa victoire,
Jaunes, pourpres et violets,
Le pêcheur vidant ses filets.

VII

LE VIN

Dans la pourpre de ce vieux Vin
Une étincelle d'or éclate;
Un rayon de flamme écarlate
Brûle en son flot sombre et divin

Comme dans l'œil d'un vieux Sylvain
Qu'une Nymphe caresse et flatte,
Dans la pourpre de ce vieux Vin
Une étincelle d'or éclate.

Il ne coulera pas en vain!
A le voir mon cœur se dilate.
Il n'est pas de ceux qu'on frelate
Et je lirai comme un devin
Dans la pourpre de ce vieux Vin.

VIII

LA PAIX

La Paix, au milieu des moissons,
Allaite de beaux enfants nus.
A l'entour, des chœurs ingénus
Dansent au doux bruit des chansons.

Le soleil luit dans les buissons,
Et sous les vieux arbres chenus
La Paix, au milieu des moissons,
Allaite de beaux enfants nus.

Les fleurs ont de charmants frissons.
Les travailleurs aux bras charnus,
Hier soldats, sont revenus.
Et tranquilles, nous bénissons
La Paix, au milieu des moissons.

BALLADES JOYEUSES

*pour passer le temps
composées à la manière de François Villon
excellent poète
qui a vécu sous le règne du Roi Louis le onzième*

AVANT-PROPOS

J'essaie aujourd'hui de rendre à la France une des formes de poème les plus essentiellement françaises qui aient existé, cette *Ballade* de François Villon que Marot garda avec un soin jaloux et que La Fontaine tâchait de ranimer, ne pouvait se décider à laisser mourir, dans un temps où, malgré la réunion des plus grands poètes, s'était perdu le sentiment du Rhythme lyrique. La *Ballade* a pour elle la clarté, la joie, l'harmonie chantante et rapide, et elle unit ces deux qualités maitresses d'être facile à lire et difficile à faire ; car, bien qu'elle pose les problèmes les plus ardues de la versification, contenus sur des rimes pareilles, que fournit à grand-peine la langue française, elle a ce mérite infini qu'une *Ballade* bien faite (de Villon) semble au lecteur n'avoir coûté aucun effort et avoir jailli comme une fleur.

Il n'est pas besoin de dire que la langue du xv^e siècle et celle d'aujourd'hui sont absolument différentes entre elles ; or, quiconque transporte des formes de poèmes d'un idiome dans un autre, doit, comme Horace le fit pour les Grecs, accepter de ses devanciers toutes leurs traditions, même dans le

choix de sujets. Ainsi ai-je dû agir, et cependant mon effort fût demeuré stérile et je n'eusse été de mon temps dans le cadre archaïque, et si dans la strophe aimée de Charles d'Orléans et de Villon je n'eusse fait entrer le Paris de Gavarni et de Balzac, et l'âme moderne ! En un mot, j'ai voulu non évoquer la Ballade ancienne, mais la faire renaître dans une fille vivante qui lui ressemble, et créer la Ballade nouvelle. Si j'ai réussi dans mon entreprise, et plaise à Dieu qu'il en soit ainsi ! j'y aurai bien peu de mérite, venant après les grands lyriques de ce siècle, qui façonnant les esprits comme les rythmes, nous ont à l'avance taillé et aplani le peu de besogne qu'ils nous ont laissée à achever. Pourtant, je sens en moi une sorte de petit orgueil d'ouvrier, en venant restituer un genre de poème sur lequel Victor Hugo n'a pas mis sa main souveraine : car, en fait de forme à renouveler, il nous a laissé si peu de chose à tenter après lui !

Th. DE BANVILLE.

Juin 1873.

I

BALLADE SUR LUI-MÊME

Assembleur de rimes, Banville,
C'est bien que les Chardonnerets
Chantent dans les bois de Chaville;
Mais veux-tu chez les Turcarets
Emplir ton coffre et des coffrets?
Plante là ton rêve féérique!
C'est bien dit, mais je ne saurais,
Je suis un poète lyrique.

Je puis encor charmer la ville
Avec la flûte de Segrais ;
Mais exercer un art servile,
Comment l'oserions-nous, pauvrets!
Si je le pouvais, j'aimerais
La toile-cuir et l'Amérique ;
Mais de quoi servent les regrets?
Je suis un poète lyrique

Mon allure est trop peu civile.
Toujours (autrement je mourrais)
Fuyant toute besogne vile,
Je retourne aux divins retraits,

Comme, fuyant l'impur marais,
A travers la nue électrique
L'oiselet retourne aux forêts;
Je suis un poète lyrique

ENVOI

Prince, voilà tous mes secrets,
Je ne m'entends qu'à la métrique;
Fils du dieu qui lance des traits,
Je suis un poète lyrique.

Juillet 1869.

II

BALLADE A SA MÈRE

MADAME ELISABETH ZÉLIE DE BANVILLE

Toujours charmé par la douceur des vers,
Ne pense pas que je m'en rassasie.
Même à cette heure, en dépit des hivers,
J'ai sur la lèvre un parfum d'ambroisie,
Né pour le rythme et pour la poésie,
Dans nos pays, où, tenant son fuseau,
Le long des prés où chante un gai ruisseau
Va la bergère au gré de son caprice,
Je surprénais les soupirs du roseau:
Tu le sais, toi, ma mère et ma nourrice.

Tout a son prix; mais hors les lauriers verts,
Je puis encor tout voir sans jalousie,
Car chanter juste en des mètres divers
Serait ma loi, si je l'avais choisie;
Quand m'emporta la sainte frénésie,
Parfois, montant Pégase au fier naseau,
J'ai de ma chair laissé quelque morceau
Parmi les rocs; plus d'une cicatrice
Marquait alors mon front de jouvenceau:
Tu le sais, toi, ma mère et ma nourrice.

Et je me crois maître de l'univers!
Car pour orner ma riche fantaisie,
J'ai des rubis en mes coffres ouverts,
Tels qu'un avare ou qu'un sultan d'Asie.
Foin de l'orgueil et de l'hypocrisie!
Comme un orfèvre, avec le dur ciseau
Dont mainte lime affûte le biseau,
Je dompte l'or sous ma main créatrice
Car une fée enchantà mon berceau,
Tu le sais, toi, ma mère et ma nourrice.

ENVOI

(Ma Mère), ainsi j'aurai fui tout réseau
N'étant valet, seigneur, ni damoiseau.
(Que de ce mal jamais je ne guérisse!)
J'aurai vécu libre comme un oiseau
Tu le sais, toi, ma mère et ma nourrice.

19 novembre 1869.

III

BALLADE DE VICTOR HUGO
PÈRE DE TOUS LES RIMEURS

En ce temps dédaigneux, la Rime
A force amants et chevaliers.
Ces chanteurs, pour qu'on les imprime
Accourent chez nos hôteliers
De Voyron, pays des toiliers,
D'Auch, de Nuits, de Gap ou de Lille,
Et nous en avons par milliers,
Mais le père est là-bas, dans l'île (1).

Les uns devant le mont sublime
Bâtissent de grands escaliers
Qui vont jusqu'à la double cime;
Ceux-là, comme des oiseliens,
Prennent des rythmes singuliers,
Ou rejoignent l'Abbé Delille (2)
Par le chemin des écoliers;
Mais le père est là-bas, dans l'île.

(1) Pendant l'exil de Victor Hugo à l'île de Guernesey

(2) L'Abbé Delille, poète 1738-1813, il excellait dans les
tours de force descriptifs.

D'autres encor tiennent la lime;
D'autres, s'adossant aux piliers,
Heurtent la sottise unanime
De leurs fronts, comme des béliers:
D'autres, effrayant les geôliers
Du grand cri de Rouget de l'Isle (1)
Brisent nos fers et nos colliers;
Mais le père est là-bas, dans l'île.

ENVOI

Gautier (2) parmi ces joailliers
Est prince, et Leconte de l'Isle
Forge l'or dans ses ateliers;
Mais le père est là-bas, dans l'île.

Août 1869.

(1) La Marseillaise.

(2) Théophile Gautier, si admiré par Banville.

THÉÂTRE

RIQUET A LA HOUPPE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

EN VERS

PERSONNAGES

RIQUET A LA HOUPPE.

LA PRINCESSE ROSE.

LE ROI MYRTIL.

CLAIR DE LUNE.

LUCIOLE.

LA FEE DIAMANT.

LA FEE CYPRINE.

ZINZOLIN.

LE PRINCE D'ARAGON.

LE PRINCE D'ILLYRIE.

LE PRINCE DE MAROC.

RIQUET A LA HOUPPE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

Dans la forêt. Un paysage de sources, de roches moussues, d'arbres tordus par l'âge. L'aurore empourpre le ciel. La fée Diamant, qui dormait sur un lit de mousse, vient de s'éveiller. La fée Cyprine l'aperçoit et vient à elle.

LA FÉE DIAMANT, LA FÉE CYPRINE

LA FÉE CYPRINE

Salut, riante fée, heureuse Diamant.

LA FÉE DIAMANT

Bonjour, adorable Cyprine.

LA FÉE CYPRINE

L'esprit est votre lot charmant.

LA FÉE DIAMANT

Comme la rose purpurine,
Vous régnez, et c'est vous qui donnez la beauté,
Dont s'enivre à plaisir le regard enchanté.
On vous adore aussi dans les deux hémisphères;
Car, enchaînant partout les hommes sous vos lois,
Vous fûtes déesse autrefois.

LA FÉE CYPRINE

Parlons un peu de nos affaires.

LA FÉE DIAMANT

Volontiers, si cela vous plaît.
 Mon filleul, Riquet à la Houppe,
 Est spirituel, mais si laid

Qu'il fait peur aux Amours dont vous guidez la troupe

LA FÉE CYPRINE

La fille du roi Myrtil,
 La belle princesse Rose,
 Victime d'un sort morose,

Plait aux yeux; mais l'esprit chez elle est peu subtil.

Si bien, hélas! que ma chère filleule
 Pour unique ornement n'a que sa beauté seule.

LA FÉE DIAMANT

Mais, s'il vous en souvient, par toute notre cour
 Cela fut décrété naguère à son baptême,
 Pour rendre quelque prince aussi beau que le jour
 Elle n'aura qu'à lui dire: Je t'aime!

LA FÉE CYPRINE

De même, le prince Riquet
 Peut à la plus sotté princesse
 Faire avoir ce qui lui manquait.
 S'il l'aime, aussitôt elle cesse

D'être sotté; bien vite, elle aura de l'esprit;
 Et, comme en un vallon désert le lys fleurit,

On verra sa pensée éclore
 Sous les feux rougissants de la naissante aurore.

LA FÉE DIAMANT

Le moyen, fait comme il est,
Que votre filleule Rose
Aime mon filleul si laid?
Elle sur qui se repose
L'abeille! Elle que son nom
Peint au vif!

LA FÉE CYPRINE

Et pourquoi non?

Tel dont la pauvre figure
Était d'un fâcheux augure,
Sait jouer parfaitement
Son personnage d'amant.

Pour plaire, il faut brûler d'une vivante flamme
Et trouver de ces mots qui coulent jusqu'à l'âme.
Or tel qui n'est pas beau s'en acquitte fort bien;
Et l'amour n'en fait qu'à sa tête.
Je me dis plutôt: le moyen
Que votre prince aime une bête?
Peut-il donc chérir des appas
Qui s'ignorent?

LA FÉE DIAMANT

Et pourquoi pas?

Rose est comme un portrait des merveilles des cieux.
Ce sont des bijoux précieux
Que ses prunelles d'améthyste,
Et son profond regard d'enfant n'est jamais triste.
Ses cheveux sont si doux aux caresses du vent
Qu'il les éparpille en rêvant;
Sa bouche gracieuse est une fleur vermeille;
Et si tout ce trésor sommeille,
C'est à Riquet de l'éveiller.

LA FÉE CYPRINE

Eh bien! nous saurons travailler
 A créer l'amour mutuelle
 Qui doit rendre l'un beau, l'autre spirituelle.

LA FÉE DIAMANT

Mais, pour l'instant, le gai matin
 Autour de nous répand des haleines de thym.

LA FÉE CYPRINE

En s'éveillant, la fraise mûre
 Rougit dans l'herbe verte et le ruisseau murmure.

LA FÉE DIAMANT

Les oiseaux dans le buisson
 Vocalisent leur chanson.

LA FÉE CYPRINE

Allons-nous en avec nos pensives compagnes,
 Cependant que le ciel aux riantes couleurs
 Borde la frange des campagnes, —

LA FÉE DIAMANT

Allons, tressant nos chants heureux avec les leurs,
 Bondir légèrement sur la terre apaisée, —

LA FÉE CYPRINE

Et pour nous griser de rosée,
 Boire dans la coupe des fleurs.

(Les deux fées se retirent d'un pas léger et disparaissent derrière les roches.)

SCENE II

Devant le palais du roi Myrtil. Un parc, jadis orné dans le goût de Le Nôtre, mais devenu sauvage. Les fleurs l'ont pris d'assaut; c'est une orgie de floraison et de verdure. Le palais tombe en ruine et ne tiendrait plus debout, s'il n'avait été raccommoqué par les reprises qu'y ont faites les jasmins et les roses. A droite, sur le devant de la scène, une grotte de rocaille envahie et à demi cachée par les plantes grimpantes. Le roi Myrtil et Clair de Lune entrent ensemble.

MYRTIL, CLAIR DE LUNE

MYRTIL

Clair de Lune, je suis un prince déplorable.
Mon sceptre, d'or jadis, est un bâton d'érable.

CLAIR DE LUNE

Vos sujets, dans les bois jouant de leurs pipeaux,
Se refusent, en masse, à payer des impôts.

MYRTIL

Si je jette les yeux sur mes finances, qu'est-ce
Que j'y vois, ami?

CLAIR DE LUNE

Pas un sou dans votre caisse.

MYRTIL

Le néant s'y blottit, dans une ombre noyé.

CLAIR DE LUNE

Oui, nous manquons d'or vierge et d'argent monnoyé.

MYRTIL

En cette cour muette, où la Pauvreté loge,
 Pour mesurer le temps, je n'ai pas une horloge.
 L'instant fuit en silence, et moi, le roi Myrtil,
 Je demande au soleil troublé: Quelle heure est-il?
 Ma pourpre, glorieux lambeau, montre la corde
 Et s'effile. Est-ce vrai?

CLAIR DE LUNE

Sire, je vous l'accorde.

MYRTIL

Autour de moi, vois-tu des courtisans?

CLAIR DE LUNE

Pas un.

MYRTIL

Tous ont fui, délaissant le malheur importun,
 Hormi toi, mon fou. Seul, avec un petit page,
 Tu composes ma cour et tout mon équipage.

CLAIR DE LUNE

Nous sommes de la sorte au-dessus des partis
 Et des brigues.

MYRTIL

Les chiens eux-mêmes sont partis.

CLAIR DE LUNE

Nous ne serons donc pas mordus.

MYRTIL

Mon donjon croule
 Et ses mâchicoulis disparaissent en foule.
 Vois cette grotte, dont les turbulents jasmins
 Accrochent la rocaille avec leurs blanches mains;
 Bien souvent il en sort des chansons étouffées.

CLAIR DE LUNE

Oui, ce parc est si vieux qu'il y revient des fées.

MYRTIL

Comment les hautes tours avec les pont-levis
S'émiettèrent au sein des fossés, tu le vis!

CLAIR DE LUNE

Par bonheur, Mai, prodigue en ses métamorphoses,
Répare le donjon malade avec des roses;
Et les rosiers grimpants, enflammés de courroux
Contre vos murs disjoints, en ont bouché les trous.
Sur la fenêtre absente ils tressent une claie.

MYRTIL

Ami, tu mets encor le doigt sur une plaie.
Oui, l'un de mes fléaux, de mes pires malheurs,
C'est l'insurrection formidable des fleurs.
Ce jardin eut jadis des allures exactes
Comme une tragédie.

CLAIR DE LUNE

Il semblait en cinq actes
Et l'on y voyait tout réglé par le ciseau.

MYRTIL

O deuil! le papillon, l'arbre, la fleur, l'oiseau
Jettent sur ses dessins leurs parures futiles,
Et l'on y voit un tas de choses inutiles.

CLAIR DE LUNE

Les plus coupables sont ces farouches rosiers
Qui, fous, extravagants, flambants, extasiés,
Entrent dans le palais du roi comme en des bouges,
Traînant partout leurs fleurs jaunes, roses et rouges.

MYRTIL

Mon parc est infesté par les volubilis.

CLAIR DE LUNE

On y marche au hasard sous des forêts de lys.

MYRTIL

Et mes gazons, jadis corrects, ont l'air d'être aises
Quand cet affreux désordre y fait pousser des fraises.

CLAIR DE LUNE

La violette y fait ses fredaines aussi.

MYRTIL

Eh bien! ce n'est pas là mon plus cruel souci.
Que l'acanthé et l'œillet poussent à l'aventure,,
Je m'en'ris. Connais mieux le mal qui me torture.
Ma fille...

CLAIR DE LUNE

Sire, elle est belle comme le jour.
Joie et ravissement des yeux mortels, amour
De la lumière, dont le baiser la caresse,
Son visage et son air sont d'une enchanteresse.
L'abeille sur sa lèvre irait prendre le miel.
Ses yeux mystérieux sont comme un profond ciel;
Et le tragique hiver cesse d'être morose,
En voyant les regards de la princesse Rose,
Que la pervenche trouve aussi doux que les siens.

MYRTIL

Elle est superbe. Mais son esprit!

CLAIR DE LUNE

Je conviens
Que parfois les pensers où son âme se noie
Sont bizarres.

MYRTIL

Ma fille est bête comme une oie.
Oui, ma Rose, merveille et joyau de ce temps,
Parle comme peut faire un enfant de sept ans.
Comment la marier, ma pauvre fille Rose?
Pour dot, elle n'a rien du tout!

CLAIR DE LUNE

C'est peu de chose.
Mais j'ai, me confiant à ses divins attraits,
Chez tous les rois voisins envoyé ses portraits,
Et tous viendront, épris d'une beauté si rare.

MYRTIL

Ah! cela manque ici de marbre de Carrare!
Et quand les rois verront ce palais abaissé
Et ma chère princesse ignorant l'A, B, C,
Ils s'enfuiront. Je sens une frayeur mortelle.

CLAIR DE LUNE

La princesse! Elle vient, taisons-nous.

MYRTIL

Oui, c'est elle.

(Rose entre, distraite, sans voir le roi Myrtil et Clair de Lune, et tout occupée de la poupée qu'elle tient dans ses bras.)

SCENE III

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, ROSE

CLAIR DE LUNE

On dirait, à la voir, un sylphe aérien.

MYRTIL

Il est trop évident qu'elle ne pense à rien !
Clair de Lune, voilà ce qui me désespère.

*(Il va vers Rose et la baise au front. La princesse
semble s'éveiller comme d'un rêve.)*

Ma chère enfant, comment te portes-tu ?

ROSE

Mon père,

Je ne sais pas.

MYRTIL

As-tu quelque chagrin secret ?
Parle sincèrement. Clair de Lune est discret.
Veux-tu que ce bon fou te chante une ballade ?

ROSE

Non.

MYRTIL

D'où vient ton ennui ?

ROSE

Ma poupée est malade.

MYRTIL

Malade! une poupée!

ROSE

Oui.

MYRTIL, *bas à Clair de Lune.*

Dis, la comprend-on?

(Haut à Rose.)

Mais c'est un joujou fait de bois et de carton,
Dont la bouche muette à l'air d'une accolade,
Et qui, par conséquent, ne peut être malade.

(Montrant dédaigneusement la poupée.)

Souffrir, elle! ceci!

ROSE

Voyez, Sire, sa main

Est brûlante.

MYRTIL

Allons donc! elle n'a rien d'humain

ROSE

Si fait.

MYRTIL

Elle est en bois, comme tu le soupçonnes.

ROSE

Mais, mon père, en quoi donc sont les autres personnes?

MYRTIL, *découragé.*

Hélas!

CLAIR DE LUNE, à *Rose*.

Votre poupée a l'air fort aguerré.
N'en doutez pas, son mal sera bientôt guéri.

MYRTIL, à *Rose*.

Veux-tu, pour oublier cette crainte importune,
Quelque robe, couleur de soleil ou de lune?

(Bas à Clair de Lune.)

Par bonheur, rien ne reste à son esprit changeant,
Car j'offre des trésors, mais je n'ai pas d'argent.

CLAIR DE LUNE, *bas à Myrtil, avec conviction*.

Non. Pas du tout.

MYRTIL, *haut, à Rose*.

Veux-tu des plumages de merles
Blancs? Veux-tu des saphirs avec des rangs de perles?
Ou bien quelque dentelle avec son fin réseau?

*(La princesse pose sa poupée sur un banc de
marbre, où elle l'oubliera complètement et ne
la reprendra plus.)*

Parle. Que te faut-il?

ROSE

Je voudrais être oiseau.

CLAIR DE LUNE

Pour vous perdre dans l'air, plein de ténébreux voiles

ROSE

Non. Je demanderais mon chemin aux étoiles.
J'irais dans la nuit bleue, — et ce serait si doux! —
Ou bien je reviendrais, le soir, dormir chez nous.

MYRTIL

Oiseau! mon sang! Voilà, certes, une autre paire
De manches! Mais alors que deviendrait ton père.
Car comment un oiseau quelconque pourrait-il
Être princesse, et fille aussi du roi Myrtil?

(*Avec câlinerie.*)

Certains oiseaux sont bleus ou couverts d'écarlate;
Mais, bien qu'un riche azur sur leurs manteaux éclate,
On en fait de plus beaux pour les filles des rois.

ROSE, *qui n'a pas écouté.*

Je sais un très beau conte. Il était une fois
Un prince tout petit, revêtu d'une armure
D'or vermeil, qui brillait comme une orange mûre?

(*A Myrtil.*)

Il n'était pas plus grand que votre petit doigt.

MYRTIL

Vraiment?

(*Bas à Clair de Lune.*)

Je veux flatter sa manie.

CLAIR DE LUNE, *bas, à Myrtil.*

On le doit.

ROSE

Il vit une princesse au vêtement de cygne
Qui voguait sur le fleuve et qui lui faisait signe.

MYRTIL

Elle était grande?

ROSE

Non. Plus petite que lui.
Or, comme elle semblait implorer son appui,
Il s'élançait vers elle, —

MYRTIL, *bas, à Clair de Lune.*

Étrange baliverne!

ROSE

Lorsqu'un géant affreux sortit d'une caverne.
Alors le prince...

(S'interrompant. A Clair de Lune.)

Mais qu'as-tu donc? Tu souris?

CLAIR DE LUNE, *à Rose.*

Le géant était grand, lui?

ROSE

Comme une souris.

Le beau prince criait: Me voici, ma chère âme!
Quand le géant se mit à vomir une flamme,
Et les daims s'enfuyaient sur les monts chevelus.

MYRTIL

Alors, qu'arriva-t-il?

ROSE

Alors...

(Perdant tout à coup le fil de ses idées.)

Je ne sais plus.

Car la brise qui passe et le vent si rapide
Ont emporté la fin du conte.

*(La princesse sort, toujours absorbée et comme
suivant quelque nouvelle rêverie.)*

SCENE IV

MYRTIL, CLAIR DE LUNE
puis ZINZOLIN

MYRTIL

Elle est stupide.

CLAIR DE LUNE

Ah! Sire!

(Entre le page Zinzolin, sans manteau.)

Mais voici mon page. Que veut-il?
Parle Zinzolin.

ZINZOLIN

Sire! Auguste roi Myrtil!

Un prince, qui déjà près de nous se repose,,
Vient demander la main de la princesse Rose.

MYRTIL, à *Clair de Lune*.

Bon! Voilà du nouveau pour nous désennuyer.

(A Zinzolin.)

Donc, un prince!

ZINZOLIN

Oui, Seigneur, avec son écuyer.

Ils viennent d'une riche et lointaine province;
Mais, entre eux deux, quel est l'écuyer et le prince,
Je l'ignore. L'un est charmant, vêtu d'habits
Magnifiques. Il a sur sa toque un rubis.
Son mérite, à le voir, ne doit pas être mince,
Car il est en effet cousu d'or.

MYRTIL

C'est le prince.

Allez-vous-en, fuyez, tous mes chagrins d'hier!

(A Zinzolin.)

Beau disais-tu?

ZINZOLIN

Très beau.

MYRTIL

C'est donc le prince. Et fier?

ZINZOLIN

Son beau lévrier blanc sur mon manteau se vautre

MYRTIL, *charmé.*

Bien. A merveille!

ZINZOLIN

L'autre...

MYRTIL

Eh! que m'importe l'autre!

N'en parlons pas.

ZINZOLIN

C'est qu'il est bizarre...

MYRTIL, *sévèrement.*

Tais-toi.

*(A Clair de Lune.)*Mais comment ferons-nous dîner ce fils de roi?
Avons-nous quelque mets? Des confitures sèches?

CLAIR DE LUNE

Non. Mais je saisirai mon bon arc et mes flèches,
Et pour peu qu'un hasard me serve, il se pourrait
Qu'on trouvât des gibiers errant dans la forêt!

MYRTIL

Bon. Mais songeons au reste. Il faut, pour qu'on s'assoie,
Des sièges recouverts de velours ou de soie.
Avons-nous des fauteuils? Les damas sont passés,
Peut-être bien?

CLAIR DE LUNE

Oui, Sire, et tous les bois cassés.

MYRTIL

Recevons donc ces fleurs de la chevalerie
Dans quelque astucieuse et vague galerie.

ZINZOLIN

Mais dois-je faire entrer leur suite?

MYRTIL

Pas du tout.

Des suites! à ce mot absurde, mon sang bout.
Quoi! Faut-il donc qu'un prince honoré se commette
A traîner ce que traîne au ciel une comète?
Ceux qui suivent les rois, derrière eux prosternés,
Ce sont des figurants distraits ou consternés,
Qui lèchent les talons de l'aveugle Fortune.
Le prince et l'écuyer, tout seuls!

(Zinzolin sort.)

Viens, Clair de Lune.

(Ils sortent.)

ACTE DEUXIEME

SCENE PREMIERE

Dans le palais. Une galerie tendue de superbes tapisseries, représentant des sujets héroïques, mais fanées, arrachées et déchirées; d'ailleurs entièrement vide de meubles.

MYRTIL, CLAIR DE LUNE

MYRTIL

Cette tapisserie était belle, jadis.
Elle représentait l'histoire d'Amadis;
Mais les soleils d'été, les rats et la poussière
L'ont rongée à l'envi de leur dent carnassière,
Jusque dans son palais bravant le roi Myrtil.

CLAIR DE LUNE

En effet, je la vois s'en aller fil à fil.

MYRTIL

Clair de Lune, voyons, penses-tu qu'elle fasse
Encore illusion?

CLAIR DE LUNE

Non. Sa trame s'efface.
Elle s'envolera, s'il vient un coup de vent.

MYRTIL

Eh bien! pour la cacher, nous nous mettrons devant.
Et nous fredonnerons si la tempête grince.

CLAIR DE LUNE

Mais quelqu'un vient.

MYRTIL

C'est lui, sans doute, c'est le prince!

CLAIR DE LUNE

Tant pis! Faute de siège, il restera debout.

MYRTIL

Bon accueil, soit, mais pas de fauteuils! Voilà tout

SCENE II

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, ZINZOLIN,
LUCIOLE

ZINZOLIN, *annonçant.*

Monseigneur le...

LUCIOLE, *écartant Zinzolin et l'empêchant d'achever.*

Géant, qui pèses moins d'une once,
Tais-toi! Je ne veux pas, te dis-je, qu'on m'annonce.

MYRTIL, *bas, à Clair de Lune.*

Bizarre. Que dis-tu de ce prince, mon fou?

*(Zinzolin sort. Luciole s'avance et plie le genou
devant le roi Myrtil.)*

SCENE III

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, LUCIOLE

LUCIOLE

O roi Myrtil! je plie humblement le genou
Devant votre front pur, que sa blancheur décore.

MYRTIL, *relevant Luciole.*

Oui, je suis l'âpre hiver et vous êtes l'aurore.

LUCIOLE

Sire, en sa splendeur d'astre au monde essentiel,
Une étoile flamboie et brille au fond du ciel,
Et les pâtres, cherchant sa trace coutumière,
La suivent, ayant pris pour guide sa lumière.
Tels, d'un pays lointain, Sire, deux compagnons
Sont venus, — vous saurez dans un instant leurs nom
Attirés par l'éclat de la princesse Rose.

MYRTIL

Elle est mon seul bonheur, en cet âge morose
Où chaque instant s'enfuit de nous avec effroi.

LUCIOLE

Celui qui l'ose aimer, Sire, est un fils de roi
Connu dans l'univers par d'illustres conquêtes.

MYRTIL

Il suffit de vous voir pour savoir qui vous êtes.

LUCIOLE, *modeste.*

Oh! Sire!

(Se pavanant et faisant la roue.)

N'est-ce pas que mon habit est bien?

(Le roi, stupéfait d'une telle frivolité, garde le silence. Clair de Lune comprend qu'il doit répondre à sa place.)

Que pensez-vous du col?

CLAIR DE LUNE

Un souffle aérien.

LUCIOLE

Ce taffetas changeant vaut-il pas qu'on l'admire?

CLAIR DE LUNE

On dirait l'eau d'un lac où le soleil se mire.

LUCIOLE, *montrant complaisamment son épée.*

Et ceci? La poignée est en acier poli.

N'a-t-elle pas bon air?

CLAIR DE LUNE

Très bon.

(Entre la princesse. Elle s'approche de Luciole, touche ses vêtements, et le considère avec une extase naïve, le prenant pour un pantin.)

SCENE IV

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, LUCIOLE
ROSE

ROSE, *admirant Luciole.*

Qu'il est joli!

LUCIOLE, *flatté.*

Madame...

ROSE

Il parle donc? Oh! la belle parure!
Il a dû coûter cher, avec cette dorure.

MYRTIL, *à Luciole.*

Seigneur, ma fille est gaie et plaisante souvent.

LUCIOLE

Fort bien.

MYRTIL

Excusez-la.

LUCIOLE, *s'inclinant.*

Sire!...

ROSE

Est-ce qu'on le vend
Avec le beau rubis et la petite épée?

MYRTIL, *sévèrement.*

Rose!

ROSE, *câline.*

Donnez-le-moi, Sire. Pour ma poupée!

MYRTIL

Taisez-vous! Oh! ceci mérite une leçon.
Traiter un fils de roi d'une telle façon!
On dirait qu'elle vient du fond d'une province.

LUCIOLE

Mais, Sire, excusez-moi, je ne suis pas le prince.

MYRTIL

Alors, qu'êtes-vous donc? Répondez.

LUCIOLE

Je le puis.

MYRTIL

Le prince, quel est-il?

LUCIOLE

Auprès de lui je suis
Ce que près du lion est une bestiole.
Je suis son écuyer, le comte Luciole.

MYRTIL

Un écuyer! Maraud, que ne le disais-tu?

LUCIOLE

Mon maître, de splendeur et de pompe vêtu,
Que suit le vol fameux des Victoires en troupe,
Est le prince Riquet à la Houppes.

MYRTIL, *étonné.*

A la Houppes!

(*Revenant à son idée.*)

Que ne s'est-il montré?

LUCIOLE

Ce héros, mon appui,
A voulu que d'abord je vous parle de lui.

MYRTIL

En de tels embarras que voulez-vous qu'on fasse?
Pourquoi ce prince a-t-il besoin d'une préface?
Parle. N'est-il pas brave?

LUCIOLE

A la gloire soumis,
Il a partout vaincu des milliers d'ennemis.

MYRTIL

Est-il pauvre?

LUCIOLE

Entassés au fond de ses cavernes,
Des trésors, près de qui les astres semblent ternes
Sont gardés, tout le long d'un vaste corridor,
Par des chiens de saphir et des guerrières d'or.

MYRTIL

N'est-il pas beau?

LUCIOLE

Si fait. L'une de ses prunelles
Y voit bien.

CLAIR DE LUNE

L'autre?

LUCIOLE

Habite en des nuits éternelles.

MYRTIL

Eh! qu'importe!

CLAIR DE LUNE

Un seul œil, qu'emplit le ciel profond,
C'est bien assez pour voir ce que les hommes font.

LUCIOLE

Son dos n'est pas bossu, mais il ne s'en faut guère.

MYRTIL

Tant mieux.

CLAIR DE LUNE

La ligne droite est banale et vulgaire.

LUCIOLE

Sa jambe...

MYRTIL, *d'un ton irrité et impérieux.*

Va chercher ton maître.

*(Luciole, intimidé par la colère du roi Myrtil,
n'ose répliquer et sort.)*

SCENE V

MYRTIL, CLAIR DE LUNE, ROSE, puis
LUCIOLE et RIQUET A LA HOUPPE

MYRTIL, *indigné.*

Il lui manquait

De respect!

CLAIR DE LUNE

Tout à fait. Mais...

LUCIOLE, *annonçant.*

Le prince Riquet

A la Houppe!

MYRTIL, *à Rose.*

A ses vœux ne sois pas trop rebelle,

Dis?

ROSE

Non, mon père.

(Entre le prince Riquet à la Houppe, avec l'air gai, bon et aimable, mais cruellement disgracié, borgne, bossu, boîteux, tortu, chauve, avec une houpe de cheveux, au milieu de la tête. A sa vue, le roi Myrtil, et son bouffon s'enfuient, en poussant un cri d'horreur. Puis Rose s'avance près de Riquet et d'abord le regarde curieusement, puis s'enfuit de même en poussant un grand cri.)

MYRTIL et CLAIR DE LUNE, *s'enfuyant et criant.*

Ah!

ROSE, *de même.*

Ah!

RIQUET, *foudroyé d'admiration et suivant des yeux la princesse Rose qui disparaît.*

Terre et cieux! Qu'elle est belle!

(Il sort avec Luciole.)

SCENE VI

Dans la forêt. Riquet, assis sur une roche moussue, rêve extasié et déjà en proie à l'obsession de l'amour.

RIQUET, puis CLAIR DE LUNE

RIQUET

Rose! Rose! Doux nom glorieux et vainqueur!
Nom que redit ma bouche et qui m'emplit le cœur
Ton charme pénétrant de mes pleurs est la cause.
Rose, être gracieux! Rose! princesse Rose!
Mieux que le flot vermeil sorti du noir raisin
Il m'enivre, ton nom chéri!

CLAIR DE LUNE, *entrant.*

Bonjour cousin.

RIQUET

Qu'est-ce à dire?

CLAIR DE LUNE

Une idée en ma cervelle trotte.
C'est que je veux t'offrir, ami, cette marotte.

RIQUET

Drôle!

CLAIR DE LUNE

J'avais pensé, marchant sans savoir où,
Que de tous les humains c'était moi le plus fou.
Rester dans une cour lorsque tout fuit loin d'elle,

Ne pas suivre le flot stupide, être fidèle
 J'imaginai que rien n'était plus insensé;
 Mais c'était une erreur et tu m'as dépassé.
 Plus que la mienne encor ta folie est certaine.

RIQUET, *se levant.*

Comment?

CLAIR DE LUNE

Regarde-toi, cousin, dans la fontaine.
 Ainsi fait, bossu, noir comme un marchand d'Alep,
 Très chauve, fors ta huppe, et tortu comme un cep
 De vigne, dont les ans font grisonner l'écorce,
 Moins droit que le dessin d'une colonne torse,
 Par surcroît borgne aussi, tu t'avisés d'aimer!
 Et qui? Celle qui n'a qu'à venir pour charmer.
 Qui? La princesse Rose, une beauté céleste!
 Donc, si tu ne t'en vas sans retard, d'un pied leste,
 Nul n'est plus fou que toi, ces bois m'en sont témoins.
 Retourne chez toi. Va, mon confrère.

RIQUET

Du moins,

Si je suis fou, je suis en même temps un prince.

*(Il jette une bourse d'or à Clair de Lune,
 qui la saisit au vol.)*

CLAIR DE LUNE

Puisqu'en ces lieux le sort a voulu que je vinsse,
 Envers vous je fus dur. Vous vous êtes vengé.
 L'or, par le vil troupeau des hommes louangé,
 Traîne après sa splendeur un cortège funeste:
 Le mensonge et la haine et la guerre et la peste.
 Avoir de l'or, c'est donc être un misérable. Or,
 Vous m'en avez donné pas mal. Eh bien! cet or

Qui produit tous les maux dont aucun ne s'excepte,
Pour ma punition, monseigneur, — je l'accepte!
Mais, croyez-moi, fuyez, allez-vous-en d'ici.
Et dussiez-vous en croupe emporter le souci,
Que votre cheval coure et galope sans cesse
Et vole!

RIQUET

Et qui te dit que j'aime la princesse?

CLAIR DE LUNE

Qui me le dit? Mais tout. Ces soupirs d'orphelin
Bons à faire tourner les ailes d'un moulin,
Et la morne pâleur qui couvre ce front blême.
Vous aimez la princesse!

(Il sort.)

SCENE VII (1)

RIQUET

Il a raison. Je l'aime.

C'en est fait, ce triste cœur bat!
La fièvre me dévore, et sous l'ombre des chênes
Je me traîne, lié par d'invisibles chaînes,
Et prisonnier de guerre, et vaincu sans combat.
Hier encor, je bravais l'adorable martyr
Qui me brûle et m'attire.

Toi qui m'a pris, Amour, dans ton filet,
Dis, que faut-il que j'ose?
A mon aspect on fuit, tant je suis laid!
Et je suis fou de la princesse Rose.

Rions-en, de peur d'en pleurer!
Car depuis un instant le sort qui me torture
Me jette en une telle et si folle aventure
Qu'il faut vraiment en rire, ou me désespérer.
Eh bien! jusqu'à la lie enfin vide la coupe,
O Riquet à la Houppé!

(1) Plaisant resouvenir des Stances du *Cid*. Riquet parle comme Rodrigue.

Oui, ce tortu, ce borgne, ce bossu,
Ce monstre à l'air morose
Que l'oiseau raille en son abri moussu,
Est amoureux de la princesse Rose.

Puisqu'il me faut aimer, hélas !
Pourquoi suis-je loti d'un si piteux visage
Contraire aux lois, aux mœurs, au caprice, à l'usage,
Au lieu d'avoir les traits de Narcisse ou d'Hylas ?
Mais, puisque désormais je dois mourir ou vivre
Pour celle qui m'enivre,
Pauvre insensé, dont l'œil est ébloui
De cette fleur éclore,
Par le secours d'un prodige inouï
Tâchons de plaire à la princesse Rose.

Non, va-t'en, chimérique espoir !
Car le moyen de plaire avec cette enveloppe ?
Avec ce dos rebelle et ce front de cyclope ?
Je dois m'aller cacher sous quelque ombrage noir
Dans ces bois, où bientôt les loups de roche en roche
Fuiront à mon approche.
En vain l'amour décevant m'appelait :
Tout à mes vœux s'oppose.
A mon aspect on fuit, tant je suis laid !
Et je suis fou de la princesse Rose.

(Depuis un instant, la fée Diamant a paru derrière un vieil arbre, aux longues branches étendues, et elle écoute Riquet. Sur ses dernières paroles, elle se montre à lui et l'aborde.)

SCENE VIII

RIQUET, LA FÉE, DIAMANT

LA FÉE DIAMANT

Est-ce toi que j'entends ainsi désespérer?

RIQUET

Et quel est mon recours, sinon de soupirer?

LA FÉE DIAMANT

Contre tous les périls ton âme était sereine.

RIQUET

Mais non contre celui qu'il faut braver, marraine

LA FÉE DIAMANT

Toi qui riais au ciel depuis l'aube du jour!

RIQUET

Je n'avais pas senti les griffes de l'amour.

LA FÉE DIAMANT

Riquet, je t'ai connu si vaillant et si brave!

RIQUET

On ne l'est plus, marraine, alors qu'on est esclave.

LA FÉE DIAMANT

Rien n'est vraiment obstacle, excepté le tombeau.

RIQUET

Et je n'aurais pas peur, si je me savais beau.

LA FÉE DIAMANT

L'homme hardi triomphe, et conquiert toute chose.

RIQUET

Vous avez raison, tout: non la princesse Rose.

LA FÉE DIAMANT

Et pour quoi comptes-tu l'esprit? Cet enchanteur
Fait oublier le temps, comme un ciseau chanteur.
Il persuade, il a des grâces non pareilles;
Il éblouit les yeux en charmant les oreilles,
Et sait garder la proie heureuse qu'il surprit.
Riquet, puisque mes soins t'ont donné de l'esprit,
Montre-le comme une aile en feu qui se déploie,
Et tu t'évaderas, en frémissant de joie,
De la geôle où ton cœur dans un piège est serré.
Parle, étonne, ravis.

RIQUET, *cherchant encore des yeux la fée Diamant
qui a déjà disparu.*

Marraine, j'essaierai!

(*Il sort.*)

ACTE TROISIEME

SCENE PREMIERE

Une clairière de jardins antiques, entourée de charmilles devenues énormes. Statues brisées et couvertes de mousse. Une pièce d'eau dans une vasque de marbre, enyahie par les nénuphars. Rose est assise sur un banc, dans une attitude de réflexion et de rêverie.

ROSE

C'est ici que souvent les biches viennent boire.
Me voilà seule enfin sous la charmille noire.

(Un rossignol chante. La princesse Rose l'écoute curieusement, et essaye d'imiter ce chant qui la ravit.)

Tio, tio, tio, tiotinx. Dans son vol
Au-dessus de mon front, comme ce rossignol
Chante! Sa voix est d'or comme un habit de fête.

(Chant du rossignol.)

Tio, tio, tio. Pourtant, c'est une bête

(Après un silence.)

Comme moi. Car j'ai beau me cacher dans la nuit,
Toujours le mot cruel me cherche et me poursuit.
Bête! Je l'entends rire et sonner dans ma tête.

Les tout petits enfants murmurent: Elle est bête!
Et ce nom m'accompagne et s'attache à mes pas.
Je suis bête. Pourquoi?

(A partir de ce moment, et pendant toute la première partie de la scène suivante, Riquet à la Houppe parle, caché à demi derrière la charmille, et de temps en temps aperçu du spectateur, mais toujours invisible pour la princesse Rose.)

SCENE II

ROSE, RIQUET, d'abord caché.

RIQUET

Non, vous ne l'êtes pas!
En vous l'esprit subtil se recueille et sommeille,
Comme un insecte bleu dans une fleur vermeille,
Et bientôt, sous le souffle embrasé de l'amour,
Il ouvrira son aile heureuse vers le jour!

ROSE

Qui parle ainsi?

RIQUET

Peut-elle être une bête, celle
Dont le front radieux comme un astre étincelle?
L'étoile aux rayons blancs qui dans les cieux fleurit,
Par cela seulement qu'elle existe, est esprit,
Et flambeau du palais comme de la chaumière:
Elle est une pensée, étant flamme et lumière.

ROSE

Qui donc me parle avec une si douce voix ?

*(Elle se lève et cherche en vain autour d'elle,
toujours évitée par Riquet à la Houppe.)*

C'est en vain que je cherche à l'entour. Je ne vois
Personne.

RIQUET, *toujours caché.*

O chaste fleur, beauté pleine de grâce !

Je ne suis qu'une voix amoureuse qui passe,
Une âme prise aux lacs de vos divins appas.
Ne me regardez pas, ne vous retournez pas !
Rêvez. Gardez encor votre paupière close,
O miracle béni des cieus, princesse Rose !
Votre nom avec vous forme un accord parfait,
Et vous êtes pareille à la rose, en effet.
Votre lèvre ingénue avec sa pourpre lisse
A toutes les rougeurs de son tendre calice,
Et votre joue en fleur, blanche et rose à la fois,
Est comme l'églantine adorable des bois.
Je vous aime, ô beauté rougissante, et j'admire
Que la nature avec ses haleines de myrrhe
Et sa neige et sa flamme et ses rayons jaloux
Ait pu d'un même sang créer la rose et vous.
Et je suis à vos pieds, l'âme pleine de joie.
Ma reine !

ROSE, *curieuse.*

Montrez-vous enfin, que je vous voie.

RIQUET

Hélas ! vous auriez peur à me voir : je suis laid.

ROSE

Quoi donc ! Vous dont la voix si tendrement parlait !

RIQUET

Mon visage est affreux, si mon langage est tendre.

ROSE

Venez sans perdre temps, c'est trop me faire attendre.

RIQUET

Ah! madame, souffrez que je reste inconnu.
Je ne suis qu'une ébauche, un monstre mal venu,
Un pauvre être, effrayant la terre qui le porte.
On a mal façonné ma figure.

ROSE

Qu'importe?

Vos discours m'ont su plaire, et quand je l'aurai vu,
Votre visage aussi me conviendra, —

(Frappée par une réflexion soudaine.)

Pourvu

Qu'il ne ressemble pas, affligé d'une loupe,
Au visage...

RIQUET

De qui?

ROSE

De Riquet à la Houppes!

RIQUET

Riquet vous semble donc...

ROSE

Epouvantable à voir.

RIQUET, à part.

Hélas!

ROSE

Hideux, bossu, tortu, difforme, noir.
Certes je m'enfuirai bien loin, s'il faut qu'il m'aime.
Mais oublions ce monstre.

RIQUET, *douloureusement.*

Et si c'était moi-même!

ROSE, *avec terreur.*

Vous!

(Vaincue par sa curiosité.)

N'importe. Venez!

(Riquet paraît et timidement, avec une humilité résignée, vient s'agenouiller aux pieds de la princesse Rose, qui, à sa vue, ne peut retenir un cri d'épouvante.)

Ah!

RIQUET

Je le savais bien.

Je vous semble venu du désert libyen.
De toutes les laideurs je suis un amalgame,
Pareil aux visions des rêves. Mais, madame,
O beauté que j'adore à la face du jour,
Si vos yeux dans mon cœur pouvaient voir mon amour
Il vous semblerait beau comme un guerrier céleste!
En dépit de mon sort déplorable et funeste,
Je vous aime. Je puis combattre avec l'essor
D'un aigle, et conquérir pour vous des toisons d'or,
Et tuer le dragon, soit qu'il veille ou qu'il dorme.
Mais, hélas! vous rirez du pauvre être difforme
Dont l'esprit follement jusqu'à vous s'envolait.

ROSE, *attendrie.*

Non. Je crois qu'à présent je vous trouve moins laid.

RIQUET, *se relevant. Avec extase.*

Dieux!

ROSE

Mais je veux en vain chérir votre conquête.
Le destin qui vous a fait laid, m'a faite bête.
Oui, ma pensée, à qui la clarté ne vient pas,
Comme un petit enfant trébuche à chaque pas,
Et pour la retrouver je souffre le martyr.

RIQUET

Ah! si vous me disiez seulement: *Je désire*
Vous aimer...

ROSE

Eh bien!

RIQUET

Oui, rien que ces quatre mots!
Aussitôt vos ennuis, vos chimères, vos maux
S'enfuiraient tous: le mot qui peint et qui devine
Courrait sur votre lèvre ingénue et divine;
Vous sauriez exprimer la clarté, les rayons,
Tout ce que nous sentons, tout ce que nous voyons;
Et votre bouche, ouverte ainsi qu'une corolle,
Ayant cette beauté suprême, la parole,
Vous sentiriez en vous le marbre s'animer.

ROSE

Je désire...

RIQUET

Achevez, chère âme!

ROSE

Vous aimer.

RIQUET

Moi! moi! Justes cieux! Donc, c'est l'heure. O
[ma princesse,
Eveillez-vous! Le jour se lève et la nuit cesse.

(*Riquet sort en jetant des regards pleins d'amour
sur la princesse Rose, dont aussitôt, le visage
s'anime, resplendit comme d'une flamme inté-
rieure et paraît transfiguré.*)

SCENE III

ROSE

Oui, mon esprit enfin s'éveille tout joyeux.
Je pense, je respire,
Et je sens que j'existe, et que devant mes yeux
Un voile se déchire.

J'admire tout, l'étoile au fond des cieux dormant
Et la flamme dans l'âtre,
Et le souci des jours et l'attendrissement,
Et la gaieté folâtre.

Tout est beau. La nature immense que je vois
Jette de ses amphores
Un long bruissement de rires et de voix
Et de chansons sonores.

Morne, je ne savais rien comprendre et rien voir.
J'étais l'enfant qui joue
En amassant du sable, et qui laisse pleuvoir
Ses cheveux sur sa joue.

Mais je lève mon front sous le frémissement
De leur flot d'or rebelle;
Je souris et je sens délicieusement
Le bonheur d'être belle.

Oui, puisque mon image emplit tes yeux ravis
Comme une aube dorée,
Je voudrais t'aimer, toi qui, dès que tu me vis,
M'as sur l'heure adorée.

Oui, je voudrais t'aimer, ô toi qui dissipas
Ma nuit pensive et blême.
Je voudrais... mais qui sait si je ne t'aime pas?
Je l'ignore moi-même.

Hélas! non, je suis femme, et toujours notre lot,
O folles créatures!
Fut de chérir d'abord, comme un fou son grelot,
De belles impostures.

O toi qui m'as fait voir un coin du paradis!
Si j'étais un peu sage,
Certes, je songerais aux choses que tu dis,
Bien plus qu'à ton visage.

Puisque tu m'aimas bête, errant comme s'enfuit
Une folle antilope,
J'aimerais le génie éblouissant qui luit
Sous ta laide enveloppe,

Et je savourerais, comme un généreux vin
Dans la grossière coupe,
Dans un corps mal venu l'esprit clair et divin
De Riquet à la Houppes!

Je n'aime pas celui qui m'adore, hélas! non,
Mais à ce moment même
Où, seule, je me plais à redire son nom,
Je suis fière qu'il m'aime.

*(Luciole entre, sans être aperçu de la princesse
Rose, tout entière à sa pensée.)*

SCENE IV

ROSE, LUCIOLE

LUCIOLE, à part

La princesse! Tâchons — rien ne me le défend —
De me faire comprendre à cet esprit d'enfant.
Thisbé serait ici trop belle pour Pyrame,
Et j'ai fait, sans nul doute, un pas de clerc.

(Haut à Rose.)

Madame,
J'ai là-haut, tout à l'heure, entendu votre cri...

ROSE, *hautaine*.

Quel cri?

LUCIOLE

Je comprends bien, certes, qu'un tel mari,
Tortu, mal agencé, difforme avec sa bosse,
Vous apprête l'ennui d'une fâcheuse noce.
Pourtant ce malheureux de vous plaire est jaloux.
Laid, mais très amoureux.

ROSE

De qui donc parlez-vous,
Seigneur, en égrenant une si belle gamme?

LUCIOLE

Mais du prince Riquet à la Houppé, madame.

(*A part.*)

Je crois qu'elle comprend.

ROSE

Si vous parlez de lui,
Monsieur, dites alors que sur son front a lui.
Le signe glorieux de la bravoure sainte.
Dites que ses cheveux pareils à l'hyacinthe
Retombent sur un cou de marbre, et qu'en effet
Il est beau, gracieux, —

LUCIOLE

Quoi, princesse!

ROSE

Bien fait.

Fier comme le soleil sur le rivage more.

LUCIOLE

Pourtant, madame, plus je me le remémore,
Moins bien vos souvenirs me semblent renseignés.
Certes, il n'est pas tel que vous le dépeignez.
Et pourtant, je voudrais qu'il le fût, pour sa gloire.

ROSE

Eh bien! seul entre tous, monsieur, vous devez croire
Qu'il est ainsi, charmant et beau. Car, s'il vous plaît,
Vous êtes sa copie et son pâle reflet.
Sans lui vous ne seriez qu'un vain chiffre du nombre;
Il est le seul rayon qui vous sorte de l'ombre.
S'il vient dans un royaume ou dans quelque duché,
On vous prend avec lui par-dessus le marché.
S'il veut boire, c'est vous qui remplissez sa coupe.
Vous êtes l'écuyer de Riquet à la Houppé,

Rien de plus. En douter, monsieur, serait d'un fou.
Il est l'or pur qui sonne et vous êtes le sou
Qui prend de l'écu d'or sa valeur virtuelle.

LUCIOLE, *à part.*

Par Hercule! je crois qu'elle est spirituelle.

ROSE

Vous seriez peu content, je pense, d'être au su
Du monde entier, monsieur, le reflet d'un bossu:
Donc, le prince est très droit. Soignez votre fortune.

LUCIOLE, *interdit.*

J'obéirai, madame.

(*Entre Clair de Lune qui, dès qu'il aperçoit la
princesse Rose, et avant même qu'elle ait
ouvert la bouche, est frappé de sa complète
transformation.*)

ACTE QUATRIEME

La salle du trône. Le trône dépenaillé laisse pendre des lambeaux de son velours et de ses franges d'or. Sur le siège, de petits chats sont endormis.

MYRTIL, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE

MYRTIL

N'éveillez pas ces chats qui dorment sur mon trône!
Parlons bas. Mes amis, je ris comme un vieux faune,
Tant cet événement imprévu me surprit.
Ne me trompez-vous pas? Ma fille a de l'esprit!
En êtes-vous certains? Rose, de l'esprit!

LUCIOLE

Sire,
C'est comme nous avons l'honneur de vous le dire.

MYRTIL

Ma fille a de l'esprit!

LUCIOLE

Oui, Sire, et du meilleur.

CLAIR DE LUNE

Vif, éclatant, divers, tendre, enjoué, railleur, —

LUCIOLE

Dont la flamme a d'abord ébloui nos cervelles.

CLAIR DE LUNE

Elle trouve aussitôt des images nouvelles,
Des tropes dont l'éclat n'a pas encore servi.
Le mot, le mot fugace est par elle asservi,
Fait, selon qu'il lui plaît, du calme ou du tapage,
Et suivant sa pensée, il la sert comme un page.

LUCIOLE

Que je sois un manant, s'il n'en est pas ainsi.
Elle parle à ravir.

MYRTIL

Je me disais aussi :
Étant ma fille, alors la règle habituelle
Exige qu'elle soit au fond spirituelle.

LUCIOLE

A présent, tout en elle est digne de son rang.

MYRTIL

Puisqu'elle a de l'esprit, je reconnais mon sang.

LUCIOLE

En effet.

Mais voyez, c'est elle qui s'approche,
— Oh! ce spectacle-là fendrait un cœur de roche! —
Et tient dans sa main blanche, être doux et charmant,
Un livre qu'elle lit tout bas, pensivement.
Mais comment se peut-il, cela tient du délire,
Qu'elle lise si bien, n'ayant jamais su lire?
Entendez-vous? Jamais.

CLAIR DE LUNE

Elle lit, cependant.

(*Entre la princesse Rose, tenant le livre dont la lecture l'absorbe.*)

SCENE II

MYRTIL, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE,
ROSE

MYRTIL, *bas à Clair de Lune.*

Oui, je vais lui parler. Je serai très prudent.

(*Haut, à Rose.*)

Quel est ce livre, à qui ta jeune âme se livre
Si passionnément?

ROSE, *fermant le livre et le posant sur un
meuble à côté d'elle.*

Qu'importe? c'est un livre!

Et quel que soit un livre, en sa neige endormi,
Il reste le plus sûr des amis. Quel ami,
Sinon lui, nous fait voir par un heureux mensonge
Le spectacle éternel de la vie et du songe?
Quel courtisan docile au visage changeant
Nous ravit, sans vouloir nous voler notre argent?
Qui nous amuse? Quel ami, sinon le livre,
Du vin de l'idéal sans dégoût nous enivre,
Et nous aime, fidèle avec sévérité?
Il nous donne l'amère et sainte vérité.
Il rit et pleure; il sait chanter comme une lyre,

Et, parmi les plaisirs de ce bas monde, lire
Est le seul qui jamais ne peut nous décevoir.

MYRTIL

Ma fille a raison. Car, ainsi qu'on peut le voir,
Un livre, qu'on obtient pour d'assez faibles sommes,
Est difficilement aussi plat que les hommes.

(*Zinzolin passe au fond de la salle, tenant dans sa main un luth.*)

SCENE III

MYRTIL, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE,
ROSE, ZINZOLIN

MYRTIL, à *Zinzolin*.

Où vas-tu, page, avec cet air si résolu?

ZINZOLIN

Sire, ayant sagement et patiemment lu
Dans la géographie et la métaphysique,
Je vais étudier ma leçon de musique.

ROSE, à *Zinzolin*.

Bien. Donne-moi ce luth.

MYRTIL, *bas*, à *Clair de Lune et à Luciole*.

Amis, qu'allons-nous voir

Ici de nouveau?

ZINZOLIN, à Rose.

Mais, madame, il faut savoir
 En jouer. La musique a des abords farouches.
 On promène ses doigts agiles sur les touches,
 Tandis qu'en même temps les doigts de l'autre main
 Pincent les cordes. Sans s'égarer en chemin,
 Il faut bien vite, avant qu'elles ne soient perdues,
 Rallier le troupeau des notes éperdues
 Et marier les sons, tantôt longs ou plus courts.
 Ne le fait pas qui veut.

ROSE, souriant.

C'est bon. Donne toujours.

CLAIR DE LUNE, montrant au roi la princesse Rose
 qui promène ses doigts sur l'instrument et
 prélude.

Sire, quelque démon prodigieux l'inspire.

LUCIOLE

J'entends déjà le luth qui s'éveille et soupire.

MYRTIL

Quoi que tente ma fille, elle arrive à son but.
 Il serait curieux qu'elle jouât du luth!

(La princesse Rose joue quelques mesures avec
 une virtuosité incomparable.)

LUCIOLE

O doux et merveilleux accords!

MYRTIL

C'est qu'elle en joue!

Clair de Lune, je sens des larmes sur ma joue:
 Mais ces chants valent bien les pleurs qu'ils m'ont coûté

CLAIR DE LUNE

Sire, au bas mot.

(La princesse Rose joue de nouveau; puis repoussant le luth loin d'elle, ouvre la bouche, comme inspirée.)

MYRTIL

Voici qu'elle parle. Écoutez.

ROSE

Mais qu'importe le luth et son âme physique!
 O ma jeune pensée, ouvre tes ailes d'or,
 Parle! Qu'est-il besoin de la vaine musique
 Pour guider vers le ciel ton fulgurant essor?
 Musique de la voix, chanson de la parole,
 D'où tout artifice est banni!
 Ton éclat n'est jamais terni;
 Ton rythme en plein azur s'envole;
 Et tu sais, mieux qu'un art frivole,
 Nous emporter dans l'infini.

O voix, parole, verbe! ô sainte poésie! —
 En toi brille les feux resplendissants du jour;
 Clair éblouissement dont l'âme s'extasie,
 Toi seule es pour nos cœurs la langue de l'amour.
 Tu berces doucement le rêve inconsolable;
 Tu fais jaillir sur les chemins
 Des lys, que rencontrent nos mains;
 Et, rendant l'idéal palpable,
 Pour exprimer l'inexprimable
 Tu trouves des mots surhumains.
 Voix humaine, c'est toi le luth, c'est toi la lyre!
 L'ouragan déchaîné te caresse en passant.
 Qu'un instant le méchant triomphe en son délire,
 Parole! comme un arc superbe et frémissant,
 Tu lances le sarcasme et la flèche Ironie.
 Extase des sages devins,
 Les imbéciles aux cœurs vains

Sont effrayés par ton génie,
Et dans ta vaste symphonie
Éclatent les rires divins.

Toi seule, tu n'es pas rivée à la matière.
Tous les vils instruments, tu n'en as pas besoin.
Dans la création que tu vois tout entière,
Tu t'élances toujours plus haut, toujours plus loin.
Le ciel sent frissonner jusqu'à ses bleus pilastres,
Quand le Rythme dicte ses lois
À tous les soleils, Dieux et rois;
Et les destins et les désastres,
Et le vol effréné des astres,
Tout cède au charme de la voix.

MYRTIL, *prenant dans ses bras la princesse
Rose, dont il baise la chevelure.*

Chère enfant! — Qui t'apprend toutes ces belles choses,
Ma Rose, mille fois plus belle que les roses?

ROSE

Je ne sais.

MYRTIL

J'ai ma foi pleuré comme un vilain.

ROSE, *tendrement.*

O mon père chéri!

(A Zinzolin.)

Maintenant, Zinzolin ,

Viens. Nous étudierons la leçon de musique.

(*La princesse Rose sort avec Zinzolin qui porte
le luth.*)

SCENE IV

MYRTIL, LUCIOLE, CLAIR DE LUNE

MYRTIL

L'étonnement, pour peu, me rendrait aphasique.
Non, ce n'est pas un piège à ma raison tendu.
Elle jouait du luth. J'ai très bien entendu.
Voilà qui va des mieux. Ceci change la thèse.
Certes, ce fait n'est pas de ceux qu'il faut qu'on taise.
— Bientôt nous allons voir ici de beaux festins!
Clair de Lune, écris vite aux rois les plus lointains;
Dis-leur expressément, dans ta plus belle prose,
Que la princesse Rose est une virtuose;
Et, plus vite qu'en l'air ne s'envole un duvet,
Tu les verras venir, comme s'il en pleuvait...

CLAIR DE LUNE

Oui, Sire.

LUCIOLE

Mais alors, que deviendra mon maître?

MYRTIL

Qui? Riquet à la Houppe? Au fait, où peut-il être?

LUCIOLE

Sire, dans une grotte au fond de vos jardins
Où la gazelle passe avec des bonds soudains.
Mon maître, fou d'amour, en ce réduit agreste
Se recueille. Il est là.

MYRTIL

C'est très bien. Qu'il y reste!

(Ils sortent.)

SCENE V

Devant le palais. Le parc, tel qu'on l'a vu au premier acte, mais noyé maintenant dans les pourpres éclatantes d'un coucher de soleil. Le roi Myrtil entre avec la princesse Rose, continuant une conversation commencée.

MYRTIL, ROSE

MYRTIL

Oui, ce parc autrefois réglé par les ciseaux,
Est devenu caduc et fleuri. Les oiseaux,
Sous leurs plumages fous pareils à des simarres,
L'emplissent à l'envi de fâcheux tintamarres.
Mais comme on y fait bien les couchers de soleil!
Là, dans ce flamboiement lilas tendre et vermeil,
Vois, parmi les lueurs de mille apothéoses,
Dans les rouges clartés saigner le cœur des roses.
Et, montrant cependant l'azur essentiel
De son gouffre éperdu, l'immensité du ciel
De cuivre jaune et d'or enflammé s'emplit toute.

ROSE

Et ne dirait-on pas que là, dans cette route,
Sur leurs chevaux aux crins envolés, par milliers
Passent, environnant les chars, des cavaliers
Aux manteaux flottants, faits de pourpres et de neiges?

*(Sur les dernières paroles de la princesse Rose,
est entré Clair de Lune, suivi de Zinzolin.)*

SCENE VI

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE,
ZINZOLIN

CLAIR DE LUNE, à *Rose*.

Mais, Madame, ce sont en effet des cortèges.

(A *Myrtil*.)

Je n'ai pas eu besoin d'écrire aux rois lointains,
Sire. Un sylphe sans doute et ses petits lutins,
Ou quelque bonne fée émergeant des pervenches
Sur son char d'or traîné par des colombes blanches,
Ou le zéphyr, ou bien quelque bel oiseau bleu,
Rayant l'air de son aile et de son vol de feu,
Ont porté, dans la nue éclatante et profonde,
Notre bonne nouvelle à tous les points du monde.
Quoi qu'il en soit, partout sur de blancs palefrois
Se presse aux alentours une foule de rois,
Qui viennent, la louant et l'adorant sans cesse,
Disputer à l'envi notre belle princesse.

(A *Rose*.)

En ce triste palais que l'ennui ravagea,
Madame, trois d'entre eux sont arrivés déjà.
Ce sont trois preux connus dans la chevalerie:
Le prince d'Aragon et le roi d'Illyrie
Qui porte sur son casque un vautour, et le noir
Prince de Maroc.

MYRTIL

Bon. Veux-tu les recevoir?

ROSE

Mon père, j'y consens volontiers.

(Le roi Myrtil fait un signe à Zinzolin, qui sort.)

Des armures

Feront bien dans ce parc où rougissent les mûres.

Il me plaît qu'adorant mes yeux ensorceleurs,

Ces durs faiseurs d'exploits viennent parmi nos fleurs;

Et leur soumission fût-elle imaginaire,

On aime à conquérir ceux-là qui d'ordin ire

Autour d'eux sans pitié répandent les effrois.

Museler des lions me semble doux.

SCENE VII

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE, ZINZOLIN,

LE PRINCE D'ARAGON, LE ROI D'ILLYRIE,

LE PRINCE DE MAROC

ZINZOLIN, *annonçant.*

Les Rois!

LE PRINCE DE MAROC, *à Myrtil.*Sire, nous accourons vers la princesse Rose,
Dont la beauté superbe et la métamorphose
Enchantent des pays d'elle-même inconnus.

MYRTIL

Princes, dans ce château soyez les bienvenus.
Parlez comme il vous plaît, ma fille vous écoute.

LE PRINCE D'ARAGON, à *Rose*.

Ainsi qu'un astre au front de la céleste voûte,
Madame, vous brillez; vos yeux sont fiers et doux :
Heureux le roi choisi qui sera votre époux !

LE ROI D'ILLYRIE

Heureux le roi choisi qui, pareil aux Dieux même,
Sur votre front de lys mettra le diadème !

LE PRINCE DE MAROC

Heureux le prince à qui ce bonheur est promis,
En vous offrant la terre et cent peuples soumis,
D'entendre un mot d'espoir sortir de votre bouche !

ROSE

Princes, assurément votre hommage me touche.
S'il me fallait ici choisir parmi vous trois,
Qui serait le meilleur? Et parmi de tels rois,
S'il fallait en prendre un pour maître ou pour esclave,
Comment nommer le plus farouche et le plus brave?
Acceptez cependant, Seigneurs, mon amitié,
Mais pour mon cœur, déjà donné plus qu'à moitié,
Renoncez-y tous trois, c'est perdre peu de chose.

LE ROI D'ILLYRIE

C'est perdre tout, hélas! belle princesse Rose.

LE PRINCE DE MAROC

Nos espoirs sont-ils morts, ou sont-ils différés?

LE PRINCE D'ARAGON

Quel est donc le rival que vous nous préférez?

ROSE

Princes, vous le saurez tout à l'heure.

(A Myrtil.)

Mais, Sire,

Il est quelqu'un ici que mon âme désire
Et sans qui je ne puis encor décider rien.

MYRTIL

Fais venir ce quelqu'un, je le permets.

ROSE

Eh bien, —

(Dans une attitude d'invocation.)

Puisque l'amour s'éveille et naît dans ma poitrine
Sans effroi,
Fée à la tresse d'or, ma marraine Cyprine,
Viens à moi!

(Un buisson de roses s'entr'ouvre et la fée Cyprine paraît.)

SCENE VIII

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE, ZINZOLIN,
LE PRINCE D'ARAGON, LE ROI D'ILLYRIE,
LE PRINCE DE MAROC, LA FÉE CYPRINE.

LA FÉE CYPRINE

Rose, parmi ces rois en qui ton œil savoure
La beauté, la jeunesse heureuse, la bravoure,
Tu peux choisir sans crainte, ils sont dignes de toi.

ROSE

Marraine, chacun d'eux porte le nom de roi
 D'une âme à la splendeur sereine habituée.
 Lorsqu'ils passent, on voit frémir dans la nuée
 La Victoire envolée au-dessus de leurs pas;
 Tout leur est fête; mais si je ne choisis pas
 Le maître de mon cœur parmi ce vaillant groupe,
 C'est que j'aime déjà...

LA FÉE CYPRINE

Qui?

ROSE

Riquet à la Houppe!

LA FÉE CYPRINE

Tu l'aimes?

ROSE

Oui.

LA FÉE CYPRINE

Bossu? Tortu?

ROSE

Je l'aime ainsi.

LA FÉE CYPRINE

Boiteux? Chauve?

ROSE

Oui.

LA FÉE CYPRINE

Sois donc heureuse, le voici.

(La fée Diamant sort de la grotte, tenant par la main Riquet à la Houppe, jeune, devenu beau, transfiguré et brillant de joie.)

SCENE IX

MYRTIL, ROSE, CLAIR DE LUNE, LE PRINCE
D'ARAGON, LE ROI D'ILLYRIE, LE PRINCE
MAROC, LA FEE CYPRINE, LA FEE DIA-
MANT, RIQUET A LA HOUPPE, puis LUCIOLE.

RIQUET, *s'agenouillant aux pieds de Rose.*

Ma princesse! abaissez vers moi la douce flamme
De vos yeux.

ROSE, *à Riquet à la Houppe.*

C'est par toi que s'éveilla mon âme.
Enfant pensive et triste, errante en ce palais,
J'ai vu s'ouvrir le ciel tandis que tu parlais.
Toute ma vie entra dans ma jeune mémoire;
Et maintenant je sais qu'au fond de ma nuit noire
Toi seul, ô mon vainqueur, apportas ce flambeau,
Et que tu m'appartiens, puisque je t'ai fait beau!

RIQUET, *se relevant. Un peu sceptique.*
Beau?

(*A ce moment, entre l'écuyer Luciole qui, frappé d'admiration en voyant l'heureuse métamorphose de son maître, lève les bras au ciel et va s'écrier. Mais d'un geste impérieux le roi Myrtil lui impose silence. Riquet à la Houppe continue alors, s'adressant surtout au public.*)

Je suis en effet beau, dans une certaine
Mesure. Pas si beau que le blond capitaine

Phébus, archer lançant des flèches dans le ciel.
S'appliquer pour le mieux, voilà l'essentiel :
Un peu d'Antinoüs arrangerait l'affaire.

*(Prenant héroïquement son parti. Avec une
mélancolie résignée et modeste.)*

Mais voilà ce que j'offre, et tout ce qu'a pu faire
L'astuce du coiffeur et l'art du costumier
Pour changer le comique en un jeune premier.
Pourtant je serai beau, si ma chère princesse
Peut me voir ainsi, car l'Illusion sans cesse
Nous transfigure, et sait d'un oiseau très banal
Faire ce merle blanc qu'on nomme l'idéal.

MYRTIL

Guenille si l'on veut, j'aime tout ce qui brille.

(Aux Rois.)

Princes, je vous invite aux noces de ma fille.

RIDEAU

BIBLIOGRAPHIE

M. Georges Girard a publié dans le numéro de mars du *Bulletin de la Maison du Livre Français*, une bibliographie sommaire mais très suffisante des œuvres de Banville. Il fait observer avec raison que cette bibliographie « est assez délicate à établir », les poèmes de Banville « ayant eu de nombreuses éditions et ayant été groupés de façons différentes ou réimprimés sous des titres nouveaux ». Quant aux œuvres en prose, elles ont presque toutes parues dans des journaux ou des publications périodiques avant d'être réunies en volumes.

Les *Contes héroïques* ont paru en volume en 1884, les *Contes bourgeois*, en 1885, les *Contes féeriques* en 1882, trois volumes in-18 chez Charpentier. *Mes Souvenirs* ont paru chez Charpentier en 1882, les *Lettres chimériques* à la même librairie en 1885. Les *Camées parisiens* chez Pinchebourd, en trois séries, de 1866 à 1873.

Les *Idylles prussiennes* sont de 1871, in-12, chez Lemerre; elles ont été réimprimées en 1851 avec *Riquet à la Houppe*, les *Stalactites* en 1846, les *Améthystes* et les *Odelettes* ont paru dans divers recueils depuis 1856 et 1857. Les *Odes funambulesques* sont de 1859, mais l'édition complète avec commentaires paraît en 1873 chez Lemerre. Les *Ballades joyeuses* sont de 1873, les *Rondels* avec les *Rimes dorées* et les *Occidentales* de 1875.

Il est difficile de reconnaître des périodes bien tranchées dans cette merveilleuse production poétique de Banville. Seules les *Idylles prussiennes* se datent elles-

mêmes. Aussi renvoyons-nous à l'édition définitive des *Poésies complètes* de Banville parues chez Charpentier, 1878-1879, en trois vol. in-18.

Le théâtre de Banville, longtemps délaissé, retrouve aujourd'hui tout l'accueil qu'il mérite; par ordre de sujets, c'est *Diane au bois*, 1863 et 1911; *La Pomme*, 1865; *Décadence*, comédie héroïque, 1876; *Hymnis*, comédie lyrique, 1879; *Socrate et sa femme*, 1885; *Le Forgeron*, 1887; *Esope*, 1893 (cette dernière pièce reprise récemment à la Comédie-Française, avec le plus vif succès); toutes comédies antiques. Les comédies « modernes », ou relativement modernes, dont *Gringoire*, 1866; *Florise*, 1870; *Le Cousin du roi*, 1857, et une « revue », *Le Feuilletton d'Aristophane*, 1853. Enfin, les comédies fantaisistes dont *Le Beau Léandre*, 1856; *Les Fourberies de Nérine*, 1865; *Le Baiser*, 1888, et *Riquet à la Houppe*, 1884.

Sur le caractère poétique de Banville et sur son génie, il faut consulter ses pairs, Gautier, Barbey d'Aurevilly et Baudelaire; mais la meilleure étude documentaire et, à vrai dire, la seule qui lui ait été consacrée jusqu'ici, c'est la thèse de doctorat de M. Max Fuchs: *Théodore de Banville, contribution à l'histoire de la poésie française pendant la seconde moitié du XIX^e siècle*. Paris, Cornely, 1912, in-8.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	VII

CONTES

Avant-propos aux Contes	3
-------------------------------	---

CONTES HÉROÏQUES

I. — La Gloire	5
II. — La Leçon	14

CONTES BOURGEOIS

Clair de lune	23
---------------------	----

CONTES FÉRIQUES

I. — Séance de portrait	31
II. — La Chiffonnière	41
III. — Les Ames	52
IV. — Un Début littéraire	62

SOUVENIRS ET PORTRAITS

MES SOUVENIRS

I. — Portraits de famille	75
II. — Alfred de Vigny	97
III. — Privat d'Anglemon	107
IV. — Les Grands Comédiens	117

LETTRES CHIMÉRIQUES

Avant-propos	133
I. — Le Marronnier	135
II. — Mise en demeure	143
III. — La Pauvreté	150

CAMÉES PARISIENS

Avant-propos	159
I. — L'Auteur	161
II. — Léon Gambetta	162
III. — Monseigneur Dupanloup	164
IV. — Liszt	165
V. — Ernest Renan	166
VI. — Victor Hugo	166
VII. — Honoré de Balzac	167
VIII. — Alfred de Musset	168
IX. — Charles Baudelaire	169
X. — Gustave Flaubert	171
XI. — Jules Barbey d'Aureville	172
XII. — George Sand	174
XIII. — Rachel	175
XIV. — Coquelin	176
XV. — Sarah Bernhardt	177

POÈMES

MA BIOGRAPHIE

A Henri d'Ideville	181
--------------------------	-----

IDYLLES PRUSSIENNES

A la Patrie	183
-------------------	-----

Pages

LES STALACTITES

I. — A mon Père	185
II. — Nous n'irons plus au bois.....	186
III. — Viens, sur tes cheveux noirs.....	186
IV. — Chanson d'amour	187

AMÉTHYSTES

Reste belle	189
-------------------	-----

ODELETTES

Avant-propos	191
I. — A Méry	193
II. — A Adolphe Gaiffe	195
III. — A un Riche	196

ODES FUNAMBULESQUES

Avant-propos	199
I. — Réalisme	201
II. — La Sainte Bohème	204
III. — Le Saut du tremplin.....	207

LES CARIATIDES

I. — Congé	211
II. — Pierrot	211
III. — Sérénade	212
IV. — La Comédie	213
V. — Bal masqué	213
VI. — Parade	214
VII. — Enfin Malherbe vint	214
VIII. — Les Parias	215

RONDELS

Avant-propos	217
I. — Le Jour	219
II. — La Nuit	219
III. — Le Printemps	220
IV. — L'Été	221
V. — L'Automne	221
VI. — La Pêche	222
VII. — Le Vin	223
VIII. — La Paix	223

BALLADES JOYEUSES

Avant-propos	225
I. — Ballade sur lui-même	227
II. — Ballade à sa Mère, madame Elisabeth de Banville	228
III. — Ballade de Victor Hugo, père de tous les rimeurs	230

THÉÂTRE

Riquet à la Houppe	227
BIBLIOGRAPHIE	297

235

L'INDÉPENDANTE
IMPRIMERIE D'ART ET
==== D'ÉDITION ====
110 RUE ST-MAUR, PARIS





PQ
2187
A4
1923

Banville, Théodore Faullain de
Contes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

